2574

Du Fond de la Nuit

Demandez partout

LE CELEBRE

COGNAC GABRIEL DUBOIS

Recommandé par tous les Médecins

A. O. FISET

IMPORTATEUR

1604, Rue Notre-Dame

Tel. Main 4569, **MONTREAL.**

LE

Scotch Marchant

SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

est absolument pure et très vie
possède un bouquet savoureux
cat qui ne peut pas être égalé.

Essayez-le, il vous donnera satisfac-
tion.

A. O. FISET,

IMPORTATEUR

1604, Rue Notre-Dame

Tel. Main 4569 **MONTREAL**

LA LITTERATURE MODERNE

Adapté de l'anglais, d'après

HUGH CONWAY.

Du Fond de la Nuit

C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1904

TEL. BELL, MAIN

La Littérature Moderne

1610 RUE NOTRE-DAME.

Liste des ouvrages publiés jusqu'à ce jour par la "LITTÉRATURE MODERNE" :

No. 1 GRANDE SOUP.....M. Aigueperce
" 2 LES ECUMEURS DE RIVIÈRES.....P. Saulnière
" 3 LE LOUP BLANC.....P. Féval
" 4 LE CAPITAINE CASSE-COU (1er vol.).....Ls. Boussenard
" 5 LE CAPITAINE CASSE-COU (2me vol.).....Ls. Boussenard
" 6 LA COMTESSE DE MONTBELIARD.....C. Guenot
" 7 PAUVRE JACQUES.....M. Floran
" 8 MON COUSIN GUY.....Henri Ardel
" 9 RAPHAEL.....Lamartine
" 10 L'ENFANT MAUDIT.....R. de Navery
" 11 LES BUTTES-CHAUMONT.....Chs. Des Lys
" 12 LE RÉGIMENT DES GÉANTS.....Paul Féval
" 13 LA PRINCESSE ERRANTE.....Léon de Tinseau
" 14 LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES.....Raoul de Navery
" 15 LE MAITRE DE FORGES.....Georges Ohnet
" 16 TANTE RABAT-JOIE.....Roger Dombre
" 17 LE SUPPLICE D'UNE MÈRE.....Arthur Dourliac
" 18 UNE ETUDE EN ROUGE.....Sir Arthur Conan Doyle
" 19 LE MARI DE SIMONE.....Champol
" 20 LA GRANDE AMIE.....Pierre l'Ermite
" 21 CHATEAUX DE CARTES.....Jean Thiéry
" 22 DU FOND DE LA NUIT.....Hugh Conway

Prix du volume, 20 cents, franco.

ABONNEMENT : un an (24 volumes), $3.50.
" six mois (12 volumes), $2.00.
" trois mois (6 volumes), $1.00.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX SPECIAUX pour Libraires et Agents.

DU FOND DE LA NUIT

PREMIERE PARTIE

DANS LES TENEBRES ET EN DANGER DE MORT

J'ai pour écrire cette histoire véridique un impérieux motif sans lequel jamais elle n'aurait vu le jour.

Il m'est arrivé une fois, dans un élan de confiance, de faire connaître à un ami quelques faits curieux se rattachant à une certaine période de ma vie. Je crois avoir prié cet ami de me garder le secret. Il prétend que non. Ce qu'il y a de positif, c'est que ma confidence a passé de bouche en bouche, grossie, dénaturée de plus en plus. Jusqu'à quel point ? Je ne le saurai jamais. En revanche, je sais trop bien qu'à dater du moment où j'eus la faiblesse de m'épancher ainsi, on me regarda généralement comme un mystérieux personnage qui dissimulait, sous les dehors d'une existence tout unie, de tragiques aventures.

S'il ne s'agissait que de moi, je n'en aurais nul souci. Je rirais de fables qui circulent sur mon compte et dont ma propre indiscrétion est cause. Peu m'importerait assurément qu'un tel s'imaginât que j'ai fait partie d'une société secrète, que tel autre eût entendu dire que j'avais été traduit en justice ou encore qu'un miracle s'est opéré en ma faveur. Si j'étais seul au mon-

de, je ne tenterais probablement rien pour mettre fin à ces rumeurs absurdes.

Mais je ne suis pas seul. Une personne qui m'est chère souffre des bruits étranges et mensongers répandus sur notre vie passée. Elle est mise à la torture par les questions d'amis bien intentionnés autant que maladroits. C'est à cause d'elle que je relis aujourd'hui mes anciennes notes, que j'évoque mes vieux souvenirs de joie et de douleur, et que j'écris ces pages qui apprendront une fois pour toutes à qui les lira la singulière vérité. Voici notre histoire.

J'étais jeune ; je venais d'avoir vingt-cinq ans. J'étais riche, ayant hérité à ma majorité d'une rente d'environ deux mille livres sterling. Depuis l'âge de vingt et un ans, j'étais mon maître, mais, Dieu merci, j'avais su me garer des folies et des dettes. Je n'éprouvais aucune douleur physique. Et cependant je me tournais et me retournais désespéré la nuit, dans mon lit, en me disant que ma vie ne pouvait plus être qu'un long supplice !

La mort venait-elle donc de m'enlever quelqu'un qui m'était cher ? Non. Les seules personnes que j'eusse aimées, mon père et ma mère, n'existaient plus depuis longtemps. Mes tourments provenaient-ils d'un amour malheureux ? Non. Ni la mort, ni l'amour n'étaient cause de mon infortune.

J'étais jeune, riche, libre de suivre mes caprices. Je pouvais quitter l'Angleterre à ma volonté pour visiter les plus beaux pays, les sites les plus pittoresques du monde. Mais je savais maintenant que je ne les verrais plus et cette pensée me faisait gémir.

Mes membres étaient robustes. Je pouvais supporter la fatigue, le froid, je pouvais lutter

avec les meilleurs marcheurs et les coureurs les plus intrépides. La chasse, le sport, les exercices corporels ne me lassaient jamais. En passant la main gauche sur mon bras droit, je sentais mes muscles solides. N'importe, j'étais un être sans défense, aussi faible que Samson dans sa captivité.

Car, comme Samson, j'étais aveugle !

Aveugle ! Qui peut, excepté l'aveugle lui-même, concevoir l'étendue de ce malheur ? Personne ne saurait se faire une idée de mon angoisse en pensant aux quarante, cinquante années d'obscurité, peut-être, qui m'attendaient.

Aveugle ! Après m'avoir guetté longtemps, le démon des ténèbres avait enfin mis la main sur moi. Il m'avait leurré quelque temps d'une fausse sécurité puis enveloppé soudain de ses ailes opaques. Désormais les belles formes, les spectacles splendides de la nature, les couleurs brillantes n'existaient plus ! Oui, le noir démon ne m'avait laissé que des ténèbres, des ténèbres sans fin ! Mieux valait mourir pour se réveiller dans un monde de divine lumière. Mieux eût valu même, m'écriais-je dans mon désespoir, la lugubre lueur de l'enfer que cette éternelle nuit descendue sur moi !

Un pareil blasphême prouve à quel degré de misère j'étais réduit.

La vérité est que, malgré le rêve de guérison dont on me flattait, j'étais sans espoir. Pendant bien des années, j'avais senti la menace de mon ennemi. Souvent, en contemplant quelque objet, quelque paysage dont la beauté me faisait pleinement apprécier le sens de la vue, il me semblait entendre cet ennemi chuchoter à mon oreille : " Un jour, je te frapperai encor et tout sera fini." J'essayais bien de rire de ces fray-

eurs, mais je ne pus jamais échapper à ce pressentiment. L'ennemi m'avait atteint une fois déjà ; pourquoi ne m'atteindrait-il pas une fois de plus ?

Je me souviens bien de sa première apparition, de sa première attaque, et je vois encore un écolier insouciant, tellement absorbé par les jeux et par l'étude qu'il s'apercevait à peine du changement survenu dans l'un de ses yeux. Je vois encore le père de cet enfant l'emmenant à Londres dans une maison d'apparence sévère, au bout d'une ruelle tranquille. Je me souviens, comme si c'était hier, que nous attendîmes dans une chambre où se trouvaient plusieurs personnes, dont la plupart portaient des abat-jour ou un bandeau sur les yeux. C'était une si lamentable réunion que je me sentis soulagé lorsqu'on nous conduisit dans une autre chambre où était assis un monsieur à l'air bienveillant et au parler doux, que mon père appela M. Jay.

Ce praticien éminent, après avoir appliqué sur mes yeux quelque chose que je sais maintenant être de la belladone, et qui eut l'effet pour un moment d'améliorer merveilleusement ma vue, me regarda dans les yeux à l'aide de loupes puissantes et de verres grossissants. Il me plaça le dos contre la fenêtre et tint une chandelle allumée devant moi. Tous ces procédés me semblaient drôles ; j'avais presque envie de rire. La figure grave et anxieuse de mon père me retint.

Aussitôt que M. Jay eut fini son examen, il revint auprès de mon père.

" Tenez la chandelle comme je la tiens, laissez-la briller d'abord dans l'œil droit. Maintenant, monsieur Vaughan, que voyez- vous ? Combien de chandelles, veux-je dire ?

— Trois : celle qui est dans le centre, petite et brillante, mais renversée...

— Oui ; maintenant essayez l'autre œil. Combien y en a-t-il ! "

Mon père regarda longtemps et attentivement.

" Je n'en puis voir qu'une, dit-il, la plus grande.

— Ceci est ce qu'on appelle l'épreuve catoptrique, un procédé ancien, mais infaillible, aujourd'hui presque abandonné. L'enfant est atteint de cataracte lenticulaire."

Ce mot résonna terriblement à mon oreille et m'ôta toute envie de rire. Je jetai un coup d'œil vers mon père et fus surpris de remarquer sur sa physionomie une expression de soulagement.

" Cela peut être guéri par une opération ? dit-il.

— Certes ; mais, à mon avis, il vaut mieux ne pas toucher à l'œil malade, tant que l'autre n'a rien.

— Y a-t-il du danger ?

— Il y a toujours danger que le mal ne s'étende au bon œil, mais il peut se faire que cela n'arrive pas. Venez me voir au premier indice. Je vous salue."

Le grand spécialiste nous reconduisit, et je retournai à ma vie d'école, m'inquiétant peu parce que je ne ressentais aucun mal. Bien qu'en moins d'une année la vision d'un de mes yeux se fût tout à fait obscurcie, je pouvais distinguer suffisamment encore avec celui qui me restait.

Mais je me rappelai chaque mot du diagnostic de M. Jay, quand un léger accident me força quelques jours de suite à couvrir d'un bandage mon œil resté sain ; alors seulement je compris le danger auquel j'étais exposé et dès ce moment je sentis qu'un ennemi qui ne me ferait pas grâ-

ce était toujours là, épiant l'instant de fondre sur moi.

Et cet instant funeste était arrivé.

La cécité me prit vite, bien plus vite qu'elle n'a coutume de le faire ; cependant il s'écoula un long temps avant que je voulusse attribuer l'altération de ma vue à autre chose qu'une faiblesse temporaire. J'étais loin, très loin de mon pays, dans une contrée où l'on voyage lentement. Ne voulant pas abréger le plaisir de l'ami qui m'accompagnait, je ne dis rien, pendant plusieurs semaines, des progrès rapides du mal Enfin, il me devint impossible de dissimuler davantage. Nous reprîmes le chemin de l'Angleterre. En arrivant à Londres, les objets ne m'apparaissaient plus que voilés, confus et indistincts. Je ne discernais presque rien.

Je courus chez l'éminent oculiste. Il n'était pas en ville. Lui-même avait été gravement malade. Il ne devait être de retour que dans deux mois, et ne donnerait aucune consultation jusqu'à ce que sa santé fût rétablie.

J'avais mis tout mon espoir dans cet homme. Sans doute il existait des oculistes aussi habiles à Londres, à Paris et dans d'autres capitales ; mais c'était mon idée que si je devais être sauvé, je le serais par le seul M. Jay. On respecte les caprices des mourants ; on permet même à un criminel, sur le point d'être exécuté, de choisir son dernier repas. J'avais donc bien le droit de choisir mon chirurgien et d'attendre, enveloppé d'ombre, que le docteur pût reprendre ses travaux.

Ce retard fut pourtant une folie. Moins d'un mois après, j'avais perdu toute espérance, et au bout de six semaines, c'était fini. J'étais aveugle ! Aveugle ! Aveugle ! J'étais aveugle pour

toujours ! Je me sentais tellement à bout de courage que je refusai de me soumettre à aucune opération. A quoi bon résister au sort ? Pour le reste de ma vie, j'étais condamné.

Maintenant vous pouvez vous représenter dans quel état je me trouvais, après les premières semaines de ténèbres, presque tenté dans mes nuits d'insomnie de maudire Dieu en désirant mourir. Si vous n'y parvenez pas, interrogez quiconque a perdu la vue. Il vous dira ce qu'il a éprouvé lorsque le fléau vint le frapper. Il comprendra, celui-là, l'intensité de mon angoisse.

Je n'étais pas, d'ailleurs, entièrement abandonné. Quelques bons garçons de ma connaissance s'efforçaient de me consoler en parlant gaiement de ma guérison prochaine. Je ne leur étais pas aussi reconnaissant de leurs visites que j'aurais dû. Je souffrais de voir mon malheur étalé aux yeux de tous.

La personne qui m'aimait le plus au monde était d'humble origine : Priscille Drew, une vieille domestique de confiance de ma mère. Elle m'avait connu depuis ma première enfance. Rentré à Londres, je ne pouvais supporter l'idée d'être, dans cette misérable situation, livré à des soins étrangers ; c'est pourquoi j'écrivis à Priscille, la priant de venir. Je pouvais au moins me lamenter devant elle sans ressentir aucune honte. Elle accourut, pleura d'abord, s'apitoya, et puis, en femme raisonnable, s'occupa de tout faire pour adoucir la dureté de mon sort. Elle trouva un appartement confortable, m'y installa, et nuit et jour fut à ma disposition pour répondre à mes moindres désirs.

Une fois, j'étais couché sans dormir, plongé dans un accablement plein d'angoisse ; elle dormait à côté, sur un lit placé contre la porte qui

séparait ma chambre du salon. C'était une nuit suffocante du mois d'août. L'air lourd, pénétrant par la fenêtre ouverte, ne m'apportait guère de fraîcheur. Le seul bruit que je pusse entendre était la respiration régulière de Priscille dormant derrière la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte, afin d'entendre mon appel. Je m'étais couché de bonne heure. Pourquoi serais-je resté debout ? Le sommeil seul m'apportait l'oubli. Mais cette nuit-là le sommeil ne venait pas. Je touchai ma montre à répétition. J'en avais acheté une afin de savoir au moins l'heure. La petite sonnerie me dit qu'il était un peu plus d'une heure. Je soupirai et m'affaissai sur mon oreiller.

Bientôt je fus saisi par le désir soudain et bizarre de sortir. La rue devait être à peu près déserte. Il existait un large trottoir devant la rangée de maisons parmi lesquelles était la mienne. Je pouvais donc me promener en toute sécurité. Je me disais qu'en m'asseyant dehors, sur le seuil, je serais mieux que couché dans ma chambre étouffante, où je me tournais de côté et d'autre sans pouvoir dormir.

Cette envie devint si vive que je fus sur le point d'appeler ma bonne Priscille et de la lui confier. Mais, sachant qu'elle dormait profondément, j'hésitai. J'avais été agité, maussade, difficile à l'excès toute la journée, et ma vieille garde-malade — que Dieu la récompense ! — me servait par affection et non par intérêt. Pourquoi la déranger ? " Il faut que je commence, me disais-je, à m'aider moi-même, ainsi que le font tous les aveugles." Je m'étais déjà habitué à m'habiller sans secours. Après avoir quitté furtivement ma chambre, je pouvais, j'en étais sûr, gagner à tâtons la porte de la rue, sortir, et,

quand je le voudrais, rentrer avec l'aide du passe-partout. L'idée de cette liberté, toute momentanée qu'elle fût, me séduisait.

Je me glissai doucement hors de mon lit ; je m'habillai en écoutant la respiration paisible de la dormeuse. Avec la circonspection d'un voleur, je me glissai vers la porte qui conduisait de ma chambre à coucher sur le palier. Je l'ouvris sans bruit, souriant à la pensée de l'effroi de Priscille, si elle s'éveillait et découvrait mon absence. Me tenant à la rampe, je descendis l'escalier à pas de loup et j'atteignis la porte de la rue sans accident.

Il y avait d'autres locataires dans la maison, au nombre desquels plusieurs jeunes gens qui rentraient à toute heure, de telle sorte que, la porte n'étant fermée qu'au loquet, je n'avais pas à me préoccuper des verrous. En un instant, je fus dans la rue et refermai la porte derrière moi.

Je m'arrêtai une minute, irrésolu, presque tremblant de ma témérité. C'était la première fois que je m'aventurais hors de la maison. Cependant je savais qu'il n'y avait rien à craindre : la rue était tranquille, le trottoir très large ; je pouvais circuler sans me heurter à des obstacles, en frappant de ma canne le bord du trottoir ou les grillages en fer qui longent les maisons.

Je descends les quatre marches du perron, je prends à droite et je suis le grillage, en comptant mes pas jusqu'à soixante-deux, ce qui amène mon pied droit sur la chaussée, d'où je conclus que j'ai atteint ma limite. Je reviens ensuite sur mes pas, les comptant de nouveau jusqu'à soixante-deux, puis je continue à en compter soixante-cinq dans le même sens et je me trouve

à l'autre extrémité du trottoir. Je constate ainsi que ma maison est presque au centre de la rangée. J'avais déterminé ainsi la longueur de ma chaîne, je pouvais me promener dans la rue déserte, et cependant, en comptant mes pas, me retrouver dès que je le voulais en face de ma demeure. J'étais tellement fier de mon succès, que pendant un certain temps, je montai et descendis la rue. J'entendis passer un ou deux fiacres, un ou deux piétons. Comme ceux-ci ne semblaient pas m'avoir remarqué, je me plus à croire que je n'avais pas l'extérieur et la démarche d'un aveugle. Quel est celui qui ne désire cacher ses infirmités ?

Cette promenade nocturne me fit beaucoup de bien. C'est peut-être parce que je découvris ainsi que je n'étais pas entièrement impuissant et dépendant d'autrui ; mais ma disposition d'esprit changea en quelques minutes. Par une réaction soudaine, je passai de l'abattement à l'espérance. Espoir extravagant ou plutôt certitude. J'eus comme la révélation que mon mal était guérissable, que, malgré mes craintes, ce que mes amis m'avaient affirmé se vérifierait. Je m'exaltai tellement que, rejetant ma tête en arrière, je marchai d'un pas ferme et rapide, oubliant presque ma cécité. Les pensées se pressaient tumultueuses dans mon cerveau, beaucoup plus riantes qu'elles ne l'avaient été depuis de longs mois. Je cessai de compter mes pas, allant devant moi, toujours devant moi, pensant à ce que je ferais et où j'irais, quand j'aurais recouvré la vue. Je ne sais pas si je continuai à tâter les grillages ou le bord du trottoir pour me guider ; si je le fis, ce fut par instinct et en quelque sorte mécaniquement, sans attention et sans pouvoir me le rappeler après. J'i-

gnore s'il est possible qu'un aveugle, en écartant toute crainte de se jeter sur des obstacles invisibles, puisse marcher droit comme une personne qui n'a pas perdu la vue. Ce que je sais, c'est que, dans l'état d'exaltation où j'étais, j'ai réussi à le faire. Transporté par ce retour à l'espérance, j'ai marché comme en extase. Oublieux de tout, absorbé par mes pensées redevenues presque gaies, je marchai, sans plus me préoccuper du sens qui me manquait, jusqu'au moment où, me heurtant contre un passant, je sortis brusquement de mes rêves pour revenir à la réalité. Je sentis l'homme que j'avais bousculé se dégager de moi ; je l'entendis murmurer "imbécile" et continuer son chemin rapidement, me laissant immobile à l'endroit où le choc avait eu lieu et inquiet de savoir où je me trouvais et ce que je ferais.

C'eût été peine perdue que d'essayer de m'orienter tout seul. N'ayant pas sur moi ma montre à répétition, je ne pouvais même savoir depuis combien de temps je me promenais. Il pouvait y avoir dix minutes ou une heure que j'avais cessé de compter mes pas. A en juger par la quantité de choses auxquelles j'avais pensé, cette dernière hypothèse doit être la vraie. Sorti de mon agréable ivresse, je résolus de rester à la même place, jusqu'à ce que j'eusse entendu venir un policemen ou quelque passant attardé. Appuyé au mur, j'attendis patiemment.

Bientôt un pas retentit, mais un pas tellement chancelant, incertain, vacillant, qu'il était facile de reconnaître l'état de celui qui approchait.

" Mieux vaut, pensai-je, le laisser passer et attendre une autre occasion."

Mais les pieds s'arrêtèrent en chavirant, pendant qu'une voix avinée, s'écriait, joviale :

" Allons bon ! Un compagnon pire que moi ! Tu ne peux pas avancer du tout, hein, mon vieux ? Consolant de penser qu'une autre caboche sera demain en plus piteux état que la mienne !

— Pouvez-vous m'indiquer la rue Walpole ? demandai-je en me redressant pour lui montrer que je n'étais pas ivre.

— La rue Walpole ?... Certainement. C'est tout près. Troisième rue à gauche.

— Si vous allez de ce côté-là, voulez-vous me conduire jusqu'au coin de cette rue ? Je suis aveugle et j'ai perdu mon chemin.

— Aveugle ?... Pauvre diable !... Pas soûl alors ?... Je suis bien à point pour conduire quelqu'un ! Un aveugle conduisant un aveugle, tous deux tombent dans le fossé. Dis donc, pourtant, ajouta-t-il avec une gravité d'ivrogne, faisons un marché. Je te prête mes yeux, tu me prêtes tes jambes. Bonne idée ! En avant, marche ! "

Il me prit par le bras, et nous montâmes la rue. Bientôt il s'arrêta.

" La rue Walpole, dit-il avec un hoquet, voilà ! Vous conduirai-je chez vous, monsieur ?

— Non, merci. Ayez la bonté de placer ma main sur la grille de la maison du coin, j'irai tout droit ensuite.

— Voudrais bien pouvoir en dire autant. J'emprunterais de bon cœur vos jambes et elles me porteraient chez moi. Bonne nuit. Que Dieu vous bénisse ! "

Je l'entendis s'éloigner, et me remis en route.

Je ne savais trop à quel bout de la rue Walpole il me laissait, et cela m'importait peu.

Soixante ou soixante-cinq pas devaient me placer en face de ma porte. Je comptai soixante-deux pas et je tâtai alors pour trouver l'entrée entre les grilles. Ne la découvrant point, j'avançai d'un pas ou deux, jusqu'à ce que je l'eusse rencontrée. J'étais bien aise d'être arrivée chez moi sans accident et, pour dire la vérité, assez honteux de mon escapade. Etais-je bien devant ma demeure ?...

Je montai les marches, cinq marches... Je croyais en avoir compté quatre en sortant... Je cherchai le trou de la serrure et j'y introduisis mon passe-partout. Il tourna facilement, et la porte s'ouvrit. Non, je ne m'étais pas trompé. Je ressentis intérieurement un mouvement de satisfaction d'être tombé sur ma maison au premier essai.

" Ce dût être un aveugle qui, le premier, découvrit que la nécessité est mère de l'invention," me dis-je, en refermant la porte doucement derrière moi.

Quelle heure était-il ? Si aveugle que je fusse, je pouvais percevoir encore quand c'était le jour et quand c'était la nuit. Puisque je m'étais retrouvé si près de la rue Walpole, l'espèce d'exaltation qui avait porté mes pas n'avait pas dû être de longue durée. Je calculai qu'il devait être à peu près deux heures.

Soucieux de ne faire aucun bruit qui pût donner l'alarme, je gagnai le bas de l'escalier et commençai à monter.

Je ne sais comment il me semblait que le lieu ne m'était pas familier ; la rampe que je touchais ne me semblait pas la même ; le tissu du tapis me paraissait différent. Etait-il possible que je fusse entré dans une autre maison ? On a vu une seule clef ouvrir plusieurs serrures. Si je

m'étais égaré chez un voisin ?... Je m'arrêtai ; la sueur me perlait au front en songeant à la position embarrassante où je me trouverais s'il en était ainsi. Un instant, je résolus de revenir sur mes pas pour tenter l'épreuve à la maison voisine. Mais je n'étais pas assez sûr de m'être trompé.

Alors je me rappelai que, dans la maison que j'habitais, il y avait une console, avec une figure en plâtre au-dessus, tout en haut de l'escalier. J'en connaissais exactement la place, parce qu'on m'avait souvent recommandé d'éviter de m'y cogner la tête. Je pouvais dissiper mes doutes en la tâtant. J'avançai.

Je passai mes doigts doucement le long du mur, mais ils ne rencontrèrent aucune console. Au lieu de celle-ci, ma main effleura le linteau d'une porte. Dès lors, je fus certain que j'étais dans une autre maison. L'unique chose à faire était de m'esquiver, aussi tranquillement que j'étais entré, et de voir si une meilleure chance ne m'attendait pas à la porte voisine. Comme je me retournais pour revenir à tâtons sur mes pas j'entendis un murmure de voix. Quoiqu'il fût si tard, plusieurs personnes causaient dans la chambre dont j'avais légèrement touché la porte.

Je ne pouvais distinguer les paroles. Mais j'étais sûr que les voix étaient des voix d'hommes. Je m'arrêtai irrésolu. Ne vaudrait-il pas mieux frapper à la porte ? Je pourrais mettre ma méprise sur le compte de la cécité. Quelqu'un, sans doute, aurait la bonté alors de me reconduire. Oui, c'était la meilleure alternative. Je ne pouvais continuer à me glisser ainsi dans des domiciles inconnus, comme un voleur. Peut-être chaque maison de la rangée avait-elle la même serrure, de sorte que ma clef les ouvrirait toutes.

En ce cas, il pouvait arriver aussi que quelque habitant de l'une de ces maisons me logeât une balle dans le corps avant que j'eusse le temps de m'expliquer.

Juste au moment où je levais la main pour frapper, j'entendis une autre voix, — une voix de femme. Elle semblait venir d'un peu loin ; elle chantait, en s'accompagnant doucement sur le piano. Je m'arrêtai et j'écoutai.

Occupé, comme je l'ai été jusqu'à présent à me plaindre de mon sort, j'ai oublié de vous dire que, dans mon infortune, il me restait une consolation, la musique, dont le don est souvent accordé miséricordieusement à l'aveugle. Sans elle, je crois que ces lugubres semaines passées dans l'obscurité m'auraient rendu fou.

J'écoutai le chant... un opéra joué récemment sur le continent et qui n'était guère connu encore en Angleterre. Ce morceau, peu d'amateurs eussent été capables de s'y essayer. La chanteuse le disait à demi-voix. Cependant il était facile de reconnaître un talent exercé, une puissance vocale qui se contenait, et d'imaginer ce que cette voix pouvait être, quand on lui donnait tout son essor. J'étais ravi. Ma pensée fut que j'étais tombé sur un nid d'artistes ; leurs occupations finissent si tard, en effet, que, pour avoir la jouissance d'une soirée à eux, ils doivent forcément empiéter sur la nuit. Tant mieux pour moi ! Habitués à la vie libre des bohèmes, mon intrusion nocturne et inattendue ne les effrayerait pas.

La chanteuse continuait. Je collai mon oreille contre la porte pour bien saisir chaque note. J'étais curieux d'entendre la fin, qui est difficile, quand — horrible contraste avec ces notes douces, tendres, perlées, et avec des paroles passion-

nées d'amour, — je perçus un râle, un affreux râle spasmodique, dont la cause ne pouvait être douteuse. Il fut suivi de longs et profonds gémissements, qui glacèrent le sang dans mes veines. Le chant cessa tout à coup et un cri, le cri perçant d'une femme, retentit, indiquant ainsi le brusque changement d'une mélodie en une scène d'horreur ; puis ce fut la chute lourde d'un corps sur le plancher !

Je ne pus y tenir. Je savais qu'un forfait hideux venait d'être perpétré à quelques pas de moi. Mon cœur battait à se rompre. Dans la surexcitation où j'étais, j'oubliai que je n'étais pas comme un autre, que la force physique et le courage ne me serviraient à rien. J'oubliai tout, excepté le désir d'empêcher l'accomplissement d'un crime, le désir de faire mon devoir d'homme en portant secours à ceux qui étaient en péril. J'ouvris brusquement la porte et me précipitai dans la chambre. Alors, en présence d'une soudaine lumière, mais d'une lumière qui ne me permettait de rien distinguer, je repris conscience de la témérité ou plutôt de la folie de mon acte. Avec la rapidité de l'éclair, je me rendis compte que, sans armes, aveugle et impuissant comme je l'étais, je me précipitais, en entrant dans cette chambre, au-devant de la mort.

J'entendis un juron, une exclamation de surprise. Le cri de la femme retentit de nouveau, mais affaibli, comme étouffé. Il me semblait qu'une lutte avait lieu dans cette partie éloignée de l'appartement. Bien qu'incapable de sauver la victime, je me tournai instinctivement et fis deux pas dans la direction d'où partait le cri. Mon pied se prit dans quelque chose et je tombai à plat sur le corps d'un homme. Je frémis en sen-

tant que ma main se mouillait d'un liquide chaud dégouttant lentement à terre.

Avant que je pusse me relever, des mains vivantes, musculeuses et fortes m'avaient saisi à la gorge ; elles me retinrent pendant qu'à quelques pas je reconnaissais le son clair du chien d'un pistolet qu'on armait. Oh ! comme je désirais recouvrer la vue... une seconde seulement ! Ne fût-ce que pour voir ceux qui allaient me tuer, ne fût-ce que -- l'étrange idée ! — pour voir, par la direction de l'arme, à quel endroit de mon corps j'allais être atteint. Et moi qui, peu d'heures auparavant, gémissais dans mon lit en désirant la mort, je sentis à cet instant que la vie, la vie même sans la lumière du jour, m'était aussi chère en réalité qu'à qui que ce fût au monde. Je criai, et ma propre voix résonna à mon oreille, comme celle d'un étranger :

" Epargnez-moi ! Je suis aveugle ! Aveugle ! Aveugle ! "

IVRESSE OU REVE

Les mains qui me clouaient à terre ne lâchèrent pas prise un seul instant. Dans cette position, je compris que rester immobile était ma seule chance de salut, que je convaincrais ainsi mes agresseurs de mon infirmité. Il n'y avait rien à gagner et tout à perdre, au contraire, à opposer de la résistance. J'étais fort, mais si même j'avais joui de tous mes sens, j'aurais craint de ne pouvoir lutter avec avantage contre le colosse qui me tenait.

En outre, il avait des compagnons... combien? je l'ignorais... des compagnons prêts à l'aider. Un premier geste de résistance eût été le signal de ma mort.

Je ne fis donc aucun effort pour me lever et je restai inerte, immobile autant que le mort sur lequel j'étais tombé. Chaque minute me semblait longue comme une heure.

Figurez vous ma position : un aveugle dans une maison inconnue, terrassé sur le corps d'un homme qui vient d'exhaler son dernier soupir, à la merci de ceux qui ont commis l'horrible attentat ; ne pouvant voir les assassins qui l'entourent et deviner à leur attitude le sort qui l'attend, croyant à chaque instant sentir le froid d'un couteau ou la morsure brûlante d'une balle ; sans autre sensation que celle des mains qui l'étranglent sur un cadavre ; n'entendant rien qu'un gémissement qui s'éteint. L'imagination peut-elle évoquer une situation plus terrifiante ?

Depuis cette nuit-là, je ne crois plus aux cheveux qui blanchissent en un instant. Autrement j'aurais quitté cette chambre d'horreur avec la tête d'un vieillard.

Ce que je puis dire, c'est qu'en écrivant ces pages longtemps après, maintenant que le calme règne autour de moi, entouré que je suis de ceux que j'aime, ma plume tremble, une faiblesse m'envahit : je revois, presque avec la netteté de la sensation présente, l'heure la plus affreuse de ma vie.

Héureusement je sus garder mon calme en répétant : " Je suis aveugle ; regardez et voyez ! " L'accent de ma voix convainquit sans doute ceux qui m'entouraient. Bientôt la vive clarté d'une lampe devint perceptible à ma vision obscurcie. Cette lampe fut placée tellement près de moi, que je pouvais en sentir la chaleur sur ma figure. Je compris que quelqu'un était penché ou agenouillé, examinant mes yeux, car je sentis

son souffle sur ma joue, — un souffle court, précipité.

Enfin mon juge se leva. Un moment après, les mains qui m'étreignaient me lâchèrent et je commençai d'espérer que ma vie serait épargnée.

Jusque-là aucun de ceux qui m'entouraient n'avait parlé. Alors j'entendis des voix, mais chuchotant si bas que mes oreilles attentives ne purent saisir le sens d'un seul mot, bien que j'eusse constaté et reconnu que trois personnes étaient engagées dans cet entretien à voix basse.

Et, tout le temps, persistait ce faible gémissement — le gémissement d'une femme — triste accompagnement de cette scène sinistre ! J'aurais donné tout ce que je possédais, tout, sauf la vie, pour pouvoir recouvrer la vue une seule minute, afin de saisir ce qui s'était passé, ce qui se passait encore autour de moi.

Cependant les chuchotements continuaient. Ils devenaient vifs, rapides, s'entrechoquant et s'interrompant ; ils indiquaient une discussion animée et pourtant contenue. Il ne fallait pas beaucoup d'intelligence pour deviner le sujet de ce débat ! Bientôt il cessa tout à fait ; le seul bruit qui m'arrivât encore était cet affreux gémissement étouffé...

Un pied me toucha. " Vous pouvez vous lever, me dit quelqu'un.

Quand je m'étais précipité si témérairement dans la chambre, j'avais cru que l'exclamation qui m'accueillait était partie de la bouche d'un étranger. Maintenant celui qui parlait avait le plus pur accent anglais ; je notai ce fait dans ma mémoire.

" Marchez tout droit, — quatre pas," dit la voix.

J'obéis. Au troisième pas je me heurtai contre

le mur. C'était là sans doute une épreuve faite pour s'assurer de ma sincérité.

Une main se posa sur mon épaule et me conduisit à une chaise.

" Maintenant, monsieur, poursuivit celui qui m'avait déjà adressé la parole, dites-nous, aussi brièvement que possible, qui vous êtes, comment et pourquoi vous êtes venu ici. Dépêchez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre."

Je le savais bien qu'ils n'avaient pas de temps à perdre. Ils avaient beaucoup à faire, beaucoup à cacher.

Simplement, je leur racontai comment j'avais été jeté dans cette épouvantable situation. La seule chose que je cachai fut mon nom. Pourquoi l'aurais-je révélé à ces assassins ? Ils pouvaient me faire épier et, si leur sécurité l'exigeait, m'infliger le sort de celui qui gisait sanglant, à quelques pas de moi. Je leur donnai un faux nom, mais, sauf sur ce point, je leur dis la vérité.

Pendant que je parlais, j'entendais résonner à l'autre bout de la chambre la même plainte. Cela me rendit presque fou. Je crois que, si j'avais été sûr d'atteindre dans mes ténèbres l'un de ces hommes et de le saisir à la gorge, je l'aurais étranglé, un tel acte eût-il dû me coûter la vie.

Quand mon récit fut terminé, une autre consultation eut lieu à voix basse. Alors celui qui portait la parole me demanda cette clef qui avait été sur le point de causer ma perte. Je suppose qu'ils en firent l'essai et qu'ils constatèrent qu'elle ouvrait la porte, comme je l'avais dit. On ne me la rendit pas et la même voix reprit :

" Heureusement pour vous, nous ajoutons foi à votre histoire. Levez-vous."

Je le fis ; on me conduisit dans une autre partie de la chambre et je fus assis de nouveau sur

une chaise. En étendant les mains à la façon des aveugles, je reconnus que j'étais dans un coin, la figure tournée vers le mur.

" Si vous bougez ou si vous regardez en arrière, me dit-on, nous ne vous croirons plus aveugle."

Il était impossible de se méprendre sur le sens de cette menace. Je n'avais qu'une chose à faire: me tenir tranquillement assis, en écoutant de toutes mes oreilles.

Oui, ils avaient beaucoup de besogne. Je les entendis aller et venir, se remuer fiévreusement. Je les entendis ouvrir les armoires et les tiroirs. Je reconnus le bruit de papiers que l'on froisse et l'odeur de papiers que l'on brûle. Je les entendis soulever un objet pesant qui glissait sur le plancher. C'entendis un bruit comme si l'on déchirait en deux du drap et du linge. J'entendis le tintement des pièces d'argent que l'on prenait et le tic-tac d'une montre que l'on tirait de quelque part et qui fut placée sur une table à côté de moi. Alors je sentis un courant d'air et je compris que la porte avait été ouverte. J'entendis des pas lourds sur l'escalier, des pas d'hommes portant un fardeau, et je frémis en pensant à ce que ce fardeau devait être.

Avant l'accomplissement de cette dernière tâche, les gémissements de la femme avaient cessé; j'eus la mort dans l'âme en songeant que le terrible drame comptait peut-être deux victimes au lieu d'une.

Quelqu'un près de moi se jeta sur une chaise avec un soupir de fatigue ; je n'étais donc pas seul ; un des assassins me gardait, tandis que les autres achevaient leur œuvre.

" Combien de temps, m'écriai-je, va-t-on me retenir au milieu de cette horreur ? "

L'homme remua sur sa chaise, mais ne fit aucune réponse.

" Ne puis-je m'en aller ? dis-je. Je n'ai rien vu. Mettez-moi dans la rue, n'importe où. Je deviendrai fou si je reste ici."

Même silence. Je n'ajoutai rien de plus.

Bientôt ceux qui avaient quitté la chambre revinrent auprès de leur compagnon. La porte se referma derrière eux. Alors les chuchotements recommencèrent. J'entendis qu'on débouchait une bouteille et je perçus le bruit des verres. Ils apaisaient leur soif après cette noire besogne de la nuit.

Peu après, je sentis une singulière odeur, celle d'une drogue. Une main se plaça sur mon épaule et un verre rempli de liquide fut mis entre mes doigts.

" Buvez, dit la voix, cette même voix que j'avais entendue.

— Je ne veux pas, m'écriai-je, cela peut être du poison."

Un ricanement court et dur me répondit et je sentis qu'on appuyât un anneau froid sur mon front.

" Ce n'est pas du poison ; c'est un narcotique qui ne vous fera pas de mal. Mais ceci — et comme il parlait, je sentais la pression du petit cercle de fer — ceci est autre chose. Choisissez!"

J'avalai le contenu du verre et je fus heureux de sentir le pistolet écarté de mon front.

" Maintenant, dit celui qui portait la parole, en retirant de ma main le verre vide, si vous êtes prudent, quand vous vous réveillerez demain, vous direz : " J'étais ivre, ou j'ai rêvé." Vous nous avez entendu sans nous voir, mais rappelez-vous que nous vous connaissons."

Il me laissa, et peu de temps après, malgré

tous les efforts que je fis pour y résister, je tombai dans un profond assoupissement. Mes pensées devenaient incohérentes, et il me semblait que je perdais la raison. Ma tête s'affaissa d'abord d'un côté, puis de l'autre. Le dernier souvenir que j'aie gardé est celui d'un bras robuste qui me saisit pour m'empêcher de tomber de ma chaise. Le narcotique opérait.

Durant des heures et des heures, je demeurai privé de sentiment sous son influence, et quand enfin celle-ci disparut, mon esprit revint d'abord à une sorte d'état vague, à peine conscient ; je fis de grands efforts et je pus constater que je me trouvais couché sur un lit. En étendant les mains autour de moi, je reconnus que ce lit était le mien. Est-il surprenant que je me suis dit : " J'ai eu le plus affreux cauchemar qui ait jamais tourmenté un cerveau malade " ? Après ce premier effort, je retombai dans un état de demi-conscience, mais j'étais tout à fait persuadé que je n'avais jamais quitté mon lit. Mon soulagement devant cette découverte fut immense.

Cependant, si l'état de mon esprit s'améliorait je n'en pouvais dire autant de mon état physique. Ma tête semblait prête à se fendre en deux; ma langue était comme desséchée. Ces sensations pénibles s'accusaient de plus en plus à mesure que je reprenais peu à peu possession de moi-mê-

Je me dressai sur mon séant et pressai à deux mains ma tête brûlante.

" Oh ! monsieur ! s'écria près de moi ma vieille domestique · enfin il revient à lui ! "

Alors une autre voix, — une voix d'homme, agréable et calme, — répliqua :

" Oui, votre maître sera bientôt rétabli ; permettez-moi de vous tâter le pouls, monsieur Vaughan."

Et un doigt s'appuya légèrement sur mon poignet.

" Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Je suis le docteur Deane, à votre service.

— Ai-je été malade ? Depuis combien de temps? Combien de jours ?

— Quelques heures seulement. Il n'y a rien à craindre. Reposez-vous, restez tranquille. Avez-vous soif ?

— Oui, je meurs de soif. Donnez-moi de l'eau."

On m'en apporta. Je bus avidement, et je me sentis mieux.

" Maintenant, dit le docteur à Pricille, faites-lui du thé assez faible et, quand il aura envie de manger, donnez-lui ce qu'il voudra. Je repasserai tantôt."

Le Docteur Deane une fois parti, ma vieille Priscille revint secouer mes oreillers. Entre temps, je m'étais tout à fait éveillé, et les faits de la nuit me hantaient avec une netteté et une précision de détails qu'on ne trouve pas dans le souvenir d'un rêve.

" Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Près de midi, monsieur Gilbert, répondit Priscille, d'un air triste et comme un peu blessée.

— Midi ! Que m'est-il donc arrivé ? "

La vieille servante pleurait.

" Oh ! monsieur Gilbert, dit-elle en sanglotant, comment avez-vous pu faire cela ? Quand je suis venue dans votre chambre et que j'ai vu le lit vide, j'ai cru tomber de mon haut."

Un tremblement me prit. Les horreurs de cette nuit étaient donc réelles !

" Comment avez-vous pu faire cela, monsieur Gilbert ?... Sortir sans crier gare, errer à tra-

vers la moitié de Londres, tout seul, dans votre état !

— Asseyez-vous, Priscille, et dites-moi ce qui est arrivé."

Elle n'avait pas encore soulagé son âme en exprimant tous ses griefs.

" Si vous aviez envie de vous griser, dit-elle ou de prendre un narcotique pour vous enlever la conscience de vous-même, vous auriez pu le faire chez vous, monsieur Gilbert. Pour une fois, je l'aurais supporté.

— Vous êtes la bonté même, ma vieille Priscille, mais vous êtes folle aussi. Je veux savoir au juste tout ce qui s'est passé cette nuit."

Quand elle s'aperçut que je commençais à me fâcher, sa langue se délia enfin. Voici ce que je compris :

Une heure environ après ma sortie furtive, elle s'était éveillée. Elle colla son oreille contre ma porte pour savoir si je dormais et si je n'avais besoin de rien. N'entendant aucun bruit dans ma chambre, elle entra et découvrit que j'étais parti. Probablement, elle fut plus effrayée encore qu'elle ne me l'avoua, car elle avait vu mon abattement et surpris mes plaintes, les derniers jours ; je suis sûr que sa première pensée avait été celle d'un suicide. Elle courut à ma recherche, et, reconnaissant l'impossibilité de me retrouver sans aide, elle s'adressa, comme toute Anglaise dans l'embarras, à la police. Elle fit le récit au poste le plus proche de ce qui était arrivé ; elle insista sur l'urgence de l'affaire et réussit à éveiller la sympathie par ses supplications. Des messages télégraphiques furent expédiés aux autres postes de police pour demander si aucune personne répondant à mon signalement n'avait été arrêtée ou recueillie. Priscille

BIBLIOTHEQUE

resta dans une douloureuse attente jusqu'à cinq heures du matin ; alors une réponse arriva de l'autre bout de la ville. Cette réponse disait qu'un jeune homme qui semblait aveugle, ivre d'ailleurs, et incapable de parler, venait d'être conduit au poste.

Priscille vola aussitôt à mon secours. Elle me trouva sans connaissance, et apprit qu'on avait l'intention, dès que je serais remis, de me faire comparaître devant le magistrat. Un médecin fut mandé. Il certifia que je n'étais pas coupable d'un abus de boisson. La courageuse Priscille, après m'avoir mis sain et sauf dans une voiture de place, s'emporta contre les agents en leur reprochant leur manque de soins à mon égard. Elle partit alors en triomphe, me reconduisant, évanoui, à ce lit que j'avais quitté si témérairement.

J'ai le regret d'avouer que, malgré l'indignation dont elle avait fait parade devant la police, les paroles de Priscille me prouvèrent qu'elle partageait l'opinion des agents quant à mon état d'ivresse. Elle était particulièrement reconnaissante au médecin ; elle le considérait comme un homme complaisant et avisé qui avait tiré un gentleman d'un pas difficile à l'aide d'une explication peu véridique.

" Je n'ai jamais vu personne rester si longtemps sans connaissance en pareil cas. Ne recommencez plus, monsieur Gilbert," conclut Priscille.

Je lui laissai sa conviction, Priscille n'étant pas faite pour recevoir la confidence des événements de ma nuit.

" Non, je ne recommencerai plus, dis-je humblement. Donnez-moi à déjeuner, du thé et du pain grillé, n'importe quoi."

Elle s'empressa d'exécuter mes ordres. Ce n'était pas que j'eusse faim. Je voulais être seul quelques instants, pour réfléchir autant que ma pauvre tête me le permettrait.

Je me rappelai tout ce qui s'était passé depuis que j'avais quitté la maison, ma promenade dans un état de surexcitation inexplicable, l'ivrogne qui m'avait servi de guide, le chant qui m'avait ravi, et puis après — souvenir atroce — les horribles choses, révélatrices du crime, que j'avais entendues et touchées.

Tout était clair jusqu'au moment où j'avais été forcé de prendre le narcotique. A partir de ce moment, la mémoire me faisait défaut. Le récit de Priscille m'aida cependant à comprendre qu'on avait dû me transporter à quelques milles de là et m'abandonner sur la voie publique, où je fus ramassé par la police. Le plan était habile. On m'avait déposé sans connaissance bien loin de l'endroit où le meurtre, auquel j'avais assisté, avait été commis.

Comme mon histoire allait paraître invraisemblable, absurde ! Y croirait-on ?

Alors je me rappelai la sensation atroce d'un liquide chaud coulant sous ma main, pendant que j'étais maintenu tout de mon long sur le cadavre renversé à terre. J'appelai Priscille.

" Regardez, dis-je, en lui tendant la main droite, est-elle propre ? Etait-elle propre quand vous m'avez trouvé ?

— Propre ? Pour ça, non, monsieur Gilbert !

— Qu'y avait-il dessus ? demandai-je avec vivacité

— Elle était toute couverte de boue, juste comme si vous vous étiez roulé dans le ruisseau. La première chose que je fis en vous ramenant à la maison fut de laver vos pauvres mains et votre

BIBLIOTHEQUE U.S.

figure. J'espérais que ça vous remettrait. Ça fait généralement cet effet-là, vous savez.

— Mais la manche de mon habit, la manche de ma chemise du côté droit ?..."

Priscille se mit à rire. " Vous ne l'aviez plus, votre manche droite ! Vos manches avaient été déchirées et coupées au-dessus du coude. Votre bras était nu."

Chaque pièce de conviction disparaissait. Il n'y aurait aucune preuve à l'appui de mon récit. Comment croire un aveugle, qui a quitté sa maison au milieu de la nuit en cachette, et que l'on retrouve quelques heures après à plusieurs milles de distance, dans un tel état que les gardiens des mœurs publiques ont été contraints de l'arrêter ?

Cependant je ne pouvais rester tranquille avec un tel poids sur le cœur. Le lendemain j'étais tout à fait remis de l'effet du narcotique ; après réflexion, j'envoyai chercher mon avoué. C'était un ami discret, et je résolus de suivre ses conseils. Mais je m'aperçus très vite que je perdais mon temps en cherchant à le convaincre. Il m'écouta gravement, avec des exclamations : "Oui, oui ! — Est-il possible ! — Affreux ! épouvantable ! inouï " et d'autres expressions de surprise. Mais c'était uniquement dans le but de m'être agréable ; il regardait toute l'affaire comme une hallucination de ma part. Son incrédulité me vexa et je répliquai, assez maussade, que je ne parlerais plus de cette aventure.

" Eh bien, si j'étais à votre place, je n'en dirais rien en effet, déclara-t-il.

— Vous ne me croyez pas ?

— Je crois que vous racontez ce que vous pensez être la vérité ; mais, si vous voulez mon sen-

timent, vous vous êtes promené en dormant, et vous avez rêvé tout cela."

De trop mauvaise humeur pour discuter, je me tus. Quelque temps après, je consultai un autre ami : le résultat fut le même. Si ceux qui m'avaient connu depuis mon enfance ne voulaient pas me croire, comment pouvais-je espérer que des étrangers admettraient ce tissu d'invraisemblances ? Tout ce que j'avais à révéler était si vague, et sans preuve ! Je ne pouvais même indiquer l'endroit où le crime avait été commis. J'avais constaté qu'aucune maison de la rue Walpole ne pouvait être ouverte à l'aide d'une clef semblable à la mienne. Il n'y avait nulle part, dans le voisinage, une autre rue de ce nom. Mon guide aux pieds chancelants avait dû me comprendre mal et me conduire vers une autre rue.

Un instant, je songeai à insérer une annonce dans les journaux pour le prier de se mettre en rapports avec moi, mais je ne savais dans quels termes rédiger une demande qu'il pût comprendre, sans éveiller les soupçons des bandits qui avaient trempé dans l'assassinat. Si ceux-ci découvraient mon vrai nom et ma demeure, j'étais exposé à voir surveiller et guetter chacun de mes mouvements. Pourquoi risquer ma vie en faisant des révélations auxquelles nul n'ajouterait foi et en accusant des hommes qui m'étaient inconnus? A quoi bon ? Les meurtriers avaient déjà dû effacer les traces du crime et s'échapper. Pourquoi m'exposer au ridicule qui devait s'attacher à une histoire telle que la mienne ?

" Non, me dis-je, que les horreurs de cette nuit restent comme un rêve ! Qu'elles s'effacent et sortent de ma mémoire ! "

UNE CURE EXTRAORDINAIRE

Bientôt après, je fus forcé, en effet, de penser à autre chose. Ces souvenirs pénibles furent mis en déroute par une espérance qui devint peu à peu une certitude. Me voilà presque fou de joie ! La science a triomphé de mon mal. Mon ennemi vaincu a été mis en fuite. On m'assure même que son retour est impossible. Je revois la lumière !

Ma guérison fut une affaire de soins et de temps. On opéra sur les deux yeux, sur l'un d'abord, et puis, dès que le succès de cette opération fut assuré, sur l'autre. Plusieurs mois se passèrent avant que l'on me permît de sortir tout à fait de l'obscurité. La lumière me fut distribuée avec précaution. Que m'importait, puisque je savais maintenant qu'elle me serait une bonne fois rendue ? J'étais patient, très patient, et reconnaissant. Je suivis à la lettre les instructions de M. Jay.

Mon cas avait été traité par la méthode d'opération la plus simple et la plus sûre, celle qui est toujours suivie, pourvu que la maladie et l'âge du sujet le permettent. Quand tout fut fini,quand tout danger d'inflammation eut disparu, je constatai qu'à l'aide de fortes lunettes convexes je pouvais distinguer ce qui m'était nécessaire. M. Jay me félicita et se félicita lui-même. Ma cure promettait, disait-il, d'être la plus belles qu'il eût encore faite. Cette cure dût être extraordinaire car tous les livres d'ophtalmologie, écrits depuis mon cas, la citent comme un exemple.

Je n'oublierai jamais le jour où fut enlevé mon bandeau.

Quelle joie de sortir d'une nuit qui menaçait

d'être éternelle, de contempler le soleil et les astres, les nuages poussés par le vent dans un ciel bleu, de voir les branches couvertes de verdure s'incliner sous la brise et projeter leur ombre sur le chemin ! Quelles délices de pouvoir admirer la fleur, qui n'était hier qu'un bouton et qui est aujourd'hui épanouie, ou la vaste nappe de la mer empourprée sous les feux du soleil couchant ! Quelle fête de porter sa vue sur les magnifiques tableaux de la nature ! Je n'étais plus réduit à entendre les paroles ou le rire sortir des lèvres, je pouvais voir sourire et parler les amis qui venaient, joyeux, me serrer la main.

Mon seul ennui était l'obligation de porter de grosses lunettes convexes qui me défiguraient.

" Ne pourrai-je m'en passer ? demandai-je.

— C'est un point, me répondit M. Jay, sur lequel je désire m'entretenir avec vous. Vous ne pourrez jamais vous passer entièrement de verres. Comprenez donc : j'ai dissous et détruit les loupes cristallines de vos yeux. Une humeur fluide, dont la puissance est grande, les remplace. Très fréquemment, si vous ne cédez pas à la nature, c'est elle qui vous cède. En la forçant, vous l'obligez à vous obéir. Vous êtes, monsieur, dans une position qui vous permet de tenter cette expérience. Vous êtes jeune, vous n'êtes astreint à aucun travail obligatoire et votre pain ne dépend pas de l'usage de vos yeux. Vous devrez sans doute toujours porter des lunettes, mais si vous ne vous servez que de lunettes assez faibles, si vous demandez avec persistance à la nature d'agir sans le secours de verres puissants, vous pouvez espérer qu'elle vous obéira. Ce procédé exige une patience et une persévérance que peu de personnes possèdent. Mais, mon expérien-

ce me l'a appris, il est souvent couronné de succès."

Je résolus de faire ainsi. Je suivis ce conseil. A ma grande gêne, je portai des lunettes qui me permettaient à peine de voir. Je fus récompensé. Je constatai que ma vue allait s'améliorant, lentement, il est vrai, très lentement, mais enfin, deux années après, je pus à l'aide de lunettes, dont la légère convexité était à peine sensible, voir aussi bien que tout le monde. Je recommençai alors à jouir de la vie.

Je ne puis dire toutefois que pendant ces deux années passées à parachever ma guérison, je n'aie plus pensé à la terrible nuit ; mais je ne tentai aucun effort pour découvrir le mystère ou pour convaincre qui que ce fût que ces événements n'étaient pas le jeu de mon imagination. J'ensevelis cette aventure dans le plus profond silence. J'en avais noté par écrit les détails pour pouvoir me les rappeler au besoin, puis je m'efforçai de bannir de ma pensée tout vestige de ce que j'avais entendu. J'y réussis assez bien, sauf sur un point : longtemps, je ne pus écarter le souvenir du lugubre gémissement de cette femme. J'avais encore présent le brusque passage d'un chant mélodieux et doux à un cri de terreur désespérée. C'est ce cri-là qui tourmentait mes rêves. C'est ce cri-là qui résonnait à mon oreille, lorsque je me réveillais tremblant, mais bientôt rassuré en reconnaissant que, cette fois du moins, ce n'était qu'un rêve.

DEUXIÈME PARTIE

UNE RENCONTRE EN VOYAGE

Le printemps, le beau printemps du nord de l'Italie ! Mon ami Kenyon et moi, nous sommes à Turin depuis huit jours, c'est-à-dire depuis assez longtemps pour avoir vu tout ce que cette ville rectangulaire offre d'intéressant. Nous avons visité la cathédrale et les autres églises. Nous avons gravi à cheval la colline qui mène à la Superga, où l'on contemple les tombeaux des princes de la maison de Savoie. Nous en avons assez de ce vieux et lourd palais Madame, qui semble regarder d'un air renfrogné notre hôtel de l'autre côté de la place Castello. Le Palais Royal nous a médiocrement charmés et les grotesques décorations en briques du palais Carignan ont excité notre moquerie. Nous n'avons trouvé aucun plaisir à parcourir la très ordinaire galerie de peinture. Bref, nous avons visité complètement Turin, et la ville nous est devenue familière.

Nous jouissons du temps,, qui est superbe, et nous ne songeons pas encore à fixer la date de notre départ.

Un de ces derniers soirs, alors que nous flânions au hasard, une sorte d'instinct nous ramena vers la rue du Séminaire ; en nous y engageant, nous nous trouvâmes pour la vingtième fois au moins devant San- Giovanni. J'étais en train d'admirer l'architecture de sa façade, lor-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

que Kenyon m'annonça qu'il entrait dans l'église.

" Et j'avoue, ajouta-t-il, que ce n'est pas la dévotion qui m'y pousse. Pendant que tu étais absorbé dans la contemplation des arcs-boutants, un chef-d'œuvre t'a échappé, je veux dire qu'une jolie femme t'est passée sous le nez.

— Bon ! Je comprends et je t'absous.

— Merci. Viens-tu voir ?...

— Mais nos cigares ?

— Jette-les aux mendiants."

Sachant que Kenyon n'était pas homme à abandonner un havane sans motif, je fis comme il le demandait et le suivis sous les voûtes sombres et froides de San-Giovanni.

En ce moment, il n'y avait pas d'office. Les petits groupes habituels de touristes erraient çà et là en s'extasiant chaque fois qu'on leur signalait des beautés qu'au fond ils n'appréciaient guère. Kenyon promena un rapide coup d'œil autour de lui, pour découvrir son " chef-d'œuvre." Un instant après, il l'avait trouvé.

" Viens, dit-il. Asseyons-nous. D'ici tu verras de profil."

Je me plaçai à côté de lui, et j'aperçus, à quelques pas de nous, une vieille Italienne agenouillée. A ses côtés une jeune fille était assise. Il me parut assez difficile de deviner la nationalité de celle-ci. Les sourcils noirs, les cils épais, les yeux sombres pouvaient être d'une Italienne ; mais le teint pur, les traits délicats, l'épaisse chevelure brune ne révélaient pas une race plutôt qu'une autre ; je l'aurais prise toutefois pour une Anglaise, si je l'eusse rencontrée seule. Elle était simplement vêtue et, à son attitude, je vis qu'elle n'était pas une étrangère visitant l'église par curiosité. Jusqu'à ce que sa compagne eût

achevé ses oraisons, elle resta immobile. La vieille avait l'air d'une domestique, et à la ferveur avec laquelle elle s'adressait au ciel, je jugeai qu'elle devait lui demander bien des choses. Ses lèvres minces s'agitaient vivement et, il était évident que ses prières partaient du cœur. Auprès d'elle, la jeune fille paraissait ne prendre à ces ardentes supplications aucune espèce d'intérêt. Elle demeurait pareille à une statue, absorbée dans une méditation profonde, ou, comme je me l'imaginais, dans de tristes
était assise de manière à ne nous laisser voir de son visage que le profil qui était parfait. Kenyon ne l'avait certainement pas flattée. Un calme extraordinaire était répandu sur cet admirable visage.

Peu après, les deux femmes se levèrent et, en même temps qu'elles, je me dirigeai lentement vers la porte de l'église. Lorsque la jeune fille s'arrêta, tandis que sa suivante trempait ses doigts dans l'eau bénite, je pus la contempler à loisir. Oui, elle était incontestablement belle ; mais il y avait quelque chose d'étrange dans sa beauté. J'en fus frappé lorsque son regard croisa le mien, — un regard rêveur, perdu, pour ainsi dire, un regard qui semblait fixer quelque lointain objet. Il me fit une impression singulière, mais comme mes yeux ne l'avaient rencontré que l'espace d'une seconde, je ne pus me rendre nettement compte de la nature de cette impression.

En sortant de l'église, je remarquai un homme qui se tenait auprès des marches, un homme entre deux âges et d'apparence distinguée. Il avait le dos un peu voûté et il portait des lunettes. On ne pouvait se tromper sur la nationalité de celui-là : tout indiquait un Italien. Il attendait évidemment quelqu'un.

BIBLIOTHEQUE U.S.

A sa vue, la duègne jeta un petit cri aigu de surprise. Elle lui prit la main et la baisa. La jeune fille resta complètement indifférente. Il était évident que cet individu avait affaire à sa suivante. Il lui dit quelques mots, à l'écart, et tous deux s'éloignèrent sous le porche de l'église. Ils semblaient causer avec animation, et de temps à autre jetaient un coup d'œil du côté de la jeune fille.

Au moment où sa compagne l'avait quittée, celle-ci avait fait quelques pas, puis s'était retournée. C'est alors que nous pûmes apprécier la perfection de ses traits et de son maintien.

" Elle est belle, dis-je, parlant plutôt à moi-même qu'à Kenyon.

— Oui, mais pas autant que je le pensais. Il lui manque une je ne sais quoi, l'expression peut-être.

— Il me semble à moi qu'il ne lui manque rien, répliquai-je avec un tel enthousiasme que Kenyon partit d'un éclat de rire.

— Est-ce que les gentlemen anglais dévisagent les femmes de leur pays dans les lieux publics comme vous le faites, ou est-ce un procédé dont ils favorisent les Italiennes seulement ? "

Cette question retentit rageusement à mes oreilles. Nous nous retournâmes en même temps et nous vîmes un individu de haute taille, d'une trentaine d'années environ. Ses traits étaient réguliers, mais desagréables. Une bouche moqueuse se dissimulait sous l'épaisse moustache, et la colère s'allumait dans des yeux noirs, aux sourcils froncés. Cet homme avait l'attitude arrogante et le verbe insolent.

J'allais répliquer, mais Kenyon, qui était un garçon de ressources et parfaitement capable de remettre l'interrupteur à sa place, me devança.

Il leva son chapeau et fit un grand salut si exquisement gradué qu'il était impossible de dire où cessaient les excuses et où la raillerie commençait.

" Signor, dit-il, un Anglais parcourt votre splendide pays pour admirer tout ce qui est beauté dans la nature et dans l'art. Nos éloges vous offenseraient-ils ? "

L'étranger fronça le sourcil davantage.

" Si nous avons mal fait, le signor voudra-t-il bien exprimer nos excuses à la dame ? Dois-je dire sa femme ou sa fille ?

— Elle n'est ni l'une ni l'autre, répliqua l'étranger d'un ton bourru.

— Ah ! alors une amie. Permettez-moi de vous féliciter d'être si bien versé dans la connaissance de notre langue."

Kenyon parlait d'un ton si agréable et si naturel que l'Italien hésita un instant à croire qu'on se moquait de lui.

" J'ai passé beaucoup d'années en Angleterre, dit-il brièvement.

— Beaucoup d'années ! Je ne l'aurais guère cru, car il est une chose très anglaise, plus importante que l'accent, et que vous n'avez pas acquise.

— Qu'est-ce, je vous prie ?

— L'habitude de ne se jamais mêler que de ses propres affaires," dit Kenyon d'un ton bref, en lui tournant le dos.

Le visage de l'Italien s'empourpra. Je surveillais celui-ci de l'œil, craignant qu'il ne se jetât sur mon camarade, mais, avec un juron, il s'éloigna.

Pendant cet entretien, la vieille avait quitté son interlocuteur. Celui-ci fut aussitôt rejoint par l'Italien que Kenyon venait de remettre à sa

BIBLIOTHEQUE U.S.

place et qui lui prit familièrement le bras. Ils disparurent ensemble.

Kenyon ne me proposa pas de suivre les deux femmes et, quelque désir que j'en eusse, la honte me retint. Néanmoins je crois bien que le projet de visiter de nouveau le lendemain San-Giovanni se formait dans mon esprit.

Mais je ne revis plus la jeune fille. Combien de fois suis-je allé à cette église où je l'avais rencontrée ? je n'ose le dire. Elle ne se retrouva plus sur mon chemin pendant le reste de mon séjour à Turin. Nous rencontrâmes quelquefois dans les rues notre insolent, qui nous honora d'une menace de ses sourcils noirs, à laquelle nous accordâmes peu d'attention ; mais de la charmante fille au mélancolique visage nous n'aperçûmes aucune trace.

Il serait absurde de dire que j'étais devenu amoureux d'une femme entrevue un instant, à qui je n'avais jamais adressé la parole, dont le nom et la demeure m'étaient inconnus ; je dois avouer cependant que cette jeune fille m'avait laissé une impression unique. Malgré sa grande beauté, je ne me rendais pas bien compte de l'attrait qu'elle exerçait sur moi. Car de belles femmes, j'en avais rencontré beaucoup. Dans le faible espoir de la revoir encore une fois, je retardai mon départ de Turin, jusqu'à ce que Kenyon, — sa patience était à bout, — m'eût signifié que, si je ne partais pas, il s'en irait tout seul. Enfin je cédai au bout de dix jours.

De Turin nous nous dirigeâmes vers le sud. Nous visitâmes Gênes, Florence, Rome, Naples ; puis nous nous embarquâmes pour la Sicile et, à Palerme, suivant un arrangement convenu, nous fûmes reçus à bord d'un yacht appartenant à un de nos amis. Nous continuâmes notre voyage

sans se hâter, avec d'assez longues haltes, de sorte que, lorsque le yacht eut fini sa croisière et nous eût ramenés en Angleterre, l'été touchait à sa fin.

Bien des fois, depuis mon départ de Turin, j'avais pensé à l'inconnue rencontrée à San-Giovanni. Je songeais à elle si souvent que je riais moi-même de ma folie. Jusqu'alors, jamais le souvenir d'une femme ne m'était resté si longtemps. Il y avait pour moi quelque chose d'étrangement séduisant dans son genre de beauté. Je me rappelais chaque trait. J'aurais pu peindre son portrait de souvenir. Je m'accusais d'avoir quitté Turin avant de l'avoir revue, de n'avoir pas prolongé mon séjour des mois entiers, s'il le fallait. Comment m'étais-je résigné à manquer une chance que chacun de nous ne rencontre qu'une fois dans la vie ?

Kenyon et moi nous nous séparâmes à Londres. Il allait en Ecosse chasser la grousse ; et, comme je n'avais pas encore pris mes dispositions pour l'automne, je résolus de rester quelques jours en ville.

Quels ne sont pas les jeux de la fatalité ! Le lendemain de mon arrivée, je me rendis pour affaires à Regent-street. Je marchais dans cette grande rue remplie de passants, mais combien mes pensées étaient loin de là ! Je songeais à la sombre église et au charmant visage qui m'y était apparu trois mois auparavant. Au moment où l'image de la jeune fille et de sa vieille suivante se retraçait ainsi dans ma mémoire, je lève les yeux, et là, au cœur même de Londres, voici que toutes les deux surgissent devant moi !

Tout surpris que je fusse, l'idée de m'être trompé ne me passa pas par la tête. On eût dit qu'elles sortaient de San-Giovanni.

BIBLIOTHEQUE U.S.

" Belle, plus belle que jamais ! " pensai-je, pendant que mon cœur battait à se rompre.

Elles me dépassèrent.

Oui, c'est le destin ! Maintenant que je l'ai retrouvée, j'aurai bien soin de ne plus la perdre !

Je ne cherchai pas davantage à me faire illusion de mes sentiments. L'émotion qui me saisit, en la retrouvant, ne me laissait aucun doute. J'étais épris d'elle, profondément épris. Deux fois, je l'avais vue, seulement deux fois ; mais c'était assez pour me convaincre que si mon sort devait jamais être lié à celui d'une femme, ce serait au sort de cette femme-là.

Je n'eus plus qu'une pensée : m'attacher aux pas des deux étrangères. Pendant une heure, partout où elles allèrent je les suivis à une certaine distance. J'attendis lorsqu'elles entraient dans les magasins ; recommençaient-elles leur promenade, je m'y joignais discrètement. Bientôt elles sortirent de Regent-street et marchèrent jusqu'au Maida-Vale. Je notai la maison où elles étaient entrées et qui était leur demeure sans doute car, en repassant quelques minutes après, je vis à une fenêtre la jeune fille arrangeant des fleurs dans un vase.

Il faut, me dis-je, que je sache tout de cette inconnue. Je veux conquérir le droit de plonger librement mon regard dans ses yeux superbes. Je veux l'entendre parler.

C'était, une pancarte l'indiquait, une maison meublée dans laquelle on prenait des pensionnaires. J'entrai hardiment à mon tour.

" Avez-vous un appartement à louer ? " demandai-je à la femme de service.

Elle me fit une réponse affirmative. Le logement qu'elle me montra se composait d'une salle

à manger et d'une chambre à coucher au rez-de-chaussée.

Ces chambres auraient été des cachots au lieu d'êtres propres et ensoleillées, elles auraient été vides au lieu d'être convenablement meublées, on m'eût demandé un loyer de cinquante livres sterling par semaine au lieu d'une somme modeste que je les aurais louées encore ! Il était très facile de traiter avec moi. Le marché fut vite conclu. Sur un seul point la propriétaire se montra exigeante : ce fut sur la question des références. J'en donnai plusieurs et alors, après avoir expliqué que je rentrais ce jour-là en Angleterre et qu'il me fallait un gîte, j'obtins la permission de m'installer sur-le-champ.

" Mais, au fait, dis-je négligemment en quittant la maison pour aller chercher mes effets, j'ai oublié de vous demander si vous aviez d'autres locataires, — pas d'enfants, j'espère ?

— Non, monsieur, seulement une dame et sa servante. Elles sont au premier... des personnes bien tranquilles.

— Merci, dis-je. Vous pouvez m'attendre vers sept heures."

J'avais repris mon ancien appartement avant que tous mes plans eussent été changés par cette rencontre avec mon inconnue. Je m'y rendis et, après avoir emballé ce qu'il me fallait, j'informai les gens de la maison que j'allais passer quelques semaines chez des amis. A sept heures, j'étais chez moi au Maida-Vale.

La main de la destinée avait conduit tout cela. Comment en douter ? Le matin même, j'étais prêt à me mettre en route pour Turin à la recherche de celle que j'aimais ; le soir, je me trouve logé sous le même toit qu'elle, assis dans un fauteuil et en extase devant mille visions enchan-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

ceresses qui s'entrecroisent à travers la fumée ondoyante de mon cigare. Je peux à peine croire qu'elle est là, à quelques pas de moi, que je la verrai demain, le jour suivant, toujours ! Je me mets au lit, certain de rêver d'elle... Point ! Toute la nuit, je rêve d'un aveugle pénétrant dans une maison inconnue et j'entends résonner le cri lugubre d'une femme qu'on étouffe !

NI POUR L'AMOUR, NI POUR LE MARIAGE

Une semaine s'est écoulée. Plus amoureux que jamais, je suis assuré maintenant que cet amour soudain durera toute ma vie, que ce n'est point un sentiment passager qui s'effacera avec le temps ou l'absence. Je sens que, ma demande ne fût-elle pas agréée, cette femme restera mon premier et mon dernier amour.

Cependant j'ai fait peu de progrès dans la réalisation de mon désir. Je la vois chaque jour, parce que je guette ses entrées et ses sorties et, chaque fois que je la rencontre, je découvre une nouvelle grâce dans sa personne. Mais Kenyon avait raison. Sa beauté a un caractère à part. Ce visage si pâle, ces yeux noirs si rêveurs... C'est peut-être cela qui explique l'étrange fascination qu'elle exerce sur moi. Elle marche toujours du même pas ; son visage est toujours d'un calme imperturbable et il me semble qu'elle cause rarement avec la vieille servante qui ne la quitte jamais. Elle commence à me faire l'effet d'une énigme, et je désespère d'en trouver le mot.

J'ai découvert son nom. Elle s'appelle Pauline, Pauline March. Elle est donc Anglaise, bien que je l'entende parfois dire quelques mots en italien à la vieille Thérèse. Elle ne semble connaître

personne, et personne n'en sait sur elle plus que moi.

J'occupe toujours le même appartement. C'est le supplice de Tantale que d'être dans la maison de celle qu'on aime sans trouver occasion de l'aborder. Cette vieille Thérèse est un Argus jaloux. Elle me lance un regard rapide et méfiant chaque fois que je la rencontre avec sa maîtresse et que je leur souhaite le bonjour. Jusqu'ici j'ai dû me borner à cette politesse de convention. Pauline ne m'encourage pas. Elle accueille mon salut gravement, avec indifférence. L'amour soudain n'est pas nécessairement réciproque. Je me console en pensant que le sort doit me tenir quelque chose en réserve. Sans cela, il ne nous aurait pas de nouveau mis en présence l'un de l'autre.

Tout ce que je puis faire, pour le moment, c'est de m'embusquer derrière les épais rideaux de ma fenêtre, afin d'épier mon adorée lorsqu'elle rentre ou sort. Du moins ai-je la consolation de respirer le même air que Pauline, tout en guettant l'occasion.

Voici comment cette occasion se présenta.

Un soir j'entends quelque chose tomber, un bris de porcelaines et un cri de détresse. Je me précipite hors de ma chambr et je vois Thérèse gisant sur l'escalier, au milieu des ruines du plus beau service à thé de la propriétaire.

Avec la hardiesse entreprenante que donne l'amour, je cours à son aide aussi vivement que si elle était ma propre mère. J'essaye avec la plus tendre commisération de la relever ; mais elle s'affaisse et me dit en gémissant " qu'un de ses pieds est cassé aussi."

Thérèse n'est pas forte en anglais. Je lui demande donc en Italien ce qu'elle a. Elle se ra-

BIBLIOTHEQUE U.S.

nime en entendant parler sa langue et j'apprends qu'elle s'est foulé le genou, à tel point qu'elle ne peut plus se lever. J'offre de la porter à sa chambre et, sans plus de façons, je l'enlève dans mes bras.

Pauline était sur le palier de l'escalier, ses yeux noirs grands ouverts, toute sa personne exprimant la terreur. Je m'arrêtai un instant pour lui expliquer ce qui était arrivé, et portai la vieille sur son lit. On envoya chercher le médecin, et, comme je me retirais, Pauline me remercia froidement. Ses yeux vagues rencontrèrent les miens et néanmoins ne semblèrent pas les apercevoir. Oui, je dois avouer que ma déesse me parut quelque peu insensible. Mais quelle beauté que la sienne ! Il n'existe pas [illegible]nme à laquelle je puisse, même de loin, la c[illegible]arer !

Quand je lui dis adieu, elle me tenait la main, une petite main douce et bien formée. Ce fut avec peine que je me retins d'y coller mes lèvres, de lui dire que, depuis bien des mois, ma pensée était remplie d'elle, et d'elle seule. Mais pareil procédé eût été malséant pour une première entrevue.

N'importe, la glace était rompue, nos mains s'étaient touchées. Pauline et moi, nous n'étions plus étrangers l'un à l'autre !

L'accident de la vieille Thérèse, quoiqu'il ne fût pas aussi grave qu'elle se l'imaginait, la retint couchée plusieurs jours. Pauline ne sortait plus. Une ou deux fois, j'allai prendre des nouvelles ; mais elle me répondit si brièvement que la conversation tomba d'elle-même, et je n'étais pas assez présomptueux pour attribuer son embarras à la même cause qui me faisait rougir et balbutier.

Enfin, un matin, elle alla se promener seule.

Je la rejoignis en toute hâte et, après m'être informé, comme d'habitude, de Thérèse, je restai à ses côtés.

" Vous n'habitez pas depuis longtemps l'Angleterre, Miss March ? lui dis-je.

— Depuis quelques mois.

— Au printemps dernier, je vous ai vue à Turin, dans l'église San-Giovani."

Elle leva vers moi un regard étrange et perplexe.

" Vous étiez là, avec votre servante, un matin, ajoutai-je.

— Vous êtes Anglaise, je suppose ? votre nom n'est pas italien.

— Oui, je suis Anglaise."

On aurait cru qu'elle n'était pas bien sûre de ce qu'elle disait.

" Vous êtes ici chez vous ? Vous ne retournez pas en Italie ?

— Je ne sais."

Les manières de Pauline n'étaient point engageantes. Je fis bien des tentatives pour apprendre quelque chose de ses habitudes et de ses goûts. Savait-elle jouer du piano ou chanter, aimait-elle la musique, la peinture, les fleurs, le théâtre ou les voyages ? Avait-elle beaucoup de parents et d'amis ?

Je lui posai toutes ces questions sous forme directe ou indirecte. Mais tantôt elle les évitait, comme si elle eût été décidée à ne rien dire, tantôt elle semblait ne pas comprendre. Après notre courte promenade, elle demeura pour moi une énigme comme auparavant. Une seule chose me consolait, c'est qu'elle ne manifestait aucun désir de m'éviter. Il n'y avait pas la moindre trace de coquetterie dans sa manière d'être. Je la trouvais trop réservée, mais elle était du moins

BIBLIOTHEQUE U.S.

naturelle et simple ; et puis elle était si splendidement belle, et moi j'étais fou, fou d'amour !

Je m'aperçus bientôt que la vieille Thérèse nous espionnait derrière les jalousies du salon. Elle avait dû s'échapper de son lit pour reprendre sa tâche de gardienne.

Elle fut quelque temps sans pouvoir marcher. Pauline cependant alla plusieurs fois se promener de la même manière dans la rue que nous habitions. Elle semblait contente, je me plaisais du moins à le croire, quand je la rejoignais. Le difficile, c'était de la faire causer. Elle écoutait tout ce que je lui disais sans y répondre et sans faire une observation, se bornant à un oui ou à un non. J'attribuais ce quasi-mutisme à sa timidité et à sa vie retirée, car la seule personne avec qui elle pût parler était cette terrible vieille Thérèse.

Bien que chaque parole et chaque geste de Pauline me fissent voir qu'elle avait été bien élevée, je fus surpris de son ignorance en littérature. Si je citais un auteur ou le titre d'un livre, elle me regardait, singulièrement embarrassée. Somme toute, ces promenades ne firent aucun progrès réel à notre intimité.

Dès que Thérèse fut rétablie, j'appris une mauvaise nouvelle. La propriétaire me demanda si je pourrais recommander sa maison à quelqu'un de mes amis. Miss March allait partir.

Ceci devait être une manœuvre de Thérèse pour contrecarrer mes projets. Elle m'avait lancé des regards haineux chaque fois que nous nous étions rencontrés sur l'escalier, elle m'avait répondu d'une manière désagréable chaque fois que je m'étais informé si elle était remise de son accident. Je sentais que cette vieille mégère était mon ennemie, qu'elle s'était aperçue de mes sen-

timents pour Pauline. Je n'avais aucun moyen de connaître l'étendue de son pouvoir ou de son influence sur la jeune fille ; mais, depuis quelque temps, j'avais cessé de la considérer comme une simple servante. La nouvelle de ce départ confirma mes craintes ; j'arrivai à la conviction que, pour conduire mes amours à bon port, je devais absolument me concilier les bonnes grâces de cette déplaisante personne.

Le même soir, l'entendant descendre, j'ouvris ma porte et me trouvai sur le palier face à face avec elle.

" Signora Teresa, dis-je avec une politesse étudiée, voulez-vous me faire le plaisir d'entrer chez moi ? Je désirerais vous parler."

Elle me jeta un regard rapide et méfiant, mais elle entra néanmoins. Je fermai la porte et lui offris une chaise.

" Votre genou est-il tout à fait guéri ? demandai-je avec intérêt.

— Tout à fait.

— Voulez-vous prendre un verre de vin de Marsala ? J'en ai ici d'excellent."

Thérèse, malgré nos relations hostiles, ne fit aucune objection. Alors je remplis un verre, et je remarquai qu'elle le vidait avec plaisir.

" Miss March va bien ? Je ne l'ai pas vue aujourd'hui ?

— Elle va très bien.

— C'est à propos d'elle que je voulais vous parler. Vous l'avez deviné ?

— Je l'ai deviné."

Ce disant, Thérèse me jeta un regard de défi.

" Oui, continuai-je, vos yeux vigilants et fidèles ont vu ce que je n'ai aucun désir de cacher. J'aime la signorina.

BIBLIOTHEQUE U.S.

— Elle n'est pas faite pour l'amour, dit Thérèse d'un ton rogue.

— Je l'aime et je veux l'épouser.

— Elle n'est pas faite pour le mariage.

— Ecoutez, Thérèse. Je dis que je veux l'épouser. Je suis gentleman et riche. J'ai cinquante mille livres de rente."

Le chiffre de cette rente, une somme magnifique dans la monnaie de son pays, produisit l'effet que j'attendais. Ses yeux, en croisant les miens, exprimaient autant de malveillance que de coutume, mais l'attitude respectueuse qu'elle prit me prouva que j'avais fait appel au sentiment le plus vivace chez elle, la cupidité.

" Maintenant, veuillez me dire pourquoi je ne peux pas épouser la signorina ! Veuillez me dire quels sont ses parents, et je la leur demande en mariage !

— Elle n'est pas faite pour le mariage."

Voilà tout ce que je pus arracher à l'Italienne. Elle ne voulait rien révéler sur la famille ou les amis de Pauline. Elle se bornait à répéter qu'elle n'était faite ni pour l'amour, ni pour le mariage.

Il ne me restait qu'une seule chance. Le regard avide de Thérèse, lorsque je parlais de ma fortune, m'avait frappé ; et je me décidai à recourir à une tentative de corruption directe. La fin, pensais-je, justifiera les moyens.

Comme je voyageais beaucoup, j'avais l'habitude de porter toujours sur moi une somme importante. Je tirai mon portefeuille de ma poche, et comptai deux mille cinq cents francs en billets de banque tout neufs. Thérèse les dévora d'un œil de convoitise.

" Vous savez ce que cela vaut ? " dis-je.

Elle fit signe que oui. Je lui passai deux billets. La main décharnée tremblait de désir.

" Dites-moi quels sont les parents de Miss March et prenez ces billets ; tout le reste sera pour vous, le jour de notre mariage."

La vieille femme resta quelques instants silencieuse, mais je voyais que la tentation serait la plus forte. Bientôt je l'entendis murmurer : " Cinquante mille lires de rente ! "

Le charme opérait. Enfin elle se leva :

" Prendrez-vous l'argent ? demandai-je.

— Je ne puis. Je n'ose pas. Je suis liée. Mais...

— Mais quoi ?

—Je pous écrirai. Je répéterai ce que vous avez dit au docteur.

— Quel est ce docteur ? Je peux lui écrire ou le voir.

— Ai-je dit le docteur ? C'était une méprise. Non, il ne faut pas que vous écriviez, je le consulterai et il décidera.

— Vous lui écrirez tout de suite ?

— Tout de suite."

Thérèse, après avoir jeté un long regard sur l'argent, se détourna, prête à partir.

" Vous feriez mieux de prendre ces deux billets," dis-je en les lui tendant.

Elle les fourra dans son corsage avec l'empressement de la plus âpre avarice.

" Dites-moi, Thérèse, repris-je d'un ton caressant, dites-moi si vous croyez que la signorina Pauline éprouve quelque sentiment pour moi.

— Qui peut le savoir ? répondit-elle d'un ton assez maussade. Je l'ignore. Je ne peux que vous répéter qu'elle n'est faite ni pour l'amour, ni pour le mariage."

Ni pour l'amour, ni pour le mariage ! Je ris tout haut en pensant à cette affirmation ab-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

surde que la vieille avait si souvent répétée. Si au monde il existe une femme faite pour l'amour et le mariage, c'est bien certes ma belle Pauline Je ne pouvais comprendre ce que Thérèse voulait dire ; alors, me rappelant la ferveur avec laquelle je l'avais vue prier à San-Giovanni, je conclus que, catholique ardente, elle désirait que Pauline prît le voile. Cela expliquait tout.

Maintenant que j'avais payé Thérèse, je m'attendais à pouvoir jouir de la société de Pauline. La duègne avait accepté mon argent, et sans doute elle ferait son possible pour en gagner davantage. Il n'en fut rien.

M'étant absenté pendant quelques heures, je fus anéanti en apprenant au retour que mes voisines avaient déménagé. La propriétaire ne savait où elles étaient allées. Thérèse qui, selon les apparences, tenait la bourse, avait payé ; puis elle était partie avec sa jeune maîtresse. Il me fut impossible d'apprendre rien de plus.

Les jours passèrent sans m'apporter ni lettre ni message.

J'employais mes journées presque entières à me promener par les rues dans le vain espoir de rencontrer les fugitives. Ce fut surtout après avoir perdu ainsi une seconde fois Pauline que je ressentis toute l'intensité de ma passion. J'avais lieu de craindre toutefois que l'amour n'existât que de mon côté. Car, si Pauline avait éprouvé pour moi quelque intérêt affectueux, elle ne serait pas partie de cette manière mystérieuse. Un espoir me restait, fondé sur la cupidité de Thérèse. Je serais retourné dans mon ancien appartement de la rue Walpole, si je n'avais eu peur, en quittant Maida-Vale, de manquer Thérèse dans le cas où elle tiendrait ses engage-

ments. Dix jours s'écoulèrent encore qui me parurent bien longs. Je reçus enfin une lettre.

Ecrite d'une fine écriture italienne et signée Manuel Ceneri, elle annonçait que le signataire aurait l'honneur de se présenter chez moi ce jour-là, à midi.

Rien ne laissait prévoir l'objet de cette visite ; mais je savais qu'elle ne pouvait avoir trait qu'à une seule chose, celle que désirait mon cœur. Thérèse ne m'avait donc pas trompé. J'attendis avec une impatience fiévreuse l'arrivée de cet inconnu.

On me l'annonça comme midi venait de sonner.

Je le reconnus sur-le-champ. C'était l'homme d'âge moyen, un peu voûté, qui avait causé avec Thérèse sous le porche de San-Giovanni. Sans doute le docteur, cet arbitre du destin de Pauline.

Il salua poliment, me jeta un regard rapide comme s'il eût voulu me juger sur la mine et s'assit sur la chaise que je lui offris.

" Je ne m'excuse pas, dit-il, de vous faire une visite dont vous devinez sans doute la cause."

Il parlait l'anglais avec facilité, mais toutefois avec un accent étranger bien prononcé.

" Oui, j'espère que je la devine, répondis-je.

— Je suis Manuel Ceneri, médecin. Ma sœur était la mère de Miss March. Je viens de Genève exprès pour vous voir.

— Alors vous savez !...

— Oui, je sais. Vous voulez épouser ma nièce. Monsieur Vaughan, j'aurais bien des motifs pour préférer que ma nièce restât fille, mais votre offre m'a décidé toutefois à examiner la question."

Pauline eût été une balle de coton, que son on-

BIBLIOTHEQUE U.S.

cle n'aurait pas parlé d'elle et de son avenir avec une plus impassible indifférence.

— " D'abord, continua-t-il, on me dit que vous êtes de bonne famille et riche.

— Ma famille est honorable. Je suis bien apparenté et je puis me dire riche.

— Vous voudrez bien me renseigner sur ce dernier point, je suppose ? "

Je m'inclinai, non sans quelque raideur, et prenant une feuille de papier, j'écrivis un mot à mon homme d'affaires pour le prier de donner tous les renseignements qui lui seraient demandés. Ceneri plia le papier et le mit dans sa poche. J'avais peut-être laissé voir l'irritation qu'éveillait en moi une question aussi franchement intéressée.

" Je suis contraint de me montrer là-dessus exigeant et précis, dit-il, car ma nièce ne possède pas un sou.

— Je ne compte sur rien et ne demande rien, répliquai-je.

— Elle avait autrefois une grande fortune qui est perdue depuis longtemps. Vous ne chercherez pas à savoir où et comment ?

— Je ne puis que vous répéter ce que je viens de vous dire.

— Très bien. Moi, je trouve que je n'ai pas le droit d'écarter votre demande. Bien que ma nièce soit à moitié Italienne, ses manières et ses habitudes pourtant sont anglaises. Un mari anglais lui convient mieux. Vous ne lui avez pas encore, je crois, parlé de votre amour ?

— Je l'aurais fait, mais on l'a emmenée.

— Oui, mes instructions étaient très nettes. Ce n'est qu'à la condition d'obéir à Thérèse que j'ai permis à Pauline d'habiter l'Angleterre."

Quoique cet homme parlât comme s'il avait

eu sur sa nièce une autorité absolue, il n'avait pas dit un seul mot qui témoignât de la moindre affection pour elle. En l'écoutant, on aurait pu croire qu'elle lui était étrangère.

" Je suppose, dis-je, que maintenant on me permettra de la voir ?

— Oui, sous de certaines réserves. Celui qui épousera Pauline March devra se contenter de l'accepter telle qu'elle est. Il ne doit pas faire de questions, ni s'informer de sa naissance et de sa famille, ni chercher à surprendre quoi que ce soit de son passé. Il doit se contenter de savoir qu'elle est belle, bien née, qu'il l'aime enfin. Cela vous suffit-il ? "

Une telle demande était si étrange que j'hésitai.

" Je puis vous dire encore ceci, ajouta Ceneri. Elle est bonne, elle est pure. Sa naissance est égale à la vôtre. Elle est orpheline et je suis son seul proche parent.

— Cela me suffit, m'écriai-je en lui tendant la main pour sceller le pacte. Accordez-moi Pauline, je ne veux rien de plus. "

Que m'importaient après tout sa famille, ou son histoire ? Je la désirais avec une telle ardeur que si Ceneri m'avait dit du mal d'elle, j'aurais répondu : " Donnez-la moi et elle commencera une vie nouvelle ! "

" Maintenant, monsieur Vaughan, poursuivit l'Italien en retirant sa main de la mienne, la question que je vais vous poser vous étonnera sans doute. Vous aimez Pauline et je crois que vous ne lui êtes pas indifférent."

Il s'arrêta, et mon cœur battit à cette pensée.

" Vos affaires vous permettraient-elles un mariage prochain... un mariage immédiat ? En retournant sur le continent dans quelques jours,

BIBLIOTHEQUE U.S.

pourrais-je laisser l'avenir de ma nièce entre vos mains ?

— Je l'épouserais aujourd'hui même !...

— Une telle hâte n'est pas nécessaire, mais la chose ne pourrait-elle s'arranger pour après-demain ? "

J'en croyais à peine mes oreilles. Ceneri était fou ! N'importe, même des mains d'un fou pourquoi refuser le bonheur ?

" Je ne sais pas si elle m'aime. Consentira-t-elle ? balbutiai-je.

— Pauline est obéissante. Vous lui ferez la cour après votre mariage, au lieu de la lui faire avant.

— Mais les formalités peuvent-elles être remplies dans un si court délai ?

— On achètera une dispense de bans. Je dois repartir pour l'Italie. Comment, dans les circonstances présentes, laisser Pauline ici sous la surveillance d'une domestique ? Non, monsieur Vaughan, il faut ou qu'elle soit votre femme avant mon départ, ou que je l'emmène avec moi. Dans ce dernier cas, elle ne sera peut-être jamais Mme Vaughan, car ici je n'ai à tenir compte que de ma propre volonté, tandis qu'à l'étranger, j'aurais à consulter d'autres personnes et je pourrais changer d'avis.

— Allons chez Pauline faire la demande, dis-je en me levant avec vivacité.

— Soit," répliqua Ceneri.

Jusqu'à ce moment, j'étais assis, le dos à la fenêtre. En me tournant du côté du jour, je remarquai que le docteur me regardait fixement.

" Votre figure ne m'est pas inconnue, monsieur Vaughan, bien que je ne puisse me rappeler où je vous ai vu."

Je lui dis que c'était sans doute en face de

San-Giovanni. Il se rappela la circonstance et parut satisfait. Alors nous appelâmes une voiture qui nous conduisit à la nouvelle demeure de Pauline.

Le trajet fut vite fait.

" Ayez la bonté d'attendre un instant dans le vestibule, dit Ceneri. Je vais préparer ma nièce."

Peu après, Thérèse arriva, l'air aussi renfrogné qu'autrefois et à voix basse.

— Vous l'avez tenue. Je ne l'oublierai pas.

— Vous me payerez, et vous ne me blâmerez en rien. Car, écoutez-moi, je vous le répète encore une fois, la signorina n'est pas faite pour l'amour et le mariage."

Vieille folle superstitieuse !

On sonna, et Thérèse me quitta. Elle revint quelques minutes après et me conduisit dans une chambre du haut, où je trouvai ma bien-aimée Pauline en compagnie de son oncle. Elle leva sur moi ses grands yeux noirs songeurs. Le plus grand fat du monde n'aurait pu se flatter d'y découvrir une étincelle d'amour.

Je m'attendais à voir le docteur Ceneri nous laisser seuls. Il n'en fut rien : d'un air plein de dignité, il me conduisit vers sa nièce.

" Pauline, vous connaissez monsieur ?

— Oui, je le connais.

— M. Vaughan, continua Ceneri, nous fait l'honneur de vous demander en mariage."

Je ne pouvais supporter l'idée que ma demande se formulât ainsi par l'entremise d'un autre. C'est pourquoi je m'avançai, et, lui prenant la main :

" Pauline, murmurai-je, je vous aime... Depuis le premier jour, je vous ai aimée. Voulez-vous être ma femme ?

BIBLIOTHEQUE U.S.

— Oui, si vous le désirez, répondit-elle avec douceur, mais sans qu'aucune émotion vint altérer son regard.

— Vous ne pouvez m'aimer maintenant, mais vous m'aimerez plus tard, n'est-ce pas, ma chérie ? "

Elle ne me repoussa pas, et ne chercha pas à retirer sa main de la mienne.

" Allons ! dit Ceneri, j'arrangerai tout avec Pauline. De votre côté, faites ce qui est nécessaire pour après-demain."

— C'est bien prompt.

— En effet, mais il le faut. Je ne puis retarder mon départ d'une heure. Adieu, revenez demain."

C'était dans ma tête un tourbillon d'idées contradictoires. Certes, le désir que j'avais d'épouser Pauline était grand, mais je ne pouvais me dissimuler son indifférence. J'hésitais, j'aurais voulu gagner d'abord son cœur. Ne valait-il pas mieux la suivre en Italie et m'assurer qu'elle pourrait m'aimer? D'un autre côté, je songeais à la menace vague de Ceneri ; dans ce cas-là, m'avait-il dit, il changerait peut-être d'avis. Et puis, j'étais amoureux et elle m'était offerte sans réserv . Non, advienne que pourra, dans deux jours Pauline sera ma femme !

Je la revis le lendemain, mais jamais seule. Ceneri était avec nous tout le temps, il ne nous quittait pas un instant ; Pauline était douce, silencieuse, réservée. J'avais beaucoup à faire pour que tout fût prêt. Jamais cour ne fut aussi brève et aussi singulière que la mienne. Le soir même, tous les arrangements furent terminés ; et, le lendemain matin, à dix heures, Gilbert Vaughan et Pauline March étaient mari et femme.

Aussitôt après la cérémonie, le docteur partit et, à mon grand étonnement, Thérèse m'annonça qu'elle avait l'intention de le suivre. Elle n'oublia pas, toutefois, de venir toucher la récompense promise. Je la lui donnai de bon cœur.

Alors, avec ma belle épousée, je partis pour les lacs d'Ecosse.

UN SINGULIER VOYAGE DE NOCES

Fier et heureux, je l'étais de me trouver assis tout près de Pauline dans le wagon qui nous emportait vers le nord. J'étais heureux, je le croyais du moins ; cependant l'inquiétante condition stipulée par Ceneri me revnait à l'esprit : " Celui qui épousera Pauline March doit être satisfait de l'accepter telle qu'elle est et ne devra pas souhaiter connaître son passé."

Je ne croyais pas un seul instant au sérieux de ce pacte. " Quand j'aurai réussi à me faire aimer de Pauline, pensais-je, il est certain qu'elle voudra me raconter son histoire ; il ne sera pas nécessaire que je la lui demande ; elle me fera tout naturellement cette confidence. Il n'y aura plus de secrets entre nous."

Quelle erreur ! rien ne devait briser le mur de glace dont s'environnait ma femme. Lorsque je lui dis dans les premiers instants de notre tête-à-tête : " Tu es à moi, à moi seul et pour toujours ! " sa main resta comme indifférente dans la mienne, sans résistance et sans abandon. J'appuyai mes lèvres sur sa joue. Elle ne se déroba pas à mon baiser, mais ne pas le sentir.

" Pauline ! murmurai-je, appelle-moi une fois: Gilbert, mon mari ! "

Elle répéta ces paroles comme une enfant récite

BIBLIOTHEQUE U.S.

une leçon. Je fus navré de l'inflexion de sa voix, qui n'exprimait rien.

Mais je trouvais encore une explication à cette passivité singulière. Pourquoi m'eût-elle aimé si vite ? N'était-ce pas seulement hier qu'elle avait appris quel était mon nom de baptême ? Elle était devenue ma femme par pure obéissance au désir de son oncle. Je pouvais du moins me consoler en pensant qu'elle n'avait pas été forcée à ce mariage, et que de plus je ne lui inspirais aucune répulsion. Je ne perdis donc pas l'espérance et résolus de lui faire la cour humblement, avec respect, comme doit la faire tout homme à celle qu'il aime. J'étais son mari ; mais cela ne m'empêcherait pas de la conquérir peu à peu, sans réclamer aucun des droits que la loi me donnait sur elle.

J'essayai de découvrir ce qu'elle aimait ou ce qui lui répugnait, d'étudier son caractère, ses goûts, de connaître ses désirs et ses rêves, de lire dans sa pensée. A partir de ce moment, je m'efforçai, comme le plus discret des adorateurs, de plaire à ma femme.

Hélas ! elle semblait incapable de désirer, de rêver, de penser. Non, l'étrangeté de notre situation ne suffisait pas à expliquer l'espèce d'apathie où elle restait plongée ! Je plaidai moi-même pour elle toutes les circonstances atténuantes. Elle était lasse ; elle était bouleversée ; sa pensée était sans doute préoccupée de l'acte précipité et peut-être imprudent accompli ce jour-là, plus imprudent en somme pour elle que pour moi. Car moi, du moins, j'étais sûr de l'aimer. Renonçant à lui arracher un mot, je finis par tomber moi-même dans le silence. Des heures et des heures se passèrent, sans que les époux

échangeassent en wagon une seule parole. Bizarre voyage de noces !

Le train express s'élança en avant, toujours en avant, dans la direction du nord, jusqu'à ce que la brume du soir se répandit sur le pays qui fuyait derrière nous. Je restais assis, regardant à mes côtés la belle et indifférente jeune fille, me demandant ce que serait notre vie future. Le bruit assourdissant et monotone du rapide me semblait se résoudre en un son rythmique qui me répétait sans cesse les tristes paroles de la vieille Thérèse : " Elle n'est faite ni pour l'amour, ni pour le mariage."

Au dehors, l'obscurité devenait de plus en plus intense. La lampe éclairant le compartiment tombait sur la figure pure et blanche de ma femme : j'observais son visage immobile. Elle demeurait la même, belle dans sa pâleur. Enfin, la dernière chose dont je me souviens, c'est que, malgré ma résolution je saisis sa main blanche qui ne me résista pas, et que m'endormis en la tenant dans la mienne.

Le sommeil ! oui, c'était le sommeil, si le sommeil peut signifier autre chose que le repos. Une pénible torpeur me prit. Jamais, depuis la nuit où je l'avais entendue en réalité, la plainte étouffée de la femme inconnue ne m'était revenue à l'oreille avec une telle force : mes cauchemars n'avaient jamais si fidèlement reproduit la terreur que j'avais ressentie cette nuit-là lorsque j'étais aveugle. Ce fut pour moi une délivrance quand le cri qui me hantait, devenant de plus en plus strident, atteignit son maximum et se confondit tout à coup avec le sifflet aigu de la locomotive : nous approchions d'Edimbourg. Je lâchai la main de ma femme, et je recouvrai mon

calme ; mais les gouttes d'une sueur froide coulaient encore de mon front.

N'ayant jamais visité Edimbourg, je m'étais proposé d'y passer au moins deux ou trois jours. Ma femme consentit à tout ce que je voulus, à voir les curiosités de la ville, à faire la tournée des lacs, mais d'un air si morne, si accablé, que j'eus bientôt renoncé à mes projets dont, au fond, elle ne s'intéressait en aucune manière.

Après quarante-huit heures de tête-à-tête, je sus à quoi m'en tenir sur son incroyable inertie. Le sens des paroles que la vieille Thérèse avait si souvent répétées : " Elle n'est faite ni pour l'amour, ni pour le mariage," m'apparut trop clairement. Je compris pourquoi le docteur Ceneri m'avait déclaré que le mari de Pauline devait se contenter de la prendre sans se renseigner sur son passé. Pauline, ma femme, n'avait pas de passé ! Pour mieux dire, elle n'en avait pas la mémoire.

Comment dépeindre cet état ? Il ne ressemblait en rien à la démence et il était plus éloigné encore de l'imbécilité. Je ne trouve pas de mot exact qui le caractérise. Quelque chose manquait à son intelligence, comme manque au corps un membre perdu. Elle ne se rappelait que les faits très récents. Elle était privée de la faculté de raisonner, de juger et de déduire. Elle ne paraissait pas discerner la portée et le sens des événements qui se déroulaient autour d'elle. Douleur et joie, elle était incapable de les ressentir. Rien ne semblait l'émouvoir. Elle ne remarquait ni les gens, ni les lieux, à moins qu'on ne les imposât à son attention. Elle se levait, mangeait, buvait et se couchait, comme une personne qui ignore pourquoi elle accomplit ces actes. Aux questions, aux observations qui ne dépassaient

pas le niveau de son intelligence, elle répondait brièvement ; d'autres fois, elle les laissait passer sans y prendre garde, ou bien elle jetait sur vous un regard timide et perplexe, vous laissant aussi déçu que je l'avais été à notre première rencontre.

Pauline n'était cependant pas folle. On aurait pu la rencontrer dans le monde et passer quelques heures dans sa société, sans emporter d'elle d'autre impression défavorable que celle de sa timidité extraordinaire. Elle ne disait rien qui fût dénué de sens, mais ne parlait guère que lorsque les nécessités usuelles de la vie l'y forçaient. Je pourrais comparer assez exactement son esprit à celui d'un petit enfant. Mais, grand Dieu! c'était l'esprit d'un enfant dans le corps d'une femme belle comme la plus belle des statues, et cette femme était la mienne !

De même qu'elle ne ressentait aucune satisfaction intellectuelle, Pauline n'éprouvait jamais nulle contrariété. Au physique, c'étaient la chaleur et le froid qui exerçaient le plus d'influence sur elle. Le soleil lui donnait la tentation de sortir et le vent la faisait rentrer. Avec cela elle n'était pas du tout malheureuse. Elle semblait contente, autant qu'elle pouvait l'être, de rester assise à mes côtés, de se promener ou de sortir en voiture avec moi durant des heures, sans souffler mot. Toute son existence était en quelque sorte négative.

Sa complaisance et sa soumission envers moi étaient celles d'une esclave envers un nouveau maître. Toute sa vie, elle avait dû avoir l'habitude d'obéir à quelqu'un. C'était cette habitude prise qui m'avait trompé, qui m'avait presque fait croire que Pauline m'aimait ; car sans elle,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Pauline n'aurait pas consenti à ce mariage précipité. Je savais maintenant que son consentement, en cette circonstance, comme dans toutes les autres, provenait de l'impuissance où son esprit se trouvait d'opposer une résistance quelconque.

Telle était Pauline, si merveilleusement femme par sa beauté, par sa grâce captivante ! Je ne pouvais espérer obtenir d'elle, à la longue, que le genre d'affection d'un petit enfant pour ses parents, ou d'un bon chien pour son maître.

Quand cette vérité m'apparut, j'en restai comme écrasé et, je l'avoue sans honte, je pleurai amèrement.

ET MAINTENANT, JE VEUX SAVOIR !

Je l'aimais quand même. Je n'aurais jamais consenti à laisser annuler notre mariage. Elle était ma femme, la seule que j'eusse aimée... j'avais juré devant l'autel de l'entourer de tendresse. C'était mon devoir, malgré tout, de rendre sa vie aussi heureuse que possible. Mais, en même temps, je me promis bien de forcer cet Italien au langage trompeur à me donner des explications. Oui, j'irais le chercher, je lui arracherais une confession complète.

J'informai Pauline qu'il était nécessaire de retourner immédiatement à Londres. Elle ne manifesta aucune surprise, n'éleva aucune objection. Tout de suite, elle se trouva prête à m'accompagner. Ceci était pour moi un autre sujet d'étonnement. S'il s'agissait de choses machinales à faire, elle était adroite comme toute autre femme. Pour sa toilette, et même pour ses préparatifs de voyage, elle n'avait besoin d'aucune aide. Tous ses mouvements étaient alors ceux

d'une personne saine d'esprit ; c'était seulement lorsque son intelligence était en jeu que l'effrayante lacune apparaissait.

Ma vieille bonne Priscille nous reçut en ouvrant de grands yeux émerveillés. Je vis que la beauté et la douceur de Pauline avaient au premier abord gagné sa sympathie. Après le thé, je priai la brave femme de conduire Mme Vaughan à sa chambre, afin qu'elle pût prendre le repos dont elle avait besoin, puis de revenir me parler.

Priscille n'était que trop pressée de revenir auprès de moi. Je sentais qu'elle brûlait du désir de me questionner sur mon mariage inattendu ; mais j'arrêtai par avance sa volubilit. Mon air lui fit comprendre que je n'avais rien de gai à lui communiquer. Elle s'assit, et, comme je l'en avais priée, écouta mon récit sans m'interrompre.

Je savais que ma vieille Priscille était digne de ma confiance et que je pouvais compter sur sa discrétion. Je lui racontai tout ou presque tout. Je lui expliquai aussi bien que je le pus, le singulier état mental de Pauline. Je lui indiquai ce que ma courte expérience me conseillait, et la chargeai, au nom de l'affection qu'elle avait pour moi, de protéger, pendant mon absence, la femme que j'aimais.

Elle s'y engagea en pleurant. Un peu plus tard je revis Pauline. Je lui demandai si elle savait où je pourrais écrire à Ceneri. Elle me fit signe que non.

" Tâche de te le rappeler," lui dis-je.

Elle se comprima le front du bout de ses doigts fins. J'avais déjà remarqué que tout effort pour réfléchir lui causait un grand tourment.

BIBLIOTHEQUE U.S.

" Thérèse connaissait l'adresse de Ceneri, dis-je, afin de l'aider.

— Oui, demandez-lui...

— Mais elle nous a quittés, Pauline. Peux-tu me dire où elle est ? "

La pauvre créature secoua la tête d'un air désespéré et resta muette.

" Il m'a dit qu'il habitait Genève, insistai-je ; il s'agit de découvrir la rue ? "

Elle me jeta un regard perplexe, et je poussai un soupir, comprenant que toutes mes questions seraient inutiles.

" Il faut pourtant que je le rejoigne. J'irai à Genève. Si je ne découvre pas sa trace, je tenterai de la trouver à Turin."

Je pris la main de ma femme.

" Je pars pour quelques jours, Pauline. Tu resteras ici jusqu'à ce que je revienne. Tout le monde sera bon pour toi. Priscille te donnera ce qu'il te faut.

— Bien, Gilbert," fit-elle avec son calme imperturbable.

Je lui avais appris à m'appeler Gilbert.

Alors, après les dernières instructions données à Priscille, je partis pour mon voyage.

Au moment où la voiture m'emmenait, je jetai les yeux sur la fenêtre de la chambre où j'avais laissé Pauline. Elle était là, me regardant ; et mon cœur tressaillit de joie, car il me sembla que ses yeux admirables exprimaient l'affectueuse tristesse d'un adieu. Ce n'était peut-être là que le jeu de mon imagination, mais j'emportai comme un trésor le souvenir de ce regard de Pauline.

Et maintenant, en route pour Genève, à la recherche du docteur Ceneri !

TROISIEME PARTIE

FACHEUSES REPONSES

Je fis le voyage jusqu'à Genève en toute hâte. Sans perdre une minute, j'allai aux renseignements pour trouver la demeure du docteur Ceneri. Mais personne n'avait jamais entendu ce nom. J'allai voir tous les médecins de la ville ; tous, sans exception, me déclarèrent que ce prétendu collègue n'existait pas en Suisse. Ma dernière ressource était donc de me rendre à Turin.

J'étais à la veille de ce départ. Je me promenais, la mort dans l'âme, lorsque j'aperçus un homme qui marchait de l'autre côté de la rue. Son visage et son maintien ne m'étaient pas étrangers ; je traversai la rue pour l'examiner de plus près. Il était vêtu en touriste anglais ; mais, malgré le changement de costume, je le reconnus fort bien en m'approchant. C'était le butor avec qui Kenyon avait échangé des paroles blessantes en face de San-Giovanni, celui qui avait si mal pris notre admiration pour la beauté de Pauline, celui-là même qui s'en était allé bras dessus bras dessous avec Ceneri.

Quelle heureuse fortune ! J'allais apprendre par cet homme où se cachait le docteur. Je le saluai en lui demandant la faveur de quelques instants d'entretien.

Je m'exprimais en anglais. Il me jeta un regard rapide et pénétrant, puis répondit, dans la même langue, qu'il se mettait bien volontiers à ma disposition.

BIBLIOTHEQUE U.S.

" Je cherche l'adresse de quelqu'un, repris-je du ton le plus naturel, et j'ai pensé que vous pourriez m'aider.

— Hélas ! monsieur, je suis Anglais comme vous et je ne connais ici que peu de monde.

— Il s'agit d'un médecin nommé Ceneri."

Le tressaillement qu'il eut en entendant ce nom ne m'échappa point. Mais aussitôt il se remit.

" Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous servir.

— Cependant, dis-je en italien, je vous ai vu en compagnie du docteur."

L'irritable personnage fronça les sourcils d'un air menaçant :

" Je ne connais personne de ce nom. Adieu donc ! "

Il souleva son chapeau et partit à grands pas, mais je me hâtai de le rejoindre.

" Très sérieusement, monsieur, je vous prie de me dire où je pourrai le rencontrer. Inutile de nier qu'il soit de vos amis.

— Vous êtes singulièrement importun, monsieur. Qu'est-ce qui vous fait croire ?...

— Vous lui donniez le bras

— Et où cela, s'il vous plaît ?

— A Turin, au printemps dernier, en face de San Giovanni."

Il me regarda très attentivement.

" Oui, je me souviens maintenant de votre figure. Vous êtes un de ces jeunes gens qui ont insulté une femme.

— Il n'y eut, répliquai-je, dans l'incident auquel vous faites allusion pas ombre d'insulte ; si même vous disiez vrai, ce ne serait pas le moment de revenir là-dessus.

— Pas d'insulte ! J'ai tué un homme pour une

impertinence moindre que celle dont votre ami s'est rendu coupable envers moi.

— Il n'est point question de mon ami ; et pour ma part, je n'ai point ouvert la bouche. D'ailleurs peu importe tout cela. Si je désire voir le docteur, c'est au sujet de sa nièce Pauline."

Mon interlocuteur manifesta la plus vive surprise.

" Qu'avez-vous de commun avec sa nièce ? demanda-t-il brusquement.

— Ceci est mon affaire. Dites-moi où je puis le trouver.

— Quel est votre nom ? interrogea-t-il d'un ton bref.

— Gilbert Vaughan.

— Qui êtes-vous ?

— Un gentleman anglais, rien de plus."

Il réfléchit quelques instants.

" Je puis vous mener auprès de Ceneri, dit-il, mais d'abord il faut que je sache ce que vous voulez de lui et pourquoi vous avez parlé de Pauline. La rue n'est pas un endroit convenable pour causer."

Je le conduisis à mon hôtel.

" Avant tout, je le répète, monsieur Vaughan, dit-il alors, répondez à ma question. En quoi cette affaire concerne-t-elle Pauline March ?

— Pauline est ma femme."

Il bondit sur ses pieds, un brutal juron italien sortit en sifflant de ses lèvres ; puis il blèmit de colère.

" Votre femme ! Vous mentez, je dis que vous mentez."

Je me levai aussi furieux que lui.

" Je vous ai dit que je suis un gentleman anglais. Ou vous me ferez des excuses, ou je vous jetterai dehors à coups de pied."

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Il se maîtrisa non sans peine.

" J'ai tort et je m'en excuse, fit-il. Ceneri connaît-il votre mariage ?

— Certainement, il y était présent."

Sa fureur fut encore une fois sur le point d'éclater : " Traditore ! Ingannatore ! "

Mais les injures maintenant s'adressaient à Ceneri. Ensuite, il se tourna vers moi avec plus de calme.

" S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à vous féliciter, monsieur. Votre femme est belle et sans doute aimable. Vous devez avoir en elle une compagne à votre goût."

" Je vous remercie, lui dis-je, en me contenant ; maintenant, vous aurez peut-être la bonté de me donner l'information désirée.

— Ceneri n'est pas à Genève. Mais j'ai lieu de croire qu'il reviendra dans une semaine.

— J'irai auparavant le chercher où il est Veuillez m'indiquer...

— Non, je puis seulement lui faire part de votre désir."

Il salua et sortit, me laissant dans une cruelle incertitude.

Toute une semaine j'attendis. Je commençais à craindre que Ceneri n'eût résolu de ne pas me voir, quand une lettre m'arriva. Elle ne contenait que ces quelques mots :

" Vous m'avez demandé. Une voiture ira vous prendre à onze heures. — M. C."

A onze heures une voiture de place arriva devant l'hôtel, pour M. Vaughan. J'y montai sans mot dire, et l'on me conduisit à une petite maison hors de la ville. Au premier étage, je trouvai le docteur assis devant une table couverte de journaux. Il se leva, me serra la main et m'offrit une chaise.

" J'apprends que vous êtes venu à Genève pour moi, monsieur Vaughan ?

— Oui, je désirais vous adresser plusieurs questions au sujet de ma femme.

— Il y en aura probablement quelques-unes auxquelles je ne pourrai répondre. Vous vous rappelez quelles conditions j'ai stipulées en vous la donnant.

— Pourquoi ne m'avoir pas fait connaître son état cérébral ?

— Vous aviez rencontré Pauline à diverses reprises. Son état était le même, ce qui ne l'a pas empêchée d'exercer sur vous le plus vif attrait. Je regrette votre tardive déception.

— Si vous m'aviez tout dit, je ne blâmerais personne.

— Mes motifs, les voici. Pauline faisait peser sur moi une grosse responsabilité. Elle était une lourde charge, car je suis pauvre. Après tout, êtes-vous si à plaindre ? Elle est belle, bonne et douce. Elle sera pour vous une épouse affectueuse.

— En réalité, vous vouliez vous débarrasser d'elle.

— Pas tout à fait cela. J'étais bien aise de la marier à un Anglais riche.

— Sans songer à ce que souffrirais le mari ? "

J'étais indigné ; Ceneri n'y prit pas garde.

" Autre chose. A mon avis, l'état de Pauline n'est pas désespéré. Si sa raison jusqu'à un certain point est absente, je crois que peu à peu il serait possible de la ramener. Peut-être même reviendra-t-elle soudainement."

A ces paroles, mon cœur bondit.

" Est-ce que ma malheureuse femme n'a pas toujours été telle qu'elle est aujourd'hui ?

BIBLIOTHEQUE U.S.

— Non certes. Il y a quelques années, elle éprouva une forte commotion... Un brusque chagrin eut pour effet de chasser entièrement le passé de sa mémoire. Après quelques semaines de maladie, elle se releva, mais la mémoire avait tout à fait disparu. Ses amis étaient devenus des étrangers pour elle, son esprit pouvait être comparé à celui d'un enfant. Or, l'esprit de l'enfant s'ouvre et, avec beaucoup de soins, le sien peut se rouvrir aussi.

— Quelle était la cause de sa maladie ? Quelle fut cette commotion ?

— Ceci est une question à laquelle je ne puis répondre.

— Apprenez-moi du moins quelque chose de sa famille, de ses parents.

— Je suis le seul parent qui lui reste."

Je continuai à le presser, mais sans obtenir de réponse satisfaisante. J'allais retourner en Angleterre aussi peu avancé qu'auparavant. Il y avait un point cependant sur lequel j'exigeai des explications.

" Quels rapports votre ami, cet Italien qui parle si bien l'anglais, a-t-il avec Pauline ? "

Ceneri haussa les épaules en souriant.

Macari ? Je suis heureux, monsieur Vaughan, qu'il y ait une question à laquelle je puisse répondre sans réserve. Une année ou deux avant que Pauline ne tombât malade, Macari s'imaginait être amoureux d'elle. Aujourd'hui il m'en veut d'avoir consenti à son mariage avec un autre. Il prétend qu'il n'attendait que la guérison de Pauline pour tenter d'obtenir sa main.

— Ne pouvait-il servir à vos projets aussi bien que moi ?

Ceneri me regarda longuement.

" Est-ce que vous regrettez tout de bon, monsieur Vaughan ?

— Non... s'il reste une seule chance, même la plus petite, de guérison. Il n'en est pas moins vrai que vous m'avez trompé d'une manière indigne."

Je me levai avec l'intention de m'en aller. Alors Ceneri, plus ému qu'il ne l'avait été jusque là :

" Ne me jugez pas trop sévèrement, dit-il. Je vous ai fait du mal, mais il y a des choses que vous ne savez pas. Le désir que j'avais de voir Pauline dans une belle situation de fortune me poussait avec une force irrésistible. Je suis son débiteur pour une très forte somme. Jadis elle possédait une fortune d'environ cinquante mille livres sterling. Toute cette fortune, je l'ai dissipée.

— Et vous osez l'avouer ? " m'écriai-je.

Il fit un mouvement de la main.

" Oui, dit-il avec quelque dignité. J'ai dépensé cette fortune pour la cause de la liberté de l'Italie. J'avais charge de l'administration. J'aurais volé mon propre père, mon propre fils: pourquoi aurais-je hésité à disposer de cet argent pour un pareil but ? Chaque centime en a été dépensé pour cette noble cause, et ainsi employée avec fruit. J'ai fait à mon pays le sacrifice de mon honneur, comme je lui aurais fait celui de ma vie.

— Il ne sert à rien de discuter le fait accompli, dis-je sèchement.

— Sans doute, mais je vous fais cet aveu pour que vous compreniez mon désir d'un bon établissement pour Pauline. De plus, — et ici il baissa la voix, comme s'il s'agissait d'un mystère, — je voulais la laisser en mains sûres avant d'entre-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

prendre un prochain et très long voyage... un voyage dont il m'est impossible de prévoir la fin et dont je ne sais même si je reviendrai. Sans cette circonstance, je ne me serais point décidé probablement à vous recevoir. Selon toute apparence, nous ne nous reverrons jamais.

— Vous voulez dire sans doute que vous êtes engagé dans quelque conspiration ?

— Je veux dire ce que j'ai dit, rien de plus, rien de moins. Maintenant, adieu."

Malgré mon irritation contre lui, je ne pus refuser la main qu'il me tendait.

" A lieu, répéta-t-il, peut-être que dans quelques années je vous écrirai pour vous demander mes prévisions concernant la guérison de Pauline se sont réalisées ; mais ne prenez pas la peine de vous enquérir de moi, si je garde le silence."

Nous nous quittâmes ainsi. La voiture m'attendait pour me reconduire à l'hôtel. Sur la route, je dépassai celui que Ceneri avait appelé Macari. Il fit signe au cocher d'arrêter et monta près de moi.

" Vous avez vu le docteur ?

— Oui, je viens de le quitter.

— Et vous avez appris tout ce que vous désiriez savoir ?

— On a répondu à quelques-unes de mes questions.

— Mais pas à toutes. Ceneri ne pouvait pas répondre à toutes."

Il se mit à rire d'un rire cynique et moqueur. Je gardai le silence.

" Si vous m'aviez interrogé, continua-t-il, j'aurais pu vous en apprendre beaucoup plus long que Ceneri.

— Je suis venu dans le but d'obtenir du docteur toutes les informations possibles sur l'état mental de ma femme. Si vous pouvez me procurer à cet égard quelque renseignement utile, je vous en serai reconnaissant.

— Vous lui avez demandé la cause de l'état de votre femme ?

— Oui, il m'a dit qu'il provenait d'une violente commotion.

— Et vous lui avez demandé quelle était cette secousse. Mais il ne vous l'a pas dit, n'est-ce pas ?

— Je suppose qu'il avait des raisons pour s'y refuser.

— Oui d'excellentes raisons, des raisons de famille.

Expliquez-vous.

— Pas ici, monsieur. Le docteur et moi nous sommes de vieux amis. Vous pourriez, si je parlais, vous précipiter chez lui, vous porter à des voies de fait, et j'aurais à subir sa colère. Vous retournez dans votre pays, je suppose ?

— Je repars immédiatement.

— Donnez-moi votre adresse ; peut-être vous écrirais-je, ou, mieux encore, irai vous voir la première fois que je me [illegible] à Londres, et je présenterai en même temps mes hommages à Mme Vaughan."

J'avais un tel désir de pénétrer le secret de toute cette affaire que je lui donnai ma carte. Alors il fit arrêter la voiture et descendit. Il leva son chapeau et, dans son regard qui croisa le mien, je surpris une expression de triomphe et de ruse.

" Adieu, monsieur Vaughan. Peut-être, après tout, doit-on vous féliciter d'avoir épousé une

BIBLIOTHÈQUE U.S.

femme dont il est impossible de retrouver le passé."

En me lançant ce dernier trait, — un trait qui pénétra en moi comme la lame d'un poignard, — il s'échappa, très heureusement pour lui, avant que j'eusse eu le temps de le saisir à la gorge.

J'éprouvais la plus vive impatience de revoir ma pauvre femme dont la destinée m'apparaissait sous un jour nouveau. Je repris en toute hâte le chemin de l'Angleterre.

UNE REGENDICATION DE PAGENTE

Oui, elle fut contente de me revoir. Elle me fit bon accueil, tout en gardant son air indécis et triste. Elle me reconnut. Ma pauvre Pauline ! Si je pouvais trouver le moyen de t'aider à ressaisir, ne fût-ce qu'un instant, cette intelligence fugitive !

Les mois se passèrent sans amener d'incident considérable. Les progrès sur lesquels Ceneri avait paru compter ne se réalisaient qu'avec une lenteur désespérante.

Les meilleurs médecins d'Angleterre ont examiné Pauline. Tous disent la même chose : " Il est possible qu'elle guérisse, pourvu toutefois que l'on connaisse exactement les circonstances qui ont amené le mal." Et je doute que nous puissions les connaître jamais.

Ceneri ne m'a donné aucun signe de vie et Macari m'a laissé sans nouvelles. Je crains plus que je ne la désire l'arrivée de ce dernier, depuis les paroles mauvaises qu'il a prononcées.

Nous habitons toujours la rue Walpole. J'ai eu l'intention d'acheter une maison. Mais à quoi bon ? Pauline ne serait pas capable de la diriger ; elle n'y prendrait aucun intérêt. Nous res-

tons donc dans mon ancien appartement et je mène à peu près la vie d'un ermite.

Je ne me soucie pas de recevoir mes amis. Quelques-uns de ceux qui ont vu Pauline attribuent ma retraite à la jalousie ; jusqu'à présent, personne ne sait la vérité.

L'incomparable beauté de ma femme m'enchante comme ferait une peinture ou une statue. Je tâche de me figurer, sur ce visage pétrifié, l'intelligence qui dut être autrefois la sienne, et je prie Dieu de permettre qu'un jour son regard revive et réponde au mien.

Ainsi dans notre tranquille demeure, les jours s'écoulent. Nous voici à la fin de l'hiver ; les faux-ébéniers et les lilas montrent leurs bourgeons dans les petits jardins qui ornent le devant des maisons.

Par bonheur, j'aime les livres. Sans ce goût, ma vie serait, en vérité, affreusement monotone. Je n'ai pas le cœur de laisser Pauline seule et d'aller dans le monde. Je lis, j'étudie, tandis que ma femme reste assise silencieuse dans la même chambre.

J'ai dû me défendre la musique : elle produit sur les nerfs de Pauline un effet pénible. Les sons qui me charment le plus semblent l'irriter. Aussi, à moins qu'elle ne soit sortie avec Priscille, mon piano n'est-il jamais ouvert. Ceux-là seulement qui aiment la musique comme je l'aime peuvent comprendre l'étendue de la privation que je m'impose.

Un matin, j'étais seul à la maison : on m'annonça qu'un monsieur désirait me voir. Il n'avait pas donné son nom, mais il venait de Genève. Ce devait être Macari. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je ne pouvais pas le recevoir. Maintes et maintes fois, depuis notre

BIBLIOTHÈQUE U.S.

rencontre, m'étaient revenues à l'esprit ces paroles par lesquelles il m'avait donné à entendre qu'il y avait dans le passé de Pauline des choses que son oncle tenait à cacher. Chaque fois que j'y pensais, je me disais que c'était là l'insinuation méchante d'un amoureux éconduit qui cherche par dépit à exciter les soupçons de son rival.

Macari était pourtant le seul lien entre Pauline et son passé, Ceneri étant parti pour toujours. Il était le seul qui pût me donner quelques renseignements sur ma femme, le seul dont la présence fût capable en quelque manière de stimuler sa mémoire inerte en lui rappelant des scènes et des événements auxquels il avait dû prendre part. C'est pourquoi je me décidai finalement à le mettre en présence de Pauline. Il serait libre de lui parler du passé, même de son ancien amour pour elle, — de n'importe quoi qui pût aider Pauline à retrouver le fil perdu de ses souvenirs.

Macari entra et j'eus l'instinct, malgré la cordiale poignée de main qu'il me donnait, que sa visite n'annonçait rien de bon.

Tandis que je sonnais pour qu'on nous servît du vin et des cigares :

" Vous le voyez, j'ai tenu ma promesse, dit-il en souriant.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes en Angleterre ?

— Deux jours.

— Combien de temps y resterez-vous ?

— Jusqu'à ce qu'on me rappelle à l'étranger. Les affaires là-bas n'ont pas bien tourné pour moi. Je dois attendre que l'atmosphère s'éclaircisse."

Comme je jetais sur lui un regard curieux :

" Je pensais que ma profession vous était connue, dit-il.

— Vous êtes un conspirateur ? Oh ! je ne me sers pas du mot dans un sens blessant ; mais c'est le seul que je puisse trouver.

— Oui, conspirateur, régénérateur, apôtre de la liberté, comme il vous plaira.

— Votre pays est devenu libre pourtant.

— D'autres pays ne le sont pas. Je travaille pour ceux-là. Notre pauvre ami Ceneri faisait de même, mais il a vu son dernier jour de travail.

— Est-il mort ? demandai-je tout saisi.

— Mort pour nous. Je ne puis vous donner les détails. Quelques semaines après votre départ de Genève, il fut arrêté à Saint-Pétersbourg et resta en prison plusieurs mois avant qu'on le mît en jugement.

— Eh bien ! que lui est-il arrivé depuis ?

— Ce qui arrive toujours : il est en route pour la Sibérie, condamné à vingt ans de travaux forcés dans les mines."

Quoique je ne fusse pas bien disposé à l'égard de Ceneri, je tressaillis d'horreur.

" Et vous avez échappé ? m'écriai-je.

— Naturellement, sans cela je ne serais pas ici à fumer vos cigares et à déguster votre excellent bordeaux."

J'étais froissé de l'indifférence avec laquelle il me parlait du malheur de son ami.

" Maintenant, monsieur Vaughan, nous allons causer d'affaires. Attendez-vous à une pénible surprise. D'abord je vous demanderai ce que Ceneri a dit de moi ?

— Il m'a appris votre nom

— Il ne vous a pas plus donné mon vrai nom

BIBLIOTHÈQUE U.S.

qu'il ne vous a livré le sien. Je m'appelle March. Pauline et moi nous sommes frères et sœur."

Une telle déclaration était de nature à me causer une extrême stupéfaction. En me rappelant ce que le docteur m'avait conté de l'ancien amour de cet homme pour Pauline, je n'y ajoutai pas foi un seul instant. Mais, réfléchissant qu'il valait mieux tout écouter jusqu'au bout, je lui répondis simplement :

" Ceneri ne m'avait pas dit cela, en effet.

— Alors je vous raconterai mon histoire aussi brièvement que possible. Je suis connu à l'étranger sous bien des noms ; mais, je le répète, mon vrai nom est March. Mon père, le père de Pauline, épousa la sœur du docteur Ceneri. Il mourut jeune et laissa toute sa grande fortune à la disposition de sa femme. Celle-ci mourut quelque temps après et, à son tour, elle remit ses biens entre les mains de son oncle, qui les reçut ainsi en dépôt avec charge de les administrer pour ma sœur et pour moi. Vous savez ce que cette fortune est devenue.

— Le docteur Ceneri me l'a dit, répondis-je impressionné malgré moi par la façon plausible avec laquelle il exposait les faits.

— Oui, cette fortune a été dépensée pour la cause de l'Italie. Elle a servi à entretenir bien des " chemises rouges," et à procurer des armes à beaucoup de vrais Italiens. Toute notre fortune a été employée de la sorte par celui qui en avait le dépôt. Je n'ai, du reste, jamais blâmé Ceneri. Quand j'appris l'usage qu'il avait fait de nos biens, je le lui pardonnai de bon cœur.

— Qu'il ne soit donc plus question de ce détail.

— Je ne vois pas les choses comme vous. Le gouvernement de Victor-Emmanuel est maintenant bien consolidé. L'Italie est libre, et chaque

année verra sa richesse s'accroître. Voici donc quelle est mon idée. Je crois que si les faits quo je viens de vous confier étaient portés à la connaissance du roi, on pourrait arriver à un résultat. En un mot, si vous-même, pour le compte de votre femme, et moi, pour ma part, nous représentions que Ceneri s'est approprié notre fortune et l'a fait servir à l'intérêt de la patrie italienne, en nous dépouillant, je pense qu'une grande partie de notre patrimoine, sinon ce patrimoine tout entier, nous serait restituée volontairement par le gouvernement italien. Vous devez avoir des amis en Angleterre qui pourraient vous appuyer auprès du roi Victor. Moi-même, j'ai des amis en Italie, Garibaldi, par exemple. Il certifiera le montant des sommes que Ceneri lui a versées."

Son récit était vraisemblable et, au demeurant, son projet n'était point celui d'un visionnaire.

Je commençai à croire qu'il pouvait être réellement le frère de ma femme, et que Ceneri m'avait, pour quelque motif, dissimulé sa parenté.

" Je suis suffisamment riche, lui dis-je.

— Mais, moi, je n'ai pas le sou ! répliqua-t-il, avec un franc éclat de rire. Je crois que vous devriez, dans l'intérêt de votre femme, ne pas dédaigner cette affaire.

— Je prendrai le temps d'y réfléchir.

— Soit ! en attendant, je vais rassembler mes papiers, et préparer ma pétition. Et maintenant pourrai-je voir ma sœur ?

Elle va rentrer tout à l'heure, si vous voulez attendre...

— Va-t-elle mieux ? "

Je fis un signe négatif.

" Pauvre fille ! alors je crains qu'elle ne me

BIBLIOTHÈQUE U.S.

reconnaisse pas. Nous avons passé très peu d'années ensemble, sauf celles de notre enfanece. Je suis, vous le voyez, de beaucoup son aîné et, depuis l'âge de dix-huit ans, je ne m'occupe qu'à conspirer et à me battre. Dans de telles conditions, les liens de famille se relâchent."

J'étais loin d'ajouter foi entière à tout ce qu'il me disait.

" Monsieur Macari...

— Pardon. Mon nom est March.

— Alors, monsieur March, je vous prierai de me donner quelques détails sur la catastrophe qui a privé ma femme de la raison."

Il prit un air grave.

" Je ne le puis en ce moment. Je vous dirai cela un de ces jours.

— Vous voudrez bien m'expliquer, du moin vos paroles lors de notre séparation à Genève ?

— J'ai à vous en demander pardon, car j'aurai certainement parlé sans réflexion ; mais ayant oublié d'ailleurs ce que j'ai dit, il m'est impossible de vous donner l'explication demandée.

" Je sais, continua-t-il, que j'étais furieux en apprenant le mariage de Pauline. Vu son état de santé, Ceneri n'aurait jamais dû y consentir. Et je me berçais de l'illusion qu'elle épouserait un Italien. J'avais rêvé que, si elle guérissait, sa grande beauté la ferait rechercher d'un homme du plus haut rang."

L'arrivée de Pauline m'empêcha de répondre. J'étais curieux de voir l'effet que la vue de son prétendu frère produirait sur elle.

Macari se leva, la main tendue.

" Pauline, dit-il, me reconnaissez-vous ? "

Elle le regarda d'un œil fixe, puis secoua la tête comme une personne qui s'étonne, qui hési-

te. Il lui prit la main. Je remarquai qu'elle reculait instinctivement.

" Pauvre fille, dit-il, son état est pire que je ne m'y attendais... Pauline, il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mais vous n'avez pas pu m'oublier ! "

— Tâche de te rappeler, Pauline, dis-je doucement."

Elle passa la main sur son front, et secoua de nouveau la tête : " Non mi ricordo," murmura-t-elle, et, comme si cet effort mental l'eût épuisée, elle s'affaissa avec un soupir de fatigue sur une chaise.

J'étais enchanté de l'entendre parler italien. C'était une langue dont elle se servait rarement, à moins d'y être forcée. Le fait qu'elle y revint en ce moment me démontra qu'elle rattachait d'une manière confuse le souvenir du visiteur à celui de l'Italie.

Je remarquai autre chose encore. J'ai déjà dit que Pauline levait rarement les yeux pour regarder quelqu'un en face ; or, tout le temps que Macari fut là, ses yeux ne le quittèrent pas. Il s'assit près d'elle, et continua la conversation avec moi. Ma femme ne cessait pas de l'observer ; plusieurs fois même je crus lire dans son regard une expression de crainte. Que ce fût la crainte, la haine, l'inquiétude ou même l'amour, peu m'importait, pourvu que cela pût être un premier réveil de l'intelligence !

Après son départ, Pauline devint visiblement inquiète. Plusieurs fois, je la vis se presser le front de la main. Elle paraissait ne pas pouvoir rester en place. De temps en temps, elle allait à la fenêtre, regardant de côté et d'autre dans la rue. Deux fois elle me jeta un coup d'œil qui semblait implorer mon secours. J'attendis avec im-

BIBLIOTHEQUE U.S.

patience la visite que l'Italien avait promis de nous faire le lendemain. Puisqu'il avait besoin de moi, j'étais sûr de le revoir.

En effet, il revint plusieurs jours de suite. Evidemment, il désirait se concilier nos bonnes grâces, et faisait de son mieux pour se rendre agréable. Sa conversation ne manquait pas d'intérêt. Il connaissait, dans leurs détails, les conspirations et les événements politiques des dix dernières années. Il connaissait par expérience personnelle l'intérieur des prisons, et avait échappé plusieurs fois à la mort d'une manière miraculeuse. Je n'avais aucune raison, malgré ma méfiance, de douter de la véracité de ses récits ; mais l'air aimable qu'il prenait, son rire apparemment franc et naturel ne pouvaient me faire oublier l'expression que j'avais saisie sur ce visage, son attitude et ses paroles en d'autres circonstances.

Je pris soin que Pauline fût toujours présente à nos entretiens. Ce fut la première fois que la pauvre enfant accueillit l'un de mes désirs avec une répugnance muette, mais visible.

Macari semblait exercer une fascination sur elle ; mais, quand il entrait dans la chambre, je l'entendais gémir, et quand il partait, elle faisait un geste de soulagement. Elle devenait chaque jour plus inquiète, plus agitée, et je comprenais qu'elle souffrait. Mon cœur saignait en pensant que je lui causais cette peine ; j'étais résolu toutefois à persévérer coûte que coûte dans mon expérience. Je sentais que la crise suprême approchait pour elle.

Un soir, après dîner, Macari et moi nous prenions le café. Pauline se reposait sur le canapé à quelques pas de nous, ses grands yeux craintifs fixés comme d'habitude sur notre hôte. Celui-ci

commença de raconter quelques-unes de ses aventures militaires. Il nous dit comment un jour, se trouvant en péril imminent, — son bras droit était cassé et le gauche n'avait pas assez de force pour manier la carabine avec sa baïonnette, — il avait enlevé la baïonnette et, la tenant de la main gauche, l'avait plongée dans le cœur de son ennemi. Pour mieux peindre l'action en accompagnant ses paroles du geste, il saisit un couteau qui se trouvait sur la table et imita le coup qui frappait de haut en bas un Autrichien imaginaire.

J'entendis alors derrière moi un cri sourd et profond et, en me retournant, j'aperçus Pauline, étendue, les yeux fermés, sans connaissance. Je me précipitai vers elle,la portai dans sa chambre et la déposai sur son lit. Il était alors à peu près neuf heures. Priscille était par hasard sortie. Je retournai vivement dans la salle à manger et souhaitai à la hâte le bonsoir à Macari.

" J'espère qu'il n'y a rien de sérieux, dit-il.

— Non, c'est simplement un évanouissement. Votre geste impétueux l'aura effrayée."

Je retournai au lit de ma femme, et j'eus recours à tous les moyens d'usage, pour la ranimer, mais sans succès. J'étais hors de moi. Je sentais qu'une circonstance venait d'évoquer le passé devant elle et que la violence même de cette secousse l'avait fait s'évanouir. J'osais à peine m'avouer ma folle conviction, mais j'étais persuadé que lorsque Pauline ouvrirait les yeux, ceux-ci brilleraient d'une lumière nouvelle pour moi, — la lumière d'une intelligence ressuscitée, lucide.

Pour cette raison, je n'envoyai pas chercher de médecin, la laissant dans cet état, sans la troubler, jusqu'à ce qu'elle se réveillât d'elle-même.

BIBLIOTHEQUE U.S.

Ma joue contre la sienne pour saisir son souffle, j'attendais...

Elle resta immobile une heure au moins, puis je remarquai que les battements de son pouls devenaient plus forts et plus fréquents, que sa respiration était plus sensible, j'aperçus sur son visage les signes indicateurs d'un retour à la vie.

Enfin Pauline se redressa et tourna vers moi son visage. Ses yeux m'apparurent alors tels que j'espère ne les revoir jamais.

ETRANGE RAPPEL

Ce n'était pas la folie qui se lisait dans les yeux de Pauline, ce n'était pas non plus le retour de l'intelligence. Ils étaient dilatés au plus haut degré ; ils étaient fixes et immobiles ; pourtant je compris qu'ils ne distinguaient absolument rien, que leurs nerfs ne transmettaient aucune impression au cerveau. L'espoir insensé que j'avais conçu de la voir revenir à la raison en sortant de son évanouissement, s'était dissipé. Il était clair qu'elle était tombée dans un état plus digne encore de pitié que le premier.

Je lui parlai ; je l'appelai par son nom ; mais elle ne semblait pas en avoir conscience. Elle regardait, avec des yeux étranges, dans une certaine direction, toujours la même.

Tout à coup elle se leva et, avant que j'eusse le temps d'intervenir et de l'en empêcher, elle sortit de la chambre. Je la suivis. Elle descendit rapidement l'escalier et je la vis se diriger vers la porte de la rue. Sa main était posée déjà sur le loquet quand je la rejoignis. Je l'appelai de nouveau par son nom, la suppliant, lui ordonnant même de revenir, toujours en vain. Ne

voulant pas user de force, je la suivis pour veiller sur elle. La seule violence que je lui fis fut de l'envelopper d'un grand manteau suspendu dans le vestibule.

Elle marchait droit devant elle d'un pas rapide et uniforme, sans regarder ni à droite, ni à gauche. Pas une seule fois, durant cette course, je ne vis ses yeux bouger ou leurs paupières trembler. Mon bras touchait le sien, et cependant elle paraissait ignorer absolument ma présence. Quelque chose la poussait vers un but déterminé. Je ne sais quelle idée de son cerveau malade la pressait d'arriver. Je craignais d'intervenir. Si c'était là un cas de somnambulisme, il eût été imprudent de la réveiller.

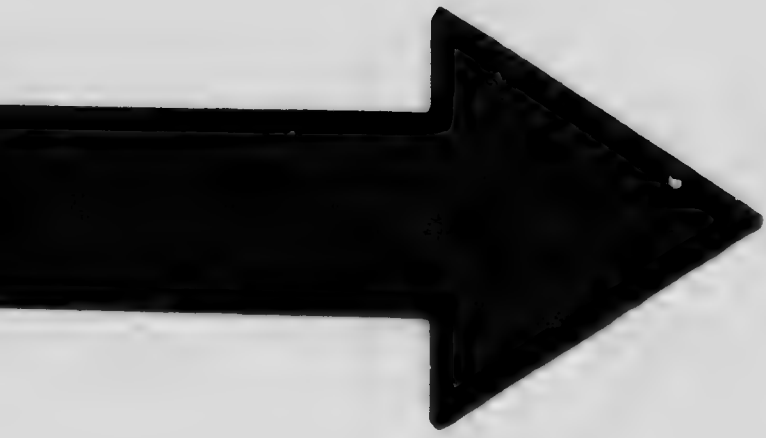
Pauline quitta la rue Walpole et, sans un moment d'hésitation, elle tourna l'angle et suivit une longue rue. Nous fîmes bien ainsi plus d'un demi-mille ; puis elle prit une autre rue et s'arrêta vers le milieu, devant une maison.

C'était une maison à trois étages du type habituel des maisons de Londres, une maison qui différait très peu de la mienne et de mille autres, à l'exception toutefois d'une chose que je pouvais constater à la lueur d'un reverbère, c'est qu'elle était abandonnée. Sur l'une des vitres couvertes de poussière, il y avait une affiche annonçant une confortable habitation à louer meublée. Quel caprice bizarre avait conduit Pauline vers cette maison déserte ? Y avait-elle jadis connu quelqu'un ? Le souvenir renaissait-il donc dans son pauvre cerveau endormi ?

Elle alla droit à la porte et y posa sa main, comme si elle s'attendait à ce qu'elle s'ouvrît sous cette pression.

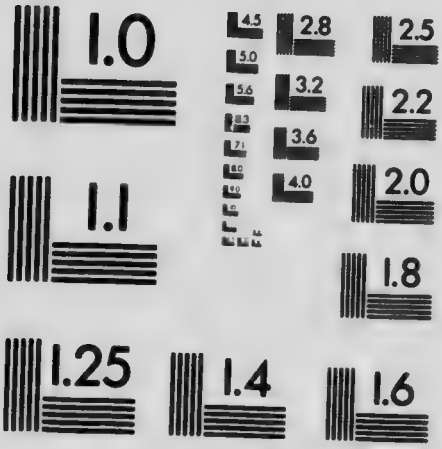
" Pauline, ma chérie, lui dis-je, retournons

BIBLIOTHÈQUE U.S.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

maintenant chez nous. Il est trop tard pour entrer ici. Demain, si tu veux, nous reviendrons."

Elle ne répondit pas et demeura dans la même attitude, la main appuyée contre la porte. Je lui pris le bras, je tâchai doucement de l'emmener. Elle résista avec une vigueur dont je ne l'aurais jamais crue capable. Quel que fût son but, il était évident qu'elle ne pouvait l'atteindre qu'en franchissant cette porte.

Je jetai les yeux autour de moi, me demandant s'il fallait chercher une voiture de place et y déposer de force Pauline, ou s'il ne fallait pas mieux la laisser là jusqu'à ce qu'elle reconnût elle-même l'obstacle. Pendant que j'étais occupé à débattre ce double projet, une idée soudaine me frappa. Jadis, mon passe-partout avait ouvert la porte d'une demeure qui n'était pas la mienne ; peut-être me rendrait-il le même service. Je savais que les maisons inoccupées sont souvent, soit par négligence, soit pour plus de commodité, fermées simplement au loquet. C'était une idée absurde, mais, après tout, il n'y avait pas de mal à essayer. Je pris ma clef, le double de celle dont je m'étais servi dans une occasion que je me rappelais trop bien, je la glissai dans la serrure, sans espérer le moindre succès. Mais, lorsque je sentis la porte céder en s'ouvrant, un frisson d'horreur courut dans tout mon être, car je compris aussitôt qu'il ne pouvait y avoir là une simple coïncidence. Sans un mot, sans un geste de surprise, Pauline pénétra la première dans le vestibule. Je la suivis, après avoir fermé la porte derrière moi, et je me trouvai dans une obscurité complète. J'entendis devant moi son pas rapide et léger ; je l'entendis monter l'escalier ; j'entendis une porte s'ouvrir, et alors, alors seulement je retrouvai assez de présence d'esprit

pour forcer mes jambes à me porter en avant. Mon sang s'était comme glacé, tandis que sans difficulté aucune je trouvais l'escalier.

Pourquoi ne l'aurais-je pas trouvé, bien qu'il fît noir comme dans un four ? Je connaissais si bien le chemin ! Une fois déjà je l'avais parcouru, et bien souvent depuis j'avais traversé cet endroit dans mes rêves ! La vérité me frappa comme une révélation soudaine. Elle me frappa dès l'instant où la clef commença de tourner dans la serrure. Cette maison était celle où je m'étais introduit par erreur, trois années auparavant. Je montais le même escalier, j'allais me trouver dans la même chambre où avait été commis un crime. J'allais voir de mes yeux, rendus à la lumière, le lieu où, aveugle et impuissant, j'avais failli périr victime de ma témérité. Mais Pauline, qu'est-ce qui l'amenait là ?

Oui, à tâtons je reconnaissais tout, je pouvais croire que les événements de cette nuit terrible redevenaient présents ; je retrouvais jusqu'à l'obscurité même qui m'avait enveloppé alors. Un moment, je me demandai si les trois dernières années n'étaient pas un songe, si je n'étais pas encore aveugle, s'il existait bien une femme qui fût ma femme ?

Il fallait écarter cette imagination. Je tirai de ma poche des allumettes, j'en frottai une, et je pus alors distinguer cette chambre, où une fois déjà j'avais pénétré, d'où j'avais failli ne jamais sortir.

Mon premier regard fut pour chercher Pauline. Elle était là debout, la tête dans ses deux mains, l'expression de son visage à peu près la même ; il était facile de comprendre que, jusque-là, elle restait inconsciente. Même je sentais qu'une lutte intérieure commençait en elle, et je craignais le

BIBLIOTHEQUE U.S.

moment où cette lutte se manifesterait au dehors.

L'allumette ayant brûlé jusqu'au bout, je fus forcé de la jeter. J'en allumai une autre et je cherchai autour de moi le moyen d'obtenir une lumière plus stable. Une bougie à moitié consumée restait, par bonheur, sur la tablette de la cheminée.

Pauline cependant demeurait toujours dans la même attitude, et il me semblait que sa respiration était plus rapide ; ses doigts se promenaient convulsiveement autour de ses tempes et repoussaient son épaisse chevelure noire avec agitation comme si elle eût fait effort pour ramener la pensée dans son cerveau troublé. Je ne pouvais qu'attendre.

Nous nous trouvions dans une chambre assez spacieuse, bien meublée, mais sans luxe, comme le sont habituellement les chambres d'un appartement garni. Celui-ci devait être inoccupé depuis longtemps, car tout y était couvert de poussière. Je me rappelais le coin où l'on m'avait poussé pendant que les assassins vaquaient à leur horrible besogne. Je revoyais l'endroit où gisait le cadavre que j'avais heurté, sur lequel j'étais tombé, et je frémissais, osant à peine porter mon regard sur le parquet pour y découvrir les traces du crime. Au fond de la salle, il y avait une porte à deux battants et ce devait être derrière cette porte qu'avaient éclaté les cris. Je l'ouvris vivement et, en élevant la bougie, j'aperçus une chambre qui ressemblait beaucoup à la première, sauf qu'il s'y trouvait un piano, — celui-là même, sans aucun doute, dont les sons avaient expiré en se mêlant au terrible cri d'épouvante.

Quelle inspiration me saisit ? Sous quelle in-

fluence ai-je agi ? Je ne le saurai jamais. Je déposai la lumière ; je pénétrai dans la chambre, je levai le couvercle poudreux du piano et je touchai quelques notes. Sans doute, ce furent les tragiques souvenirs éveillés en moi par les lieux qui m'environnaient, qui, sans que je m'en rendisse compte, amenèrent machinalement sous mes doigts les première mesures de ce même morceau que j'avais écouté attentif, du dehors, sur le palier, en admirant la voix de la chanteuse que j'aurais désiré connaître. Tout en jouant, j'apercevais dans l'autre chambre la forme immobile de Pauline.

Un tremblement nerveux la secoua soudain. Elle tourna la tête et se dirigea de mon côté. Son visage avait une expression telle que je m'éloignai du piano en me demandant, anxieux, ce qui allait se passer.

Le manteau qui l'enveloppait était tombé à terre. Elle s'assit sur le tabouret du piano, promena ses doigts sur les touches, et joua brillamment le prélude du morceau dont j'avais donné quelques notes.

J'étais stupéfait. Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait montré le moindre goût pour la musique. Mais tout à coup, je compris, aussi bien que si on me l'eût dit d'avance... oui, je savais maintenant ce qui allait arriver. J'étais sûr qu'au moment voulu, la voix de Pauline allait s'unir aux sons du piano, que j'entendrais ma femme chanter avec perfection, d'une voix contenue, et en tout point de la même manière que dans la nuit fatale. J'attendis haletant qu'elle arrivât à la même mesure où le chant avait cessé... Lorsqu'elle s'élança toute droite, avec un geste de folie et le même cri d'horreur, j'étais prêt à la recevoir dans mes bras. Pour elle

BIBLIOTHEQUE U.S.

comme pour moi, tous les événements de cette nuit terrible étaient redevenus présents, — elle était ramenée à ce moment affreux où la mémoire l'avait abandonnée.

Quel allait être l'effet de cette réaction ? Serait-il heureux ou funeste ? Je n'avais pas le temps d'y songer. Pauline réclamait tous mes soins. Je l'avais portée sur le canapé où j'étais obligé de la maintenir en m'efforçant de la calmer, d'étouffer ses cris si perçants qu'ils auraient pu effrayer les voisins. Tout le temps, elle lutta contre moi, essaya de me repousset et de se lever, mais, comme jadis, elle était maintenue couchée sur le dos par une main ftrte. Très probablement le canapé était le même. La seule différence entre le présent et le passé, c'est qu'en ce moment les mains qui la retenaient étaient des mains amies.

A travers ses gémissements, — les affreux gémissements d'autrefois, — je distinguai des mots entrecoupés : :

" Anthony ! mon Anthony . toi si bon, si beau, si tendre pour ta Pauline, toi que j'aime, mon pauvre, cher, malheureux Anthony ! "

De qui parlait-elle ? Quel pouvait être cet homme qu'elle appelait d'un pareil accent ?...

" Grâce ! ayez pitié de lui ! Ne le tuez pas ! Oh ! Macari, ne le tuez pas ! Misérable !... Mon oncle, n'allez-vous pas le défendre ?... Trois contre un !... Les lâches ! Oh ! la lame a plongé dans son cœur... Que de sang ! Que de sang ! Macari ! Démon ! Au secours ! Au secours ! Au meurtre ! ?

Elle ne cessa de crier que pour tomber dans un évanouissement dont je profitai pour l'enlever au plus vite à ce lieu d'horreur.

L'heure n'était pas encore très avancée, et,

avec l'aide d'un passant, je hélai une voiture. Peu de temps après, je déposai sur son lit Pauline, pareille à une morte.

UN ODIEUX MENSONGE

Ce ne fut d'abord chez Pauline qu'une sorte de demi-retour à la vie. Elle déraisonnait et je priai Dieu de permettre que ses divagations ne fussent que le délire de la fièvre.

Le docteur me dit que son état était des plus critiques. Il y avait espoir de la sauver, mais quant à en répondre !... Le grand savant hochait la tête. C'est durant ces jours d'angoisse que je sentis combien j'aimais ma malheureuse femme.

Les paroles étranges qu'elle prononçait dans la fièvre me troublaient profondément. Parfois en anglais, parfois dans la douce langue de l'Italie, elle appelait quelqu'un ; des paroles de tendresse et de désespoir s'échappaient tour à tour de ses lèvres. Puis venaient des cris, des frissons de mortel effroi. Elle en était ébranlée tout entière.

Pour moi, elle n'avait pas un mot, pas un regard. Moi qui aurais donné tout au monde pour l'entendre prononcer affectueusement mon nom, je n'étais qu'un étranger pour elle. Quel était celui qu'elle appelait et pour lequel elle se torturait ainsi ? Quel était ce jeune homme qu'elle avait vu frapper par le poignard des assasins ? Je l'appris bientôt, hélas !

Ce fut Macari qui me porta ce coup. Il vint me voir le lendemain de la crise. Je ne voulus pas le recevoir. Mes projets n'étaient pas encore arrêtés. Pour le moment, je ne pouvais songer à autre chose qu'au danger que courait Pauline.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Mais deux jours après, quand il revint, je pris sur moi de l'interroger.

Je frémis en prenant une main que je n'osais pas encore refuser, bien que j'eusse la conviction intime que cette main était celle d'un meurtrier. Peut-être était-ce celle qui jadis m'avait serré la gorge. Cependant, malgré tout ce que je savais, je doutais fort de pouvoir le livrer à la justice sur la foi des accusations d'une femme délirante. A moins que Pauline ne dût recouvrer la raison, mon seul témoignage n'aurait aucun poids. Le nom même de la victime m'était inconnu. Pour pouvoir intenter une accusation, il aurait fallu que le cadavre fût retrouvé.

Ce Macari était-il bien le frère de Pauline ?

Frère ou non, je le démasquerai. Je lui prouverai que son crime n'est plus un secret, qu'un étranger en possède tous les détails. Je lui dirai cela, afin que sa vie désormais soit hantée par la terreur et qu'il reçoive ainsi du mgins un juste châtiment.

Je connaissais le nom de la rue où m'avait conduit Pauline. Je l'avais noté en revenant l'autre soir, et j'avais constaté la méprise commise par l'ivrogne qui m'avait jadis servi de guide. Cette rue était la rue Horace. Mon guide, dans le trouble d'esprit causé par la boisson, avait mêlé et confondu Walpole et Horace, le nom de famille et le nom de baptême d'un écrivain célèbre.

Comme tout le cours de sa vie est suspendu à un léger fil !

Macari avait appris la maldie de Pauline. Il mettait autant d'empressement à venir prendre des nouvelles de sa santé que s'il eût été véritablement son frère. Les réponses que je lui donnais étaient sommaires.

Bientôt il changea de sujet.

" J'ose à peine vous importuner en ce moment ; mais je serais bien aise de savoir si vous êtes disposé à vous joindre à moi, comme je vous l'ai demandé, pour adresser une pétition au roi Victor-Emmanuel.

— Je n'y suis point disposé. Il y a plusieurs choses qui doivent m'être expliquées d'abord."

Il salua poliment ; mais je vis qu'il se mordait les lèvres.

" Je suis, dit-il, tout à votre service.

— Avant tout, il faut que je sois assuré que vous êtes bien le frère de ma femme."

Ses sourcils noirs se levèrent très haut et il s'efforça de sourire.

" Rien de plus facile que de vous le prouver. Si le pauvre Ceneri était ici, ce serait fait en un clin d'œil.

— C'est qu'il m'a parlé tout différemment.

— Oh ! il avait ses raisons pour cela. N'importe, je puis invoquer le témoignage d'autres personnes.

De plus, lui dis-je en le regardant bien en face, et en parlant avec lenteur, il faut que je sache pourquoi vous av[illegible] assiné un jeune homme, il y a trois ans, [illegible] rue Horace."

Quel que fût le ser[illegible] qu'il éprouvait, — crainte ou rage, — sa [illegible]e exprima une complète stupeur. Mais, je le voyais, ce n'était pas la surprise de l'innocent qu'on accuse, c'était l'étonnement de voir son crime démasqué. Il ouvrit la bouche et me regarda un instant en silence.

" Etes-vous fou, monsieur Vaughan ? s'écria-t-il enfin.

— Le 20 août 186... au No ... de la rue Horace,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

vous avez poignardé au cœur un jeune homme. Le docteur Ceneri était avec vous et un autre homme aussi. Vous étiez trois contre un."

Il ne tenta pas de se disculper. Il bondit, les traits bouleversés par la rage, et me saisit le bras. Un moment, je crus qu'il avait l'intention de m'attaquer, mais je m'aperçus qu'il voulait seulement examiner de près mon visage. Je ne me dérobai pas à son examen. J'étais persuadé qu'il ne pourrait me reconnaître, tant la cécité change la physionomie.

Mais il me reconnut. Il lâcha mon bras et frappa du pied avec fureur.

" Imbéciles ! idiots ! siffla-t-il, pourquoi ne m'ont-ils pas permis d'achever l'ouvrage ? "

Il arpenta la chambre une fois ou deux de long en large et, ayant repris son calme, s'arrêta devant moi :

" Vous êtes un grand comédien, dit-il avec un calme et un cynisme qui me glacèrent. Gous avez réussi à me tromper, moi qui suis pourtant la méfiance même.

— Tu ne nies même pas le crime, scélérat ? "

Il haussa les épaules.

" Pourquoi le nier devant un homme qui en a été témoin ? Avec tout autre, je nierais sans doute. Du reste, comme vous même, vous êtes intéressé en tout ceci, il n'y a pas lieu pour moi de rien dissimuler.

— Je suis intéressé !...

— Certainement, puisque vous avez épousé ma sœur. Maintenant, mon excellent ami, mon cher beau-frere, je vous dirai pourquoi j'ai tué cet homme et ce que signifiaient mes paroles prononcées à Genève."

L'air ironique et dur qu'il prenait me fit pressentir un outrage. Plus que jamais dans cette

seconde d'attente, mes mains eurent envie de le jeter dehors.

" Ce jeune homme — je ne vous dirai pas son nom pour des motifs que vous devez comprendre — avait compromis Pauline, et la malheureuse l'aimait ! " Il appuya sur ces derniers mots, espérant peut-être que la haine et la vengeance feraient de moi son complice. " Nous autres, du côté de notre mère, nous sommes de sang noble, un sang qui ne tolère aucune insulte. Il l'avait compromise et refusait de l'épouser ; c'est pourquoi Ceneri et moi nous l'avons tué, — oui, tué à Londres, — tué devant elle. Comme je vous l'ai déjà dit une première fois déjà, monsieur, il y a quelque avantage à prendre une femme qui ne peut se rappeler le passé."

Un langage aussi abominable ne méritait aucune réponse. Je me levai simplement et marchai vers lui. Il lut mon intention sur mon visage.

" Pas ici, dit-il en s'écartant avec vivacité. A quoi bon une lutte vulgaire entre deux gentlemen ? Non ; qu'une rencontre ait lieu sur le continent, n'importe où, j'y consens. Je vous prouverai avec plaisir combien je vous hais."

Il avait raison, ce coquin qui restait maître de lui ! A quoi eût servi une lutte entre nous deux? Une lutte inégale, dans laquelle je ne pouvais guère avoir l'espoir de tuer un meurtrier de profession ; et, pendant ce temps, Pauline était à deux doigts de la mort !

" Va-t'en, criai-je, va-t'en, lâche ! Chacune de tes paroles est un mensonge et, parce que tu me détestes, tu viens de proférer la plus odieuse des calomnies. Sauve-toi, si tu veux éviter d'être pendu."

Il me jeta un regard triomphant et disparut.

Je montai alors chez Pauline et, m'asseyant à

BIBLIOTHÈQUE U.S.

son chevet, j'entendis sortir de ses lèvres desséchées un continuel appel, fait tantôt en anglais, tantôt en italien, à un être qu'elle aimait. Elle implorait Anthony, elle l'avertissait de se méfier de Macari.

Et moi je me répétais : " Il ment, le misérable ! " Mais j'avais beau le dire, j'avais beau me prouver à moi-même que Pauline était un ange ; tout en m'efforçant de me consoler avec ces pensées, je sentais que ce mensonge infâme, jusqu'à ce que je pusse avoir la preuve qu'il était un mensonge, allait me ronger le cœur ; que je finirais par le prendre pour la vérité ; qu'il ne me laisserait plus un moment de paix.

Comment savoir ?... Il n'y avait au monde que deux autres personnes qui fussent instruites de l'histoire de Pauline, Ceneri et Thérèse. Thérèse avait disparu et Ceneri était aux mines de Sibérie ou dans quelque autre tombeau. Et tous ces faits me revenaient à l'esprit : la hâte qu'avait Ceneri de marier sa nièce, son désir de s'en débarrasser. De telles idées me surexcitaient au point de me rendre à moitié fou.

J'allai prendre l'air et me promenai à l'aventure. Deux projets surgirent dans mon esprit. L'un était d'aller consulter le plus célèbre médecin aliéniste pour savoir si je pouvais garder quelque espérance de voir un jour Pauline guérie ; l'autre consistait à me rendre rue Horace, afin d'examiner la maison au grand jour et de haut en bas.

J'allai d'abord chez le docteur. Je lui dis tout, sauf naturellement l'infâme mensonge de Macari. Je ne voyais pas le moyen de lui bien faire comprendre le cas sans tout lui dire. Je réussis à l'intéresser vivement, quoiqu'il eût parfois un demi-sourire incrédule. Il avait déjà vu Pauline

et se rendait bien compte de son état. La catalepsie ne l'étonna pas.

Je quittai le docteur et me rendis à l'agence chargée de louer la maison de la rue Horace. Là, j'appris qu'à l'époque du meurtre, cette maison avait été occupée quelques semaines par un Italien dont on avait oublié le nom. Comme il avait payé le loyer d'avance, on n'avait pas pris d'informations sur son compte. La maison était depuis longtemps sans locataires. Rien de particulier sur elle, sinon que le propriétaire en voulait un prix que beaucoup de gens trouvaient trop élevé.

Je donnai mon adresse et me fis remettre les clefs. Je passai le reste de l'après-midi à fouiller tous les coins et recoins, mais je ne fus payé de mes peines par aucune découverte. Il n'existait dans cet immeuble aucun endroit où l'on pût cacher un cadavre ; il n'y avait pas de jardin où l'on pût l'enterrer. Je rendis les clefs en disant que la maison ne me convenait pas.

De jour en jour, mon martyre s'aggravait : un doute poignant me tourmentait sans cesse. Enfin, un matin, on m'annonça que Pauline était hors de danger, qu'elle revenait à elle.

A elle ? Mais comment ? Allais-je la retrouver telle que je l'avais autrefois connue ou telle qu'elle était la nuit du meurtre ? Le cœur me battait bien fort lorsque j'approchai de son chevet. Faible, épuisée, sans force pour remuer ni pour parler, elle ouvrit les yeux et me regarda. Son regard exprimait aussi que la raison lui revenait. Elle ne me reconnut point. Il arriva ce que le médecin avait prévu. J'apparaissais comme un étranger devant ses beaux yeux, qui se refermèrent fatigués. Je sortis de la chambre tout en larmes ; mon cœur éprouvait un mélange de

BIBLIOTHÈQUE U

joie et de douleur, d'espoir et d'inquiétude qu'aucune parole ne saurait rendre.

Soudain, le mensonge abominable de Macari me revint ; il m'étreignit, entra en lutte contre moi ; il me semblait l'entendre qui crait : " Je dis la vérité ! Vous avez beau me repousser, je dis vrai. Cette bouche est celle d'un coquin, je le veux bien, mais cette bouche, une fois du moins, a exprimé la vérité. Pourquoi du reste le crime, si ce que je dis n'est pas exact ? Un meurtre ne se commet pas sans motif." Même quand vint le moment que j'avais tant désiré et appelé de tous mes vœux, quand la raison fut rendue à ma pauvre chère femme, je me sentis envahi, conquis, anéanti par ce mensonge et j'en vins à me demander, éperdu, s'il était un mensonge.

Aujourd'hui, pensai-je, elle ne me reconnaît plus. Eh bien, je veux avoir la preuve que cette calomnie est réellement une calomnie et, si je ne l'obtiens pas, nous resterons désormais deux étrangers l'un pour l'autre !

Mais comment prouver la fausseté de l'allégation de Macari ? Pouvais-je interroger Pauline ? Pouvais-je m'attendre à une réponse de sa part? Et, d'ailleurs, sa réponse m'eût-elle tranquillisé? Oh ! si je parvenais à voir Ceneri ! C'était peut-être un coquin, mais il n'était pas, je le sentais, de la même espèce que Macari.

Sous l'empire de ces pires préoccupations, je m'arrêtai à une résolution désespérée. Quand la vie est en péril, on est poussé à prendre de ces partis extrêmes. Et pour moi, c'était plus que la vie qui se trouvait en cause. C'étaient tout à la fois l'honneur et le bonheur de deux êtres !

Oui, je le ferai ! Si insensé que paraisse un tel dessein, j'irai en Sibérie, et si l'or, la tenacité, les protections ou la ruse réussissent à me met-

tre face à face avec Ceneri, je saurai bien lui arracher la vérité vraie, tout entière !

EN SIBERIE. — A LA RECHERCHE DE LA VERITE

A travers l'Europe, presque à travers la moitié de l'Asie, et cela pour avoir quelques instants de conversation avec un prisonnier politique russe ! Pareil projet semble insensé, et pourtant je suis résolu à l'exécuter. L'or, le grand levier en pareille aventure, j'en ai beaucoup et je suis prêt à le prodiguer ; une lettre de l'ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg me garantit que les protections ne me feront pas défaut. D'autre part, Priscille m'a promis de se conformer avec exactitude à mes ordres : aussitôt que l'état de Pauline se sera suffisamment amélioré, elle l'amènera au bord de la mer. Rien ne doit lui manquer, on satisfera tous ses désirs. Si sa curiosité vient à s'éveiller, on lui apprendra qu'un de ses parents, voyageant à l'étranger, l'a placée sous la garde de Priscille. A moins que le souvenir des derniers mois ne lui revienne, on lui laissera ignorer sa situation d'épouse.

Priscille doit m'écrire à Saint-Pétersbourg, à Moscou et dans d'autres villes où je compte m'arrêter. Après cela, il ne reste plus rien à faire.

Rien, sauf une chose. Demain matin, je pars. Mon passeport est signé ; mes malles sont faites, tout est prêt. Un instant, je veux la voir, c'est la dernière fois peut-être.

Averti qu'elle dort, je monte l'escalier sans bruit et j'entre dans sa chambre. Debout à son chevet, je remplis de son image mes yeux et mon

BIBLIOTHEQUE U.S.

cœur. Sa tête repose sur l'oreiller, une respiration régulière soulève sa poitrine. Elle m'apparaît belle comme un ange ; je jure, en la contemplant, de ne jamais douter de son innocence. Et cependant, je pars pour la Sibérie !

A Saint-Pétersbourg, on me dit que ma demande est sans précédent, qu'il y a de grands obstacles, mais que mon affaire étant de nature privée, sans aucun caractère politique, et mes lettres de recommandation portant une signature prestigieuse, ces obstacles ne seront peut-être pas insurmontables.

On me demande quel est le prisonnier. C'est un Italien, un conspirateur. Je ne suis pas assez fou pour croire qu'il ait été mis en cause sous le nom que je lui ai connu. En effet, aucun homme du nom de Ceneri n'a été condamné. Mais ceci importe peu. La police réussira sûrement à la découvrir.

Le passeport qui me fut remis m'autorisait à voyager jusqu'aux dernières limites des Etats du Tzar en Asie, si tel était mon plaisir. Où me rendre ? Je le demandai à l'un des chefs de la police. Je lui donnai le signalement de Ceneri et la date approximative de de son procès. Rien n'égale la courtoisie d'un employé russe, lorsque vous êtes accrédité près de lui d'une façon officielle. L'identité de Ceneri fut vite établie ; on me donna son vrai nom : il était des plus connus.

Inutile de le révéler au public. Bien des gens en Europe croient au caractère désintéressé et à la noblesse des intentions de ce forçat ; il en est qui le pleurent comme un martyr. Pourquoi affligerais-je ses partisans, en dévoilant les noirs secrets de sa vie privée ? Qu'il reste, pour ce qui

me regarde, le docteur Ceneri jusqu'à la fin de cette histoire.

Quelques semaines après la visite que je lui avais faite en Suisse, il avait été arrêté à Saint-Pétersbourg, sous l'inculpation de complot contre la vie du Tzar. Ceneri était l'un des plus fortement compromis parmi les conspirateurs. Interné pendant des mois dans la forteresse Pierre-et-Paul, il fut ensuite jugé et condamné à vingt ans de travaux forcés en Sibérie. Où était-il maintenant ? Aux lavoirs d'or de Kara, aux salines d'Ustkutsk, à Troïts', à Nertschinsk ?... Impossible de s'en assurer. Tous les condamnés sont d'abord envoyés à Tobolsk, qui est le rendez-vous général ; de là on les dirige, selon les ordres du gouverneur, vers différents points pour y être employés à des travaux divers.

Comme j'étais forcé de traverser Tobolsk, il serait facile d'y prendre des renseignements en passant.

Muni de mes précieux papiers, j'entrepris un voyage qui pouvait varier de trois à six cents lieues, selon l'endroit où le caprice du gouverneur de Tobolsk avait envoyé le misérable Ceneri.

Avant mon départ, je reçus une lettre de Priscille. Cette lettre m'apprenait que Pauline allait bien, mais qu'elle parlait vaguement d'un crime affreux : elle répétait que justice se ferait tôt ou tard, car quelqu'un d'inconnu qu'elle avait vu en rêve, durant sa maladie, y veillait jour et nuit ; elle le savait !

UN ENFER SUR TERRE

C'est au milieu de l'été que je quittai Saint-Pétersbourg. La chaleur était accablante. Inutile

de raconter mon voyage jusqu'à Tobolsk, par le chemin de fer jusqu'à Nijni-Novgorod, puis en bateau sur la Yolga, puis en tarantass, par les monts Ourals.

Sur la rive orientale de l'Irtuish, la Sibérie commence.

La vue de mes passeports met le gouverneur de Tobolsk à ma disposition. Ses archives m'apprennent tout ce que je désire savoir. Ceneri a été envoyé à l'extrémité de l'empire ; mais, comme il doit faire la plus grande partie de la route à pied, et qu'il n'y a qu'une seule route, je le rejoindrai fatalement, bien qu'il ait quitté Tobolsk depuis plusieurs mois. L'escorte, qui accompagne la bande de prisonniers dont il fait partie, est placée sous le commandement du capitaine Varlamoff, auquel Son Excellence écrira quelques lignes que je joindrai à mon passeport.

" Où pensez-vous que je rattrape le convoi ? " demandai-je.

Le gouverneur, après un court calcul, me répondit :

" Ce sera quelque part aux environs d'Irkutsk."

Je pris congé en exprimant ma reconnaissance à ce haut fonctionnaire, et je partis, poussant notre course d'une vitesse telle que mon interprète lui-même, si bon enfant qu'il fût, en murmurait.

Nous franchîmes ainsi de vastes steppes, des marais sauvages, des forêts de pins et de bouleaux ; à l'aide de bacs, nous traversions de larges rivières. Quand la nature vaincue nous forçait au repos, il fallait nous contenter du plus misérable logement. Sauf dans les localités de quelque importance, il n'y avait pas d'auberges. Peu à peu l'habitude vint et je réussis à

trouver assez de sommeil, non sans doute pour me satisfaire complètement, mais du moins pour me soutenir, pendant que j'étais cahoté, de quelle façon, grand Dieu ! dans le tarantass.

Les jours succédaient aux jours et les semaines aux semaines. Nous dépassâmes bien des convois de prisonniers. La plupart étaient chargés de fers, invisibles d'ailleurs sous les pantalons. Autant que je pus m'en rendre compte, ils n'étaient pas maltraités par les soldats, mais on me fit un tableau épouvantable des souffrances que leur font endurer les geôliers et les commandants de prisons.

J'éprouvais toujours un soulagement quand nous avions perdu de vue l'un de ces tristes convois. Le contraste entre ma situation et celle de ces infortunés était saisissant, affreux... Pourtant, à moins que Ceneri ne chassât une bonne fois les doutes qui m'obsédaient, je pouvais revenir de ce voyage plus malheureux qu'aucun de ces hommes aux pieds meurtris.

Enfin, nous atteignîmes Irkutsk où j'appris qu'un convoi de prisonniers arrivait sous la conduite de son capitaine et s'installait à la prison. Il me fallut beaucoup de fermeté, de persuasion et surtout un gros pourboire, représentant une énorme quantité de " vodka ", pour obtenir la permission de franchir les portes d'un vaste bâtiment carré à l'air sombre. Avec beaucoup de méfiance, je fus conduit en présence du capitaine.

C'était un jeune et bel officier, qui me lança d'abord un regard irrité pour l'avoir dérangé de façon aussi intempestive. Mais, dès qu'il eut jeté les yeux sur la lettre du gouverneur de Tobolsk, son attitude changea et, tout en fumant avec lui des cigarettes, j'expliquai ce que je désirais.

" Causer en particulier avec un de mes prison-

niers ? Cette lettre me met à vos ordres. Mais quel est le condamné ? "

Je lui donnai son nom véritable. Il secoua la tête.

" La plupart des noms de prisonniers politiques sont des noms d'emprunt. Quand les prisonniers me sont remis, numérotés, ils ne sont plus pour moi que des chiffres, et je ne m'en préoccupe pas autrement."

Je prononçai le nom de Ceneri.

Il secoua de nouveau négativement la tête : " Vous le connaissez de vue ?

— Oui.

— Alors ce qu'il y a de mieux est de me le désigner vous-même. Allumez une autre cigarette, vous en aurez besoin, ajouta-t-il avec intention."

Il me montra le chemin et bientôt nous nous trouvâmes devant une lourde porte. Un geôlier, porteur de grosses clefs, fit grincer la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit.

" Suivez-moi, dit Varlamoff," en aspirant une forte bouffée de sa cigarette.

J'obéis, mais, sur le seuil, je faillis me trouver mal, Une odeur horrible s'échappait par cette porte ouverte ; c'était à croire que toutes les impuretés du monde pourrissaient et se putréfiaient dans cet antre immonde.

Je surmontai mon dégoût et suivis mon guide dans l'intérieur sombre de la prison. Là, dans un espace beaucoup trop étroit, s'entassaient des hommes de tout âge, assis ou couchés. Il en était parmi eux dont les traits dénotaient le dernier avilissement. Beaucoup se querellaient, juraient, lançaient des imprécations. Poussés par la curiosité, ils se pressaient autour de nous autant qu'ils l'osaient, jasant et plaisantant dans leurs dialectes barbares. Je me trouvais véritablement

dans un enfer, un enfer ignoble et repoussant, un enfer créé par les humains pour leurs semblables. Tout n'était qu'un amas d'ordures. Ordures sous les pieds, sur les murs, sur les poutres, ordures flottant dans l'air lourd, chaud et empesté. Chaque individu semblait être une masse d'ordures mouvante.

Je dévisageais les gens. Cet examen m'attirait des regards farouches. Les forçats chuchotaient à voix basse, mais la présence du redouté Varlamoff me préserva de toute insulte.

Le long du mur se trouvait un plancher incliné, sur lequel reposaient les prisonniers dans des attitudes diverses. Comme c'était là de toute la prison la place la moins incommaode, elle était couverte, sans un pouce d'intervalle, de corps étendus et pressés les uns contre les autres. Dans l'un des angles, j'aperçus enfin un homme, la tête écroulée sur sa poitrine, les yeux clos. Quelque chose de " déjà vu " me frappa en lui. Je m'avançai, je mis ma main sur son épaule. C'était le docteur Ceneri !

SON NOM ! — DITES-MOI SON NOM !

Il leva les yeux sur moi ; le désespoir, la stupeur se peignirent tour à tour sur son visage ! Était-ce bien un vivant qui se dressait ainsi près de lui ? N'était-ce point plutôt le fantôme de cet Anglais qu'il avait connu avant son arrestation ?

— Monsieur Vaughan ! Ici ! En Sibérie ! balbutia-t-il hors de lui.

— Je suis venu d'Angleterre pour vous voir.

— C'est bien le prisonnier que je cherche, dis-je en me tournant vers l'officier qui, à côté de moi,

humait avec force sa cigarette pour chasser les émanations pestilentielles.

— Je suis bien aise que vous l'ayez trouvé, dit-il poliment ; plus vite nous serons dehors, mieux cela vaudra.

— Puis-je lui parler seul à seul ? demandai-je.

— Certainement, vous y êtes autorisé. Je vous désignerai une chambre. Ayez la bonté de me suivre."

Le capitaine me conduisit dans une espèce de bureau, sale et à peine garni, où je fus invité à attendre le prisonnier.

Ayant obtenu l'autorisation de faire apporter un repas pour moi, j'envoyai mon interprète quérir le meilleur vin et le meilleur plat qu'il pourrait trouver. A peine les provisions étaient-elles posées sur une méchante table qu'un soldat introduisit l'hôte que j'attendais.

J'offris à Ceneri une chaise sur laquelle il se laissa tomber très abattu. Alors j'ordonnai à mon interprète de nous laisser. Le soldat, qui sans doute avait reçu des ordres, le suivit. La porte se referma derrière eux ; Ceneri et moi nous demeurâmes seuls.

A son air éperdu, je compris qu'il s'attachait follement au faible espoir de liberté que faisait naître en lui mon arrivée subite : il fallut le détromper.

" J'ai fait un long, bien long voyage à votre recherche, commençai-je.

— Si la route vous a semblé longue, qu'a-t-elle dû être pour moi ? Vous, du moins, vous pourrez, quand vous le voudrez, retourner vers le bonheur.

— Le point essentiel pour moi, lui répondis-je, est de savoir si je vais oui ou non y retourner : tout dépendra de ce que vous allez me dire. Vous

comprenez bien que ce n'est pas sans un motif grave que je suis venu de si loin. "

Il me regarda curieux, mais sans méfiance. Je ne pouvais plus lui faire aucun mal ; pour lui le monde était comme s'il n'existait plus. Je l'aurais accusé de cinquante meurtres, avec preuves à l'appui, que son sort n'eût pu devenir pire qu'il ne l'était. Malgré moi, un sentiment de compassion m'envahit.

" J'ai beaucoup de choses importantes à vous dire ; mais, d'abord, laissez-moi vous offrir quelque nourriture.

— Merci," dit-il presque humblement avec un regard avide qui me fit mal.

Pendant qu'il savourait la viande et le pain blanc, j'eus le temps de l'examiner. Les souffrances l'avaient cruellement changé ; il paraissait vieilli de dix ans. Il portait le costume d'un paysan russe et ses vêtements tombaient en lambeaux ; ses pieds, bandés de chiffons de laine, apparaissaient par les crevasses de ses souliers.

Il prit un peu de vin ; son repas était terminé et pourtant il était aisé de voir qu'il attendait encore quelque chose. Je devinai ce qu'il désirait et lui passai mon étui à cigares. Il se mit à fumer avec délices.

Je n'eus pas le cœur de troubler le court instant de bonheur de ce damné. Mais quoi ! Les minutes s'écoulaient. Dehors j'entendais le pas monotone de la sentinelle et j'ignorais combien de temps le sémillant capitaine accorderait à notre entretien. il fallait en finir ; après l'avoir laissé se détendre encore un peu, j'interrompis brusquement ses plaintes et lui dis tout à coup:

" Répondez-moi avec franchise : qui est ce Macari ? "

Ceneri bondit sur ses pieds. Le nom de Macari

l'avait galvanisé. Le sang de la fureur envahit sa face pâle. Sa voix retentit, menaçante.

" Un traître ! un traître ! s'écria-t-il. Sans lui, je me serais échappé. S'il se trouvait à votre place... tout faible que je sois, j'aurais la force de le saisir à la gorge et de l'étrangler.

— Calmez-vous, docteur, lui dis-je. Je n'ai rien de commun avec ses complots et ses trahisons politiques. Le nom qu'il porte est-il vraiment le sien ?

— Je ne lui en connais pas d'autre. Son père, un renégat italien, l'avait envoyé vivre en Angleterre, craignant que son précieux sang ne coulât pour la liberté. Je le rencontrai quand il était jeune encore ; j'en fis un des nôtres. La connaissance parfaite qu'il avait de votre langue nous était très utile ; et il s'est battu, oui, une fois, il s'est battu avec courage. Pourquoi est-il devenu ensuite un traître ?

— Peu m'importe, mais il affirme qu'il est le frère de Pauline."

L'expression de visage que prit Ceneri, en entendant ces mots, suffisait pour démentir la première des deux affirmations de Macari.

" Le frère de Pauline ! Son frère ! Elle n'en a pas. Aucun membre de la famille March n'existe plus. Quel était son but en vous disant cela ?

— Que je me joignisse à lui pour adresser au gouvernement italien une pétition demandant qu'on nous rendit une partie de la fortune que vous avez sacrifiée "

Ceneri eut un rire amer.

" Tout s'éclaircit, dit-il. S'il a trahi la conspiration qui devait délivrer un pays opprimé, c'était uniquement afin de se débarrasser de moi. Le lâche !

— Vous êtes certain que Macari vous a livré ?

— Certain... oui ! [illegible] dans la cellule voisine de la mienne m'informa de cette trahison en frappant contre la muraille.

— Je ne comprends pas...

— Les prisonniers peuvent se tout dire au moyen de coups frappés sur un rythme convenu contre les murs qui séparent leurs cellules. Mon voisin était un des nôtres. Bien avant qu'il ne devînt fou furieux par suite de son emprisonnement cellulaire, il m'avait maintes fois transmis, à l'aide des signaux dont je vous parle, ces mots : " Trahis par Macari." Mais ce n'est qu'aujourd'hui que je me rends compte du but de la trahison.

— Voilà, repris-je, un point éclairci. J'ai encore à vous demander si quelqu'un a fait la cour à Pauline avant son mariage ? "

Il ouvrit des yeux étonnés :

" Assurément vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour dissiper une pensée de jalousie ? Sans doute, elle avait un amoureux, puisque Macari prétendait l'aimer et jurait qu'elle serait sa femme. Mais je puis vous affirmer qu'elle n'a jamais répondu à son amour.

— Ni aimé aucun autre homme ?

— Pas que je sache. Vos paroles sont étranges. J'ai pu avoir des torts envers vous, mais, à part l'infirmité de son esprit, Pauline était digne d'être votre femme."

Il me regardait fixement d'un air d'anxiété.

" Parlez-moi, lui dis-je, de l'homme assassiné à Londres par Macari, en présence de Pauline. Dites-moi pourquoi on l'a tué ? "

Son teint devint livide. Il demeurait affaissé sur sa chaise comme une masse inerte, sans pouvoir ni bouger, ni détacher ses yeux de moi.

" Répondez, répétai-je. Vous avez été témoin

de la scène. Vous étiez trois : dans la chambre voisine, Pauline était assise au piano ; elle chantait, mais son chant s'arrêta au moment où tomba le jeune homme assassiné. Vous rappelez-vous ? "

Ceneri faillit s'évanouir.

J'attendis qu'il se remît. Sa respiration haletait. Je craignis un moment qu'il ne tombât foudroyé. Je lui présentai un verre de vin. Il le prit dans sa main tremblante et le vida d'un trait.

" Le nom de la victime ! " répétai-je.

Il retrouva la voix.

" Pourquoi venez-vous me le demander ? Pauline a dû vous le dire. Elle doit être guérie, sans cela vous n'auriez pu savoir...

— Elle ne m'a rien dit.

— Vous me trompez. Elle a dû vous le dire. Nul autre qu'elle n'a vu le crime.

— Une autre personne était présente.

— Oui, en effet, une autre personne se trouvait là par accident. J'ai fait tous mes efforts pour que sa vie fût épargnée.

— Je vous remercie de l'avoir fait.

— " Vous " me remerciez. Pourquoi est-ce " vous " qui remerciez ?

— La vie que vous avez sauvée était la mienne. J'étais cet homme.

— C'était vous !..." Il m'observa plus attentivement encore. " Oui, continua-t-il, je me rappelle maintenant vos traits. Je ne m'étais jamais expliqué pourquoi votre visage m'avait toujours paru être un visage de connaissance. Oui, je comprends, car je suis médecin. On vous a opéré... Alors vous ne voyiez rien. Vous étiez aveugle. Je ne pouvais pas m'y tromper.

— Je n'ai rien vu, mais j'ai tout entendu.

— Et depuis, Pauline vous a raconté ?...

— Pauline n'a pas recouvré la raison."

Ceneri se leva et se promena, très agité, de long en large ; on entendait le cliquetis de ses chaînes pendant qu'il marchait.

" Je le prévoyais, murmura-t-il en italien ; un tel crime ne pouvait rester caché."

Se tournant vers moi : " Dites-moi comment vous avez été instruit de tout ceci. Thérèse serait morte plutôt que de me dénoncer. Pétroff est mort, mort comme je vous l'ai dit, fou furieux."

Ces dernières paroles me firent comprendre que Pétroff était le troisième personnage dont Pauline avait fait mention dans son délire.

" Est-ce Macari, alors, ce double traître ? Non, puisqu'il était l'assassin. Un tel aveu aurait déjoué tous ses plans. Dites-moi, de grâce, comment vous l'avez su ?

— Je vous dirai tout, répondis-je, à condition que vous me donniez votre parole d'honneur que vous répondrez pleinement et franchement à mes questions."

Il eut un sourire amer : " Vous oubliez ma position, monsieur Vaughan, quand vous parlez de mon " honneur." Mais soit, je vous fais cette promesse."

Alors, je lui racontai, aussi brièvement que possible, tout ce qui s'était passé ; je lui dis que Pauline paraissait en voie de guérison, que, par suite d'un nouveau phénomène, j'étais devenu un étranger pour elle.

" A moins que votre réponse ne soit telle que je l'espère, ajoutai-je, ma résolution est arrêtée: jamais plus, elle et moi, nous ne nous reverrons.

— Si je puis faire quelque chose pour expier... répondit-il vivement.

— Vous n'avez qu'à dire la vérité. Ecoutez. L'assassin, votre complice, je lui ai jeté son crime à la face. Comme vous, il ne l'a pas nié, mais il l'a justifié.

— Comment ? s'écria Ceneri avec une ardente curiosité."

Je m'arrêtai un instant. Je fixai mon regard sur lui, afin de bien saisir les moindres nuances de sa physionomie et d'y lire la vérité plus encore que dans ses paroles.

" Macari, dis-je, affirme que le jeune homme a été tué sur votre ordre, parce qu'il s'était fait aimer de Pauline et refusait de l'épouser. La vérité, maintenant, dites-moi la vérité ! "

J'avais crié ces derniers mots. Ceneri, au contraire, devint calme :

" La victime, dit-il d'une voix ferme, le jeune homme frappé par le poignard de Macari était le frère de Pauline, le fils de ma sœur... Anthony March ! "

" Anthony ! " Les paroles de Pauline me sonnaient aux oreilles : " Mon bien-aimé, mon bel Anthony ! "

UNE CONFESSION TERRIBLE

Ceneri, après cet aveu terrifiant, se prit la tête entre les mains avec un geste de désespoir. Je restais comme frappé de stupeur, répétant machinalement : " Le frère de Pauline, Anthony March ! " Toute trace de l'horrible mensonge machiné par Macari était effacée de mon esprit, mais le crime dans lequel Ceneri avait trempé se présentait à moi sous un aspect plus repoussant. Laisser poignarder un proche parent, l'enfant de sa sœur ! Non, il ne pouvait rien alléguer pour pallier ce meurtre. Ne l'eût-il ni conçu ni ordon-

né, il était présent, il avait aidé à en cacher les trace et, récemment encore, n'était-il pas en relations amicales avec l'assassin ?

" Je vois, dit-il, ce que vous pensez. C'est naturel. Cependant je ne suis peut-être pas aussi coupable que je le parais.

— D'abord, dites-moi tout ; vos excuses viendront après, s'il y a des excuses pour un forfait semblable.

— Rien ne peut excuser l'assassin. Quant à moi, Dieu sait que je ne souhaitais pas la mort d'Anthony. Sans doute il avait abandonné, oublié sa patrie ; mais cela, je le lui avais pardonné.

— Sa patrie ! La patrie de son père était l'Angleterre ?

— Sa mère était Italienne, répliqua Ceneri presque durement. Il avait de notre sang dans les veines. Sa mère était une Italienne de bonne race. Elle eût donné sa fortune, sa vie, tout... son honneur même pour l'Italie.

— Racontez-moi cette horrible histoire."

Il me la conta. Par pitié pour un homme repentant, je ne vous redirai pas ses paroles ; car celles-ci, sans l'accent dont il les marquait, sembleraient froides. A ses yeux, pour la cause de la liberté toute arme devenait bonne, tout crime pardonnable.

Lui et sa sœur étaient nés d'une famille honnête de la classe moyenne, non pas noble comme le prétendait Macari. On lui avait donné une éducation libérale et il avait adopté la profession de médecin. Sa sœur, de laquelle Pauline avait hérité sa beauté fière, menait l'existence la plus triste car, suivant l'exemple de son frère, elle refusait de prendre part à aucuns plaisirs tant que l'Autrichien régnerait. Elle aurait porté

fidèlement le deuil de sa patrie, si un Anglais du nom de March n'eût gagné son cœur. Il l'épousa, l'emmena dans son pays. March était très riche. Durant quelques années, les époux vécurent heureux. Ils eurent deux enfants, un fils et une fille. Le fils avait douze ans et la fille dix ans lorsque le père mourut. Sa veuve retourna au pays natal, seule héritière d'une immense fortune.

Cette sœur de Ceneri adorait son frère, plus âgé qu'elle de quelques années. A son retour en Italie, elle le trouva établi médecin, travaillant beaucoup, gagnant assez peu en menant une vie d'apparence paisible. Sous ces dehors bourgeois se dissimulait chez lui un des patriotes les plus actifs parmi tous ceux qui travaillaient alors à la libération de l'Italie. Il s'ouvrit de ces grands projets à Mme March enthousiasmée. Elle aussi se sentait prête à tous les sacrifices.

Malheureusement, elle mourut longtemps avant que ne fût mûr le fruit de ce qu'ils appelaient tous deux la bonne cause. Elle fit de son frère l'unique dépositaire des biens de ses enfants. Toutefois, à la dernière heure, se rappelant le vœu de son mari, elle exigea que son fils et sa fille eussent une éducation britannique. Anthony et Pauline furent donc placés dans des pensionnats anglais ; comme ils n'avaient guère d'amis dans le pays de leur père, ils passaient leurs vacances en Italie. Ils grandirent ainsi presque autant Italiens qu'Anglais. Ceneri gérait leur fortune avec le soin et l'entente d'un excellent homme d'affaires.

C'est alors que sonna l'heure si longtemps attendue ! Il s'était tenu à l'écart des petits complots avortés, mais le moment était venu de tenter un suprême effort. Il salua le héros du jour,

Garibaldi. Le premier pas venait d'être hardiment tenté et avait réussi. L'homme et l'occasion étaient trouvés. Les volontaires affluaient par milliers sur le théâtre de la guerre. Un cri cependant s'élevait de toutes parts : " De l'argent ! de l'argent ! de l'argent ! " Il fallait de l'argent pour acheter les armes et les munitions, de l'argent pour les approvisionnements, les vivres et les vêtements, de l'argent pour tout ! Ceux qui procureraient ce nerf de la guerre seraient les véritables libérateurs. Pourquoi hésiter ? Si sa sœur eût vécu, elle aurait donné sa fortune pour l'Italie ! Ses enfants n'étaient-ils pas à moitié Italiens ? Le devoir envers la patrie passe avant tous les autres devoirs.

Ceneri sacrifia impitoyablement tout l'héritage des orphelins ; il versa des sommes énormes dans les mains qui se tendaient pour les recevoir. Titres et honneurs lui furent offerts en récompense de ses services. Demeuré simplement le docteur Ceneri, il rompit avec ses anciens chefs et amis quand l'Italie, si près d'être une république, devint un royaume. Il n'avait conservé que quelques mille livres sterling. Ses pupilles grandissaient et le patriotisme ne lui interdisait point de retenir ces sommes pour achever leur éducation. Pauline promettait d'être si belle qu'il se tourmentait peu de son avenir. Un mari riche serait aisément trouvé. Quant à Anthony, dès qu'il aurait atteint sa majorité, Ceneri était décidé à lui dire où sa fortune avait passé, à implorer son pardon, et à subir même, s'il le fallait, le châtiment de son acte illégal. Quoiqu'il ne sympathisât pas avec les projets régénérateurs de son oncle et ses rêves de liberté, le jeune homme se fiait à lui, convaincu qu'à sa majo-

rité il allait recueillir un splendide héritage, grossi encore par des épargnes accumulées.

Tant qu'il eut assez d'argent pour satisfaire aux exigences de ce neveu qui dépensait sans compter avec une prodigalité folle. Ceneri avait différé le moment des aveux. L'idée que Macari tenta de réaliser plus tard avec mon concours, en adressant une demande au gouvernement italien pour obtenir le remboursement des fonds dépensés au profit de l'Italie, cette idée s'était bien présentée à son esprit. Mais, pour la mettre à exécution, il eût fallu instruire Anthony de sa conduite ; c'est au nom de celui-ci que la demande aurait dû être faite. Et à mesure que l'inévitable scandale approchait, il éprouvait une crainte de plus en plus vive. Il avait bien étudié le caractère à la fois léger, violent et opiniâtre du jeune March ; il prévoyait qu'en apprenant la vérité, son premier mouvement serait de tirer vengeance du dépositaire. Ceneri avait devant lui la perspective d'une condamnation méritée. Si la loi anglaise ne pouvait l'atteindre, celle de son pays lui serait appliquée. Peu à peu, le désir de se soustraire aux conséquences de ses actes grandit en lui.

Il n'avait jamais ressenti beaucoup d'affection pour les enfants de l'Anglais qui lui avait pris sa sœur. Ils tenaient trop de leur père pour cela. De bonne foi, il était persuadé que ses propres complots hâtaient l'avènement d'une ère de liberté universelle. Dans la société secrète dont il faisait partie, le docteur était un personnage considérable. S'il venait à être ruiné ou emprisonné, la cause qu'il servait en souffrirait. N'avait-il pas le droit de mettre en balance ses sublimes desseins avec l'existence vide et frivole de son neveu ? Il raisonnait ainsi et se persuadait

à lui-même que c'était dans l'intérêt de l'humanité.

Anthony March avait alors vingt-deux ans. Joyeux et insouciant, il avait accepté jusque-là les retards apportés au règlement des affaires. Comment ses soupçons s'éveillèrent-ils à la fin ? Tout à coup son attitude changea, il exigea que l'héritage de son père lui fût remis. Ceneri, pour le rassurer, promit que, durant un séjour qu'il comptait faire à Londres, il lui rendrait des comptes. En réalité, l'explication ne pouvait plus maintenant être retardée, car les dernières traites tirées par Anthony avaient réduit à zéro ce qui restait de son patrimoine.

Alors intervint Macari. Durant bien des années, il avait été pour Ceneri un agent fort utile, mais il n'avait toutefois ni l'élévation d'idées ni le désintéressement de son patron. Dans toutes ces conspirations, il ne voyait qu'un moyen de parvenir. Mêlé aux aventures de Ceneri, il l'accompagnait partout ; c'est ainsi qu'il eut l'occasion de voir Pauline. Il s'éprit d'elle et persista dans ses assiduités plusieurs années de suite. A diverses reprises, Pauline lui avait fait connaître qu'il perdait ses peines ; néanmoins, il revenait toujours. Ceneri ne l'encouragea nullement, mais il ne voulait pas le blesser et, voyant que la jeune fille restait insensible à ses hommages, jugea prudent de laisser aller les choses, dans l'espoir que Macari finirait par se lasser.

Pauline demeura en pension jusqu'à dix-huit ans. Elle passa ensuite deux années avec son oncle en Italie, séparée de son frère qu'elle aimait d'une ardente affection. Sa joie fut grande quand le docteur lui apprit que ses affaires l'appelaient à Londres et qu'elle l'y accompagnerait.

Ceneri, pour mieux recevoir ses nombreux amis

politiques à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, loua une maison meublée où Pauline fut fort ennuyée de voir arriver Macari parmi les premiers visiteurs. Mais la présence de celui-ci semblait être indispensable à Ceneri ; bientôt même il vint partager l'habitation commune, rue Horace. Comme la vieille Thérèse, la domestique du docteur, les avait suivis à Londres, et que c'était elle qui faisait le service, il n'y avait guère en réalité de changement pour Pauline.

Macari persistait à la poursuivre sans merci. A la fin, il conçut l'idée folle de gagner le frère à sa cause. En orgueilleux qu'il était, le jeune homme rit de son outrecuidance et le mit à la porte. Le malheureux ! s'il avait pu prévoir ce qu'allait lui coûter ce dédain !

Ce fut peut-être une parole dite par Macari dans la rage folle où il se trouvait en quittant Anthony, qui ouvrit les yeux de celui-ci sur le péril auquel était exposée sa fortune. Quoi qu'il en soit, Anthony écrivit sur-le-champ à son oncle en insistant pour le règlement immédiat de sa gestion, le prévenant que, s'il tardait encore, il consulterait un avoué et recourrait aux voies judiciaires. Le moment si longtemps redouté, si longtemps différé, était donc venu.

Ceneri, avec la gravité solennelle d'un mourant, m'assura qu'il n'avait aucunement prémédité le terrible moyen par lequel devait se dénouer la situation. Après avoir ébauché bien des plans, il s'était enfin arrêté à l'un d'eux qui consistait à enlever Anthony, avec l'aide de ses amis, le conduire à l'étranger et l'interner pour quelques mois dans une maison de santé. Ensuite on aurait proposé au jeune homme d'acheter sa liberté contre la promesse qu'il ferait de pardonner la dilapidation de sa fortune.

A l'exécution de ce projet hasardeux, Macari, plein du désir de se venger, prêta volontiers main forte ; un nommé Pétroff, l'âme damnée du doc .ur, et Thérèse, la vieille domestique qui, pour obéir au maître, aurait commis n'importe quel crime, se joignirent à Macari. Les papiers nécessaires pouvaient être obtenus ou fabriqués. Le tout était de trouver un moyen de faire venir Anthony à la maison de la rue Horace ; une fois là, il n'en sortirait que comme aliéné, et sous l'escorte de son médecin et de vigoureux gardiens qui l'emmèneraient en Italie.

Ceneri invita son neveu à venir le soir. Celui-ci répondit en demandant que le docteur vînt plutôt le trouver chez lui. Alors,inconsciemment, sur un conseil de Macari, la pauvre Pauline servit d'instrument innocent pour attirer son frère dans la maison fatale. L'oncle écrivit au neveu que peu lui importait l'endroit où leur entrevue aurait lieu, mais qu'étant très occupé il serait forcé de l'ajourner. Il dit ensuite à Pauline que comme des affaires le retiendraient le soir dehors, très tard, c'était pour elle une bonne occasion de passer quelques heures en tête-à-tête avec son frère.

Pauline qui ne soupçonnait rien, se fit conduire par Anthony au théâtre. Minuit sonnait quand il la ramena rue Horace. Comme il lui disait adieu, Ceneri et ses deux acolytes se présentèrent. Anthony parut contrarié de cette rencontre, mais il fit bonne contenance et salua son oncle en tournant le dos à Macari.

Il n'entrait pas dans le dessein de Ceneri de se livrer à aucun acte de violence à l'égard du jeune March en présence de sa sœur. C'était au moment où il quitterait la maison qu'on devait se

saisir de lui, et le porter à la cave en étouffant ses cris.

" Pauline, dit Ceneri, vous devriez aller vous reposer. Anthony et moi, nous avons à causer d'affaires.

— J'attendrai qu'il parte, répondit-elle,mais si vous désirez causer, j'irai dans la chambre à côté."

Et elle alla s'asseoir au piano, où elle se mit à chanter.

" Il est trop tard ce soir pour parler d'affaires, dit Anthony.

— Vous feriez bien de saisir l'occasion, répliqua Ceneri. Je suis forcé de quitter l'Angleterre demain.

— Soit, mais est-il donc nécessaire que des étrangers soient présents ?

— Ce ne sont pas des étrangers, et ils pourront témoigner de la vérité de ce que je vais vous dire.

— Je ne veux pas qu'on parle de ce qui me regarde devant ce drôle," dit Anthony, avec un geste hautain, à l'adresse de Macari.

Ceneri et son neveu discutaient à voix basse. Pauline n'était pas loin, et ni l'un ni l'autre ne voulaient l'alarmer par l'apparence d'une querelle. Mais Macari avait entendu la phrase et vu le geste. Son regard brilla de colère et il se pencha vers le jeune homme.

" Il se peut, dit-il, que dans quelques jours vous soyez aise de m'accorder le don que vous m'avez récemment refusé."

Ceneri remarqua que Macari tenait la main droite plongée dans son gilet, mais cette attitude lui étant habituelle, il n'y prit point garde autrement.

Anthony dédaigna de répondre.

" Avant tout, dit-il, j'insisterai pour qu'à partir de ce moment Pauline soit placée sous ma garde. Ni elle ni sa fortune de deviendront la proie d'un misérable aventurier italien."

Ce furent les dernières paroles prononcées par le malheureux. Macari fit un pas en avant. La longue lame sortit soudain de dessous le vêtement où il la dissimulait et, au moment où Anthony se rejetait en arrière, le coup s'abattit, le frappant de haut en bas, de toute la force d'un bras nerveux. La pointe du poignard s'enfonça sous la clavicule et transperça le cœur de part en part. Anthony March était muet pour toujours !

Au moment même où il tombait, le chant de Pauline s'arrêta brusquement et le cri d'horreur poussé par elle retentit dans tout l'appartement. Du piano elle avait vu... Etait-il surprenant qu'un tel spectacle lui eût enlevé la raison ?

Ceneri demeura pétrifié en face d'un crime qui rendait inutile le plan qu'il avait combiné d'avance. Pétroff seul était resté en possession de son sang-froid. Les cris de Pauline auraient pu tout dénoncer ; il s'élança vers elle, lui jeta sur la tête une grande couverture de laine, la déposa sur le canapé et l'y maintint de force.

A ce moment, j'entrai comme un vengeur du crime. Le féroce Macari lui-même fut frappé de stupeur à mon aspect. Ce fut Ceneri qui, poussé par l'instinct de la conservation, prit un pistolet et l'arma. Ce fut Ceneri qui comprit le sens de mon appel suppliant et me sauva la vie.

Macari, dès qu'il fut remis de sa première surprise, insista pour que j'eusse le même sort qu'Anthony March. Son poignard se leva de nouveau sur moi tandis que Pétroff, qui avait quitté Pauline pour me saisir, me tenait cloué

sur le plancher, à l'endroit où j'étais tombé. Ceneri, constatant que j'étais aveugle, repoussa la lame : il jura que, lui présent, un second crime ne serait pas commis.

Pétroff appuya Ceneri, et Macari, tout en maugréant, finit par céder, sous condition que l'on disposerait de moi de la manière que j'ai racontée déjà.

Pourquoi Ceneri n'alla-t-il pas dénoncer le meurtre ? La crainte d'y être impliqué dut le retenir ; il savait aussi qu'il serait sûrement condamné si la vérité sur le détournement du dépôt qui lui avait été confié était connue. Peut-être aussi Pétroff et lui considéraient-ils la vie humaine comme peu de chose ; il est certain que leurs mains n'étaient point absolument pures d'assassinats politiques. Persuadés que, livrés à la justice, ils n'auraient rien à espérer, ils firent cause commune avec Macari, s'efforçant d'empêcher les recherches et de cacher les traces du crime.

Maintenant qu'ils marchaient tous d'accord, le succès était assuré. La première chose à faire était de se débarrasser de moi. Pétroff, car Ceneri ne voulait pas m'abandonner aux mains de Macari, sortit et trouva une voiture attardée. Moyennent un bon prix, le cocher consentit à la lui laisser pour une heure. Il faisait encore nuit, de sorte qu'on put, sans être vu de personne, me placer dans la voiture. Ce fut d'autant plus facile qu'on avait pris soin de me faire avaler un narcotique. Pétroff me déposa dans une rue écartée ; il reconduisit ensuite la voiture à son propriétaire et rejoignit ses complices.

Quant à Pauline, ses gémissements s'étaient éteints peu à peu, et elle restait étendue dans un état léthargique. Elle était pour ceux qui l'en-

touraient le principal danger. Il n'y avait rien à faire, sinon la transporter dans sa chambre et l'y laisser sous la garde de Thérèse. A son réveil, on aviserait aux mesures à prendre à son égard.

Le soin le plus pressant était de se débarrasser du cadavre. Différents moyens furent proposés et discutés. On prit enfin un parti que son audace même paraissait devoir faire réussir : les difficultés de leur situation engageaient les coupables à risquer ce coup hardi.

Le lendemain matin une lettre fut envoyée au domicile d'Anthony. Elle disait que le jeune March était tombé gravement malade chez son oncle. Ceci pour empêcher une enquête de ce côté. Le corps de la victime avait été disposé adroitement de manière à lui donner l'apparence d'une mort naturelle. On fabriqua un faux certificat de décès signé d'un nom de médecin. Un cercueil et une caisse de bois de sapin furent commandés à un entrepreneur pour la nuit suivante. Le corps y fut déposé tout simplement en présence de Ceneri sans les formalités habituelles ; on expliqua cette façon d'agir en disant que ce n'était qu'un arrangement provisoire, puisque les obsèques auraient lieu à l'étranger.

Puis, à l'aide de faux certificats, les formalités indispensables se trouvèrent remplies et, deux jours plus tard, les trois hommes, en habits de deuil, faisaient route vers l'Italie avec le cercueil. Dans la ville où la mère d'Anthony était morte, ils enterrèrent le fils à côté de la mère et inscrivirent sur la tombe son nom et la date de sa mort. Ils n'eurent plus ensuite d'inquiétude que du côté de Pauline.

Et il n'y avait pas lieu d'en avoir. Quand Pauline revint à la vie, elle ne parla point de la ter-

rible scène à laquelle elle avait assisté ; elle ne fit aucune question. Le passé s'était évanoui de sa mémoire. Selon des instructions reçues, Thérèse l'emmena aussi vite que possible rejoindre son oncle en Italie, et Ceneri constata ainsi que son crime avait privé le frère de la vie, la sœur de la raison.

Le temps s'écoulait, mais l'état de Pauline ne changeait pas. Thérèse avait soin d'elle à Turin. Ceneri, qui n'avait pas de résidence fixe, voyait rarement sa nièce dont la vue éveillait en lui le souvenir de ce qu'il eût voulu, coûte que coûte, oublier. Le séjour de l'Italie paraissant n'être pas agréable à Pauline, Ceneri, qui cherchait à l'éloigner de lui, consentit à ce que Thérèse la ramenât en Angleterre. Il était venu à Turin, le jour où je l'y rencontrai, afin de prendre des dispositions pour le départ de sa nièce. Macari l'avait accompagné. Tout souillé qu'il fût du sang du frère, il n'en persistait pas moins à convoiter la sœur. Il voulait épouser Pauline malgré son état maladif. Il avait même menacé Ceneri de la lui enlever, en jurant qu'elle serait à lui. Elle ne se souvenait de rien : pourquoi donc ne serait-elle pas sa femme ? Ceneri, malgré son absence de scrupules, recula devant une pareille monstruosité. Il eût rompu volontiers tout rapport avec Macari ; mais il existait entre ces deux hommes trop de secrets pour qu'un crime si atroce qu'il fût, pût les séparer.

Quelques temps après survinrent les circonstances qu[illegible]dres, me rapprochèrent de Pauline et m'an[illegible] à demander sa main. En me l'accordant, [illegible] se déchargeait de toute responsabilité et en même temps la plaçait hors des atteintes de Macari. C'est ainsi que se fit notre étrange mariage.

Telle fut la confession de Ceneri. Peut-être s'était-il dépeint sous des couleurs trop favorables encore ; mais il m'avait fait ce terrible récit de son plein gré, sans rien cacher, et malgré la répulsion qu'il m'inspirait, je sentais qu'il m'avait dit la vérité.

Force était de terminer notre entretien. Il durait depuis si longtemps que le complaisant capitaine avait avancé la tête plusieurs fois dans la chambre, indiquant ainsi que j'outrepassais les limites de l'autorisation qui m'avait été accordée, tout exceptionnelle qu'elle fût. D'ailleurs, le but de mon voyage était atteint. J'avais appris ce que je voulais savoir.

Ceneri cessa de parler. Il restait assis, les yeux fixés à terre. J'avais devant moi un malheureux en guenilles, si misérable et si vieilli que je n'eus pas la force de lui adresser un reproche.

" Croyez-vous, demanda-t-il, que Pauline guérisse ?

— J'en suis presque sûr.

— Vous lui direz l'état dans lequel vous m'avez vu. Maintenant, il faut que je m'en aille, " ajouta-t-il avec un frisson en traînant ses membres lassés vers la porte.

" Arrêtez, m'écriai-je, dites-moi si je puis quelque chose pour vous ? "

Il sourit faiblement. " Donnez-moi un peu d'argent. Peut-être pourrai-je le garder et me procurer ainsi quelques petites douceurs, qui sont le luxe d'un prisonnier."

Je lui remis plusieurs billets de banque, qu'il cacha sous ses vêtements.

" En désirez-vous davantage ? "

Il fit signe que non. " Je m'attends à ce que ceux-ci me soient volés avant que je ne les uti-

lise. Mais il dépend de vous de m'accorder une faveur plus précieuse... Macari, ce scélérat, recevra tôt ou tard sa juste récompense. J'ai souffert, il souffrira aussi. Quand l'heure sera venue, voulez-vous tenter de me le faire savoir ? Ce sera difficile, mais vous avez de l'influence et vous pourrez probablement me faire parvenir un message."

Sans attendre ma réponse, il se dirigea vers la porte et la sentinelle le reconduisit à la prison. Je le suivis. Au moment où la lourde serrure grinçait :

" Adieu, monsieur Vaughan, me dit-il, si je vous ai fait tort, j'implore votre pardon. Nous ne nous reverrons jamais.

— En ce qui me concerne, je vous pardonne volontiers."

Le soldat saisit brusquement le bras de Ceneri et le poussa sous la porte. Alors il se retourna encore vers moi, et ses yeux en rencontrant les miens e[illegible] une expression dont le souvenir me poursu[illegible]endant plusieurs jours. Il me regardait en[illegible] ainsi, quand la lourde porte se referma.

SE SOUGIENT-ELLE ?

A Saint-Pétersbourg, je trouvai des lettres de Priscille. Elle avait emmené ma femme dans le Devonshire, son propre pays, ayant foi dans la vertu du climat. Et, en effet, ce séjour faisait le plus grand bien à Pauline qui était redevenue fraîche comme une rose et " aussi saine d'esprit que monsieur Gilbert lui-même."

Ces bonnes nouvelles excitèrent jusqu'à la fièvre mon désir d'arriver chez moi. J'allais donc revoir ma femme telle que je ne la connaissais

pas encore, c'est-à-dire rentrée en possession de son intelligence. Se souviendra-t-elle de moi ? Apprendrait-elle enfin à m'aimer ? Mes peines étaient-elles finies ? Telles étaient les questions que je me posais sans relâche.

Je me rendis, sans avertir personne de mon retour, à l'adresse indiquée dans la lettre de Priscille. C'était une petite maison tranquille, perchée sur un côteau boisé, avec un jardin qui descendait en pente, tout rempli des dernières fleurs de l'été. Dès le seuil de cette calme retraite, j'approuvai le choix fait par Priscille.

Une servante me dit que " la demoiselle " était en promenade dans un bois dont elle m'indiqua la direction.

On touchait au commencement de l'automne, mais tout était encore vert. A mes pieds, apparaissait le village des pêcheurs. Les maisons sont groupées à l'endroi où un torrent, descendant de la vallée, se jette avec bruit dans la mer. De chaque côté de la rivière s'élèvent des rochers derrière lesquels ondulent les collines boisées. En face de moi, l'océan calme et diapré s'étendait à perte de vue.

Je suivis un petit chemin au bas du rocher, j'atteignis les bois de haute futaie et, au moment d'y pénétrer avec le sentiment d'un amoureux de conte de fées qui va chercher sa princesse dans la forêt enchantée, je rencontrai le bon génie, ma vieille Priscille. Elle courait vers la maison chercher un châle dont sa maîtresse avait besoin. A ma vue, elle poussa un grand cri de surprise et de joie.

" Enfin ! s'écria-t-elle, vous voilà donc revenu ! Toutes nos angoisses seront finies."

Je lui coupai la parole :

" Se souvient-elle de moi, ma bonne Priscille ?

— C'est difficile à dire ; elle parle sans cesse de l'ami qui voyage pour elle. Vous m'avez défendu de lui en dire davantage. C'est votre faute si sa mémoire sur ce seul point est lente à revenir. J'aurais pu lui parler tout naturellement de votre mariage, lui dire comment vous l'avez soignée. Si elle avait appris seulement que vous l'aviez embrassée avant de partir ! Oh ! alors elle se serait souvenue, et vite !

— Priscille, j'ai bien su ce que je faisais en vous défendant de parler. Je veux qu'elle soit libre. Elle est jeune, belle, elle se croit riche et notre mariage n'a été qu'une formalité qui peut être rompue. Si elle ne m'aime pas, et qu'est-ce qui me prouve qu'elle puisse m'aimer ? je m'effacerai de sa vie, tout en prenant des mesures pour qu'elle ait l'illusion de la richesse.

— Voilà bien des idées à l'envers, comme vous en avez souvent ! s'écria Priscille en levant les mains au ciel. Vous commencez par la planter là pour courir le monde bien inutilement, et puis vous revenez avec cette méfiance de vous-même qui vous fera toujours manquer les meilleures occasions. Si les autres ont de la vanité, on peut bien dire que vous pécheez par le défaut contraire. Oh ! monsieur Gilbert...

— Allons, Priscille, ne me grondez pas. Dites-moi où elle est...

— Dans la clairière, elle dessine. Allez droit devant vous : c'est à deux pas."

Un sentier à peine tracé conduisait en effet vers une éclaircie : les arbres abattus laissaient apercevoir comme dans un cadre délicieux les rochers et la rivière. De loin, je vis une jeune fille, assise en face de ce point de vue, un attirail d'aquarelliste à ses côtés. Sa forme gracieuse, sa noire chevelure dénouée m'étaient connues : mon cœur

battit à grands coups. Je me glissai derrière le feuillage et la contemplai sans qu'elle s'en doutât.

Quelle ivresse ! La santé qui fleurissait sa joue rose se trahissait dans tous ses mouvements ; l'expression qui animait son visage le rendait mille fois plus beau que celui dont j'avais emporté l'image chérie. Sous le coup de la joie, je sortis de ma cachette. Au bruit que je fis en écartant les branches, elle tourna la tête et regarda de mon côté.

Sans doute elle se souvenait de moi, car elle laissa tomber son album et fut debout avec un geste qui semblait m'appeler.

Je courus à elle.

" Me reconnaissez-vous, Pauline ?

Que n'aurais-je pas donné pour baiser à genoux sa main où brillait notre anneau de mariage, mais elle répondit seulement :

" Je vous ai vu dans mes rêves... des rêves étranges..."

Et une vive rougeur colora ses joues.

J'attirai son bras sous le mien, me chargeai de sa boîte de couleurs et l'emmenai vers la maison.

Elle paraissait accepter ma té comme une chose toute naturelle. Quand sentier devenait escarpé et difficile, elle me tendait la main, comme avertie que mon appui lui était en effet chose due. Elle garda assez longtemps le silence :

" D'où venez-vous ? me demanda-t-elle enfin.

— D'un long, très long voyage de plusieurs milliers de lieues.

— Avez-vous atteint votre but ? reprit-elle vivement.

— Oui, j'ai découvert la vérité que je voulais connaître. Je sais tout.

— Dites-moi où il est ?

— Qui ?

— Anthony, mon frère, celui qu'ils ont tué, où repose-t-il ?

— Il repose à côté de votre mère.

— Vous me conduirez en Italie voir sa tombe ? " dit-elle avec un accent doux et suppliant.

Je le lui promis tendrement.

" Après, ajouta-t-elle avec une émotion profonde, nous ne parlerons jamais plus de ce tragique passé."

Priscille avait laissé grande ouverte la porte du jardin. Nous pénétrâmes dans les allées ombreuses, sans que personne survînt entre nous.

Alors je pris la main de ma femme :

" Pauline, lui dis-je, peux-tu évoquer et fixer des souvenirs qui me concernent, ou bien ne suis-je pour toi que l'étranger qui a eu le bonheur d'être appelé à te servir et qui doit se contenter de ce bonheur-là ? Parle. Dans le premier des cas, je resterai auprès de toi toute ma vie, dans l'autre, le voyageur repartira pour toujours, mais tu auras en lui, de loin, quoi qu'il arrive, le plus dévoué des amis."

Elle eut un divin sourire. Confiante, elle posa sa tête sur mon épaule et j'entendis ses lèvres murmurer : " Je t'aime ! "

EPILOGUE

Plusieurs années après, je me trouvais à Paris. La guerre de 70 était finie. Les traces de la lutte sanglante entre les deux peuples français et allemand avaient presque disparu, mais celles de la seconde guerre, de la guerre civile, étaient partout visibles. Le palais des Tuileries, en ruines, semblait tourner tristement des yeux privés de lumière vers la place de la Concorde, où s'élevaient les statues des deux provinces perdues. La colonne Vendôme gisait renversée. La grande ville apparaissait noircie et en partie carbonisée par les torches incendiaires de ses enfants. L'incendie cependant avait été étouffé et vaincu. C'était l'heure des représailles. Un officier de mes amis me mena voir une prison militaire. Nous étions là, dehors, à causer, quand apparut un peloton de soldats qui escortaient trois hommes, les menottes aux mais.

" Qui sont-ils ? demandai-je.

— Des rebelles qu'on va fusiller."

Je regardai les condamnés au moment où ils passaient. L'un d'eux releva la tête. C'était Macari !

Je tressaillis, mais j'avoue que ce mouvement ne venait pas uniquement de compassion. De son côté, il me reconnut. Une expression de haine implacable bouleversa son visage. Il s'arrêta et me lança un torrent d'injures. Un soldat le poussa en avant.

Dix minutes après, les détonations crépitantes des fusils m'annoncèrent que justice était faite

du dernier et du plus coupable des assassins d'Anthony March.

Je me souvins alors de la promesse que j'avais faite à Ceneri. Six mois plus tard, je reçus une lettre estampillée de nombreuses marques hiéroglyphiques. Cette lettre m'apprenait que le prisonnier auquel j'avais écrit était mort deux ans après son arrivée aux mines.

... Et tandis que j'écris les dernières lignes de ce récit qui valait peut-être la peine d'être conté, je vois s'évanouir dans le passé, comme un étrange brouillard de rêve, l'effroyable cauchemar auquel a succédé l'aube sereine de notre grand et paisible bonheur. Pauline, à mes côtés, me sourit, et mes yeux, qui ont retrouvé la joie de la lumière, contemplent ses yeux où brille maintenant la flamme vivante de l'amour et de la pensée.

FIN.

UNE VENGEANCE ANGLAISE

I

Il y a à Londres un quartier dont la physionomie n'a été qu'esquissée jusqu'ici et qui méritait cependant une mention spéciale dans les récits des romanciers modernes de la Grande Bretagne. Nous voulons parler du quartier sur lequel se trouve située la prison de la Flotte, dont les limites ont conservé, comme on le sait peut-être, les privilèges et les franchises des anciens "asiles." En donnant au prévôt de la Flotte des garanties pour le montant de la somme due à son incarcérateur, un prisonnier peut obtenir l'autorisation de résider aux environs de la prison, et jouir ainsi d'une liberté relative. Il résulte de cette tolérance que ce quartier est presque entièrement habité par une agglomération interlope de banqueroutiers maladroits et de débiteurs insolvables, auxquels se mêle une population flottante d'ivrognes fainéants et de filous actifs, de telle sorte que, passé une heure de la nuit, il est bien rare d'y rencontrer une figure honnête.

Cependant, le 25 novembre de l'année 1838, vers dix heures du soir, un homme qui n'était ni banqueroutier, ni débiteur insolvable, ni ivrogne, ni filou, parcourait à pas rapides et pressés l'une des rues étroites qui longent les prisons de la Flotte. Cet homme pouvait avoir une cinquantaine d'années ; il était petit, gros, replet, et sa physionomie, animée par deux yeux vifs et

doux, annonçait une nature placide, que les soucis de la vie n'avaient jamais dû beaucoup inquiéter.

Il allait et venait le long des murs, s'arrêtant parfois pour plonger un regard dans la salle enfumée de quelque cabaret borgne et reprenant bientôt sa course, jusqu'à ce qu'un nouveau sujet d'observation vînt le suspendre de nouveau.

M. Gus-Brough était certainement le personnage le plus original des Trois-Royaumes. A toute heure du jour ou de la nuit on le rencontrait dans les endroits les plus différents de la capitale, et il était presque aussi connu des " pick-pockets " qui grouillent dans la Cité, que des gentlemen qui font la roue à Bond-street. M. Gus-Brough appartenait d'ailleurs à l'une des familles les plus honorables de Londres ; son oncle maternel avait été lord-maire, et son grand-père avait siégé avec honneur sur le banc de la Chambre des communes. Sa fortune était, disait-on, colossale ; mais il n'avait jamais voulu se marier, dans la crainte de rencontrer une femme dont le caractère ne sympathisât point avec le sien, ou dont l'esprit étroit eût pu gêner la passion secrète qui faisait depuis si longtemps le but unique de toute sa vie.

Cette passion, le lecteur la connaîtra bientôt ; en parler plus longuement ici, serait retarder sans utilité ce récit. On nous permettra donc de continuer notre course à travers les rues sales et sombres qui entourent la prison de la Flotte, et d'y suivre l'honorable personnage que nous mettons en scène.

M. Gus-Brough avançait avec une certaine difficulté ; une petite pluie fine s'était mise à tomber ; le pavé était gras et glissant ; il hâtait le pas cependant, et regardait de tous côtés, à

droite et à gauche, pour s'assurer qu'il ne se trouvait pas à portée un cab disponible... Mais à cette heure et dans ces parages, un cab ne se trouve pas facilement, et M. Gus-Brough poursuivait sa route en soufflant tant bien que mal et en laissant échapper de temps à autre un juron énergique.

Tout à coup il s'arrêta et poussa une exclamation de douleur.

Il venait de tourner une des plus mauvaises rues du quartier, quand un homme, vêtu comme un artisan le heurta violemment au passage.

— Voilà, sur ma parole, une singulière manière de saluer les gens ! s'écria M. Brough avec humeur ; savez-vous, l'ami, que vous avez manqué m'écraser les pieds ?

— Votre Honneur m'excuse, répondit l'inconnu, mais la nuit est si noire que je ne l'avais pas vu.

Et il allait s'éloigner quand M. Brough lui mit la main sur l'épaule :

— Le ciel me confonde, si je me trompe ! ajouta-t-il avec un air de profond étonnement ; mais, ou je ne m'appelle pas Gus-Brough, de Piccadilly ou vous êtes M. Samuel Hampden, de la maison Bonnington et Cie.

L'homme que l'on interpellait ainsi parut vivement contrarié d'être reconnu, mais comme sans doute il comprit l'impossibilité de nier l'évidence il porta la main à sa casquette de toile cirée et ne chercha pas davantage à se cacher.

— M. Samuel Hampden ! reprit M. Brough.

— Moi-même, monsieur, répondit son interlocuteur.

— Et comment vous trouvé-je ici, à cette heure, quand tout Londres vous croit dans Lombard-street !

Samuel sourit.

— Mais vous-même, répliqua-t-il d'un ton embarrassé, et pour donner le change, comment se fait-il que vous soyez si loin de Piccadilly, surtout par un temps pareil ?

M. Brough haussa les épaules, sans prendre garde à l'embarras de Samuel :

— Oh ! moi, c'est différent, dit-il avec vivacité ; pour le moment, je sors de la prison de la Flotte.

— Est-ce possible ?

— Je n'en impose pas d'une syllabe, mon cher monsieur Samuel ; la prison de la Flotte est un lieu curieux à observer, et comme le prévôt est de mes amis, j'y vais de temps en temps, pour y prendre des renseignements statistiques qui sont d'un haut intérêt et que nos hommes d'Etat ignorent pour la plupart. Je fréquente ainsi tous les quartiers qui peuvent offrir quelque sujet d'observation, et j'ai dans Piccadilly bien des documents que l'on payerait fort chers à la Chambre des communes ou chez le lord-maire.

— Quels documents ? fit Samuel.

Tout en causant, ils s'étaient remis en marche.

— Voyez-vous, cher monsieur Sam, poursuivit bientôt après M. Brough, la ville de Londres est la première cité du monde, et quand vous vous levez le matin, vous êtes loin de vous douter des dangers que vous avez courus pendant la nuit.

— Moi !

— Vous et les autres.

— Comment cela ?

— Oh ! oh ! cela vous étonne, n'est-il pas vrai ? Mais vous ignorez, vous et les autres, qu'il y a à Londres 118,951 vauriens dont l'existence est un problème, et qui ne peuvent vivre qu'à vos dépens et aux miens, que l'on y compte

BIBLIOTHÈQUE U.S.

pas moins de 115,430 " pick-pockets," 2,295 vagabonds et 75,710 filles perdues.

— Sans doute, fit Samuel ; mais tout cela est connu de la police, et elle a l'œil sur eux...

— Eh ! qui dit le contraire, cher monsieur Hampden ! La police est une admirable institution, et la capitale des Trois-Royaumes n'a pas sa pareille en Europe ; mais il n'en est pas moins constant que l'on arrête toutes les nuits, dans les vingt-six quartiers de Londres, un nombre de citoyens qui varie de cent cinquante à cent soixante-dix, que l'on en égorge de cinq à dix, et que l'on enlève de quinze à dix-huit jeunes filles ; tout cela, croyez-le bien, sans que les vingt-six aldermen y puissent rien, non plus que vous et moi.

Une fois que M. Brough avait enfourché son " âne," comme dit Sterne, il n'était pas facile de l'arrêter. Samuel Hampden connaissait sa manie ; il se contenta donc de l'écouter, et se borna, par pure obligeance, à lui donner la réplique.

— Tenez, poursuivit l'honorable membre de la Société de statistique, la plaie de notre état social n'est pas dans le manque d'institutions. Dieu pardonne, et les savants sont là, d'ailleurs, pour y pourvoir au besoin. Il y a à Londres, monsieur Sam, dix-huit écoles où l'on enseigne le droit, sans compter les cinq écoles de théologie, et les quarante académies, où l'on s'occupe toute l'année des moyens pratiques d'améliorer le sort de l'humanité ; mais qu'est-ce que cela prouve, je vous prie ? Rien, monsieur Hampden, absolument rien.

— Je le crois comme vous.

— Cela n'empêche pas que les quatorze prisons de Londres ne regorgent de malfaiteurs, et qu'il

n'y ait en outre chaque jour 20,295 individus qui se lèvent sans savoir comment ils se procureront leur nourriture, ni où ils trouveront un gîte.

— J'ignorais cela.

— Eh ! comment le sauriez-vous, cher monsieur Sam ; il faut aller et venir, comme je le fais, regarder et observer à toute heure de la vie, pour connaître à fond toutes les couches de cette société au milieu de laquelle nous nous croyons bien en sûreté, et dont la plupart des membres n'ont pas même la moralité douteuse des sauvages de l'Amérique...

— Oh ! oh ! interrompit Samuel avec complaisance, il me semble, monsieur Brough, que cette assertion...

— Elle n'est qu'exacte, poursuivit le statisticien ; car, il faut bien le reconnaître, l'immoralité a monté peu à peu des dernières classes de la société, et la voilà qui, depuis quelques années, atteint et corrompt les sphères élevées... Tous les ans, il y a dans Londres — la première cité du monde, savez-vous — dix banquiers qui trompent et ruinent leurs actionnaires, vingt-cinq caissiers qui disparaissent avec les guinées de leurs patrons, cinquante officiers publics qui malversent, deux cents qui prévariquent, et les sociétés en commandite qui ne sont fondées qu'en vue de faire des dupes, et les entreprises qui n'ont d'autre mobile que le jeu... Nous vivons, cher monsieur Sam, dans un temps où l'ardeur de s'enrichir cause bien des désastres. Dès qu'on offre au public l'appât d'un gros intérêt, on fait tourner toutes les têtes ; et considérez que, souvent, le plus fripon n'est pas celui qu'on pense... Ce sont quelquefois les actionnaires eux-mêmes, dont la cupidité autorise et légitime presque toutes ces turpitudes... Aussi long-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

temps qu'on distribue des dividendes, qui s'inquiète du reste, qui fait la moindre question sur la marche d'une affaire ou sur la moralité de ceux qui la mènent ? Les actionnaires sont les complices des entrepreneurs, et ces derniers détrousseraient les voyageurs sur les grandes routes, pour leur payer des dividendes, que, Dieu pardonne, ils les empocheraient, sinon sans inquiétude, du moins sans remords... Etudiez, monsieur Sam, étudiez, et vous verrez si M. Brough, de Piccadilly, ne sait pas la vérité sur bien des choses, et s'il n'y a pas là de grandes réformes à tenter.

Sans doute, M. Gus-Brough, de Piccadilly, aurait continué longtemps sur le même ton, si un incident inattendu n'était venu lui couper la parole.

Mais au moment où il finissait, un grand cri s'éleva à quelque distance, et le bruit d'une rixe sanglante arriva jusqu'à eux.

Samuel s'était arrêté subitement.

— Avez-vous entendu ? dit-il à voix rapide à M. Brough.

— Parfaitement, répondit ce dernier.

— On égorge quelqu'un à cinquante pas.

— C'est vraisemblable...

— N'irons-nous pas à son secours ?

M. Brough remua la tête en signe de refus.

— Pour moi, répondit-il, je ne pense pas que cela soit prudent.

— Mais les cris redoublent, insista Samuel.

— J'entends bien.

— Ah ! il ne sera pas dit que j'aurai hésité plus longtemps.

— Allez mon jeune ami, allez ; et le ciel fasse que vous ne vous repentiez pas d'avoir cédé si facilement à l'impulsion de votre cœur.

Samuel était déjà loin ; il était parti sans écouter M. Brough, et ce dernier avait repris tranquillement son chemin.

— Quelques matelots ivres de gin, poursuivit-il en pressant le pas, ou quelque débiteur qui aura été surpris par son créancier ; car c'est là tout ce que l'on peut rencontrer à cette heure dan ce quartier désert...

Et il s'arrêta, comme frappé d'une idée subite.

— Au fait, s'écria-t-il, presque effrayé de l'audace de sa propre pensée, que venait donc faire ici M. Samuel Hampden lui-même ? Ce n'est point un fait ordinaire et naturel que sa présence, à cette heure de nuit, du caissier de la maison Bonnington et Cie dans les environs de la prison de la Flotte ; d'autant plus qu'il portait un costume autre que le sien et qu'il a paru fort contrarié d'être reconnu. Certes, il y a là un mystère qui demande à être éclairci, et demain, M. Bonnington en sera instruit, comme il convient qu'il le soit...

Pendant que M. Gus-Brough se livrait à ces réflexions, Samuel Hampdden s'était éloigné rapidement, et guidé par les cris de la victime, il atteignit en quelques secondes le théâtre du crime.

Samuel était un véritable Anglais : on l'avait familiarisé de bonne heure avec tous les exercices du corps ; il connaissait l'art du pugilat comme le meilleur boxeur de la Cité. Sans être beau, il possédait cependant une certaine élégance de formes qui n'était pas sans charme ; il se montrait d'ailleurs généralement taciturne, et, bien que M. Bonnington, son patron, l'eût pris en grande affection et lui témoignât à tout propos une franche amitié, Samuel s'était toujours tenu vis-à-vis de lui dans une réserve qui pouvait être taxée de froideur.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Quand il se présenta sur le lieu d'où partaient les cris qui l'avaient attiré, la lutte venait de se terminer. Un grand diable de domestique était étendu à terre, étourdi ou tué, et deux hommes, d'allure plus que suspecte, s'apprêtaient à entraîner une jeune fille qui se débattait vainement entre leurs bras.

Samuel, n'écoutant que son courage, s'élança vers l'un des deux hommes, sur le crâne duquel il asséna d'une main ferme le plus violent coup de poing que l'art de la boxe ait jamais enseigné.

L'effet fut instantané.

L'homme poussa un grognement plaintif et alla rouler sans connaissance auprès du domestique.

Mais le plus difficile restait à faire. Le second bandit était un gaillard de près de six pieds, qui ne devait pas lâcher facilement sa victime ; le sort de son compagnon lui avait d'ailleurs communiqué une colère redoutable, et après avoir, d'un geste rapide et prompt, déposé à ses côtés la jeune miss, qui venait de s'évanouir, il se précipita sur Samuel, le regard fulgurant et les poings fermés.

Le lieu était admirablement choisi pour une pareille scène : une rue étroite et sale, éclairée par des reverbères fumeux, une petite pluie fine qui rendait le pavé glissant, un ciel sombre, et tout autour, des masures en pareil état, à l'intérieur desquelles on n'entendait rien remuer, — un véritable coupe-gorge.

Le premier coup porté fut terrible ; Samuel se tenait pourtant sur la défensive ; mais c'est à peine si, à travers la nuit, il aperçut son adversaire, et celui-ci lui envoya un coup de poing qui l'eût infailliblement assommé, si, trompé lui-

même par l'obscurité, il n'avait devié de quelque lignes. Le coup glissa donc sur la tempe de Samuel, et alla tomber lourdement sur son épaule.

Samuel ne proféra pas la moindre plainte, il ne recula même pas d'une semelle ; seulement, comme son adversaire se trouvait à sa portée, il ne crut pas devoir lui laisser le temps de se rejeter en arrière, et prompt à la riposte, animé de plus par l'irritation même de la lutte, il lui appliqua vigoureusement un de ses poings sous la mâchoire, et l'autre dans l'épigastre.

Le coup est traître, mais il est infaillible. Le second bandit poussa un cri de douleur, s'affaissa sur lui-même et prit place à côté de son compagnon.

Samuel était maître du champ de bataille, et sans attendre de nouvelles complications, il courut à la jeune fille, dont l'évanouissement venait de cesser, et qui revenait insensiblement à la vie.

— Vos ravisseurs sont pour le moment dans l'impossibilité de vous faire aucun mal, lui dit-il aussitôt à voix rapide, mais l'endroit où nous voici est dangereux, et il faut en sortir au plus tôt : essayez donc, miss, de prendre mon bras, et avant quelques minutes, nous aurons trouvé un cab qui vous ramènera chez vous.

La jeune fille était enveloppée d'un long châle, ses traits étaient entièrement cachés par un voile épais. Dès les premières paroles prononcées par Samuel, elle releva vivement la tête et fixa sur lui ses deux yeux curieux et étonnés :

— Qui me parle ? dit-elle alors, avec un reste d'émotion et comme si elle doutait encore de la réalité.

— Un ami, miss, répondit Samuel, un homme

qui a eu le bonheur de vous sauver et dont vous n'avez rien à craindre.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Qu'importe.

— Votre voix ne m'est pas inconnue.

— C'est possible.

— Vous êtes M. Samuel Hampden.

— Que dites-vous ?

Samuel se redressa interdit et chercha à percer le voile qui couvrait le visage de la jeune fille, mais cette dernière craignit sans doute le résultat de cet examen, car elle se leva presque aussitôt, et prenant le bras du jeune homme, elle l'entraîna loin de cette rue, dans la direction de Bernard-street.

Dix minutes après, ils trouvaient un fiacre, et la jeune miss, toujours voilée, se hâtait d'y prendre place.

Toutefois, avant de monter, elle se retourna vers Samuel et lui tendit la main.

— Monsieur Hampden, lui dit-elle d'une voix douce et tendre, vous m'avez sauvé la vie, ce soir, et, croyez-le bien, je n'oublierai jamais ce service. A bientôt donc, et avant peu je vous prouverai que je ne suis pas ingrate.

En disant ces mots, elle monta lestement dans le fiacre, et le cocher ayant fouetté son cheval, il partit au galop, laissant Samuel vivement intrigué et cherchant vainement dans ses souvenirs quelle pouvait être cette jeune fille qui le connaissait si bien.

Tout en rêvant, il reprit à pas lents son chemin vers Lombard-street. La distance est longue, et il s'arrêta plus d'une fois sur sa route ; quand il arriva au siège de la maison Bonnington et Cie, il était près de minuit. Il se hâta de gagner la chambre qu'il y occupait.

Cependant, au moment de rentrer chez lui, il s'aperçut pour la première fois qu'il régnait un mouvement inusité parmi les domestiques et en demanda la cause.

— Oh ! ce ne sera rien, monsieur Hampden, répondit un valet qui passait, c'est John, le domestique de M. Bonnington, qui a été rapporté tout à l'heure dans un assez triste état... il prétend qu'il a été attaqué par deux bandits ; mais sa blessure est peu grave, et dans quelques jours il n'y paraîtra plus...

Et le valet s'éloigna.

Samuel n'en demanda pas davantage ; mais un frisson courut sous ses cheveux.

M. Bonnington avait deux filles, laquelle des deux avait-il donc rencontrée près de la prison de la Flotte ?

BIBLIOTHEQUE DU

II

Le lendemain du jour où se passaient les événements que nous venons de raconter, il y avait une petite réunion chez M. Bonnington, de Lombard-street. M. Bonnington était un des gros personnages du commerce de Londres, et sa maison, qui avait une succursale à Calcutta, possédait une certaine influence sur les transactions de la plupart des marchés importants de l'Angleterre. Son hôtel était donc assidûment suivi, et ses deux filles se trouvaient le point de mire de plus d'un gentleman. Depuis longtemps, M. Bonnington était veuf, et en bon père de famille, il n'avait jamais voulu se remarier.

De ses deux filles, l'une, miss Ophélia, était déjà grande, l'autre, miss Lucy, était toute jeune encore. Il ne crut pas que, dans cet état de choses, il pût remettre à des mains étrangères le soin d'élever ses enfants, et depuis huit années bientôt, c'est lui qui s'était presque exclusivement chargé de leur éducation. Fut-ce un bien ou un mal ? Il serait difficile de le dire d'une manière précise. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux filles de M. Bonongton avaient frandi et s'étaient développées dans un sens différent, et que, nourries des mêmes principes, elles offraient des résultats diamétralement contraires. Explique qui le pourra cette contradiction.

Miss Ophélia était longue, un peu sèche, très-blonde, et réalisait, dans sa plus complète expression, le type guindé et froid des jeunes misses que la Grande-Bretagne verse à certaines époque périodiques sur le continent européen. Com-

me la plupart des insulaires, bien qu'elle professât un enthousiame sincère pour les modes françaises, elle avait coutume de se mettre d'une façon romanesque, qui frisait de bien près l'extravagance ; et comme l'impunité était d'avance acquise à ses ridicules, elle ne s'aperçut pas de l'effet qu'ils pouvaient produire sur la partie sérieuse de son entourage. La lecture mal dirigée de Shakespeare, de Milton, de Walter Scott, de lord Byron, jeta d'ailleurs de bonne heure une grande confusion dans son esprit ; elle en reçut des impressions dont elle s'exagérait elle-même la portée, et il lui arriva fréquemment, dans ses inspirations extravagantes, de se prendre pour une de ses individualités impossibles, que les poètes créent parfois dans le but de faire pièce à la réalité. Miss Ophélia avait alors vingt-quatre ans.

Quant à Lucy, elle en comptait dix-sept à peine, et c'était bien la plus charmante enfant que le regard d'un homme eût jamais contemplée : elle avait de beaux cheveux châtains, qui encadraient harmonieusement le pur ovale de son visage, des dents d'un émail éblouissant, des yeux bleus tout animés de curiosité naïve, on eût dit que la nature avait mis une sorte de coquetterie à former ce ravissant chef-d'œuvre de grâce et d'élégance. Sa taille était souple et ronde, ses deux mains délicates et fines, et son pied, bien attaché, eût chaussé le soulier d'un enfant. De toutes ces perfections, Lucy ne tirait pas vanité. Elle savait bien qu'elle était jolie, cependant, mille regards le lui avaient dit déjà, et ne l'eût-elle pas appris de la sorte qu'elle l'eût deviné, grâce à cet admirable instinct que Dieu a mis au cœur de la jeune fille. Elle ne connaissait ni Walter Scott, ni Byron, encore moins Milton et Sha-

kespeare, mais sous le voile transparent et chaste de son ignorance, il y avait dans son cœur plus de poésie que dans aucun poëme humain.

Le salon de M. Bonnington se trouvait donc, ce soir-là, rempli d'un choix d'amis intimes, parmi lesquels on distinguait quelques gentlemen appartenant pour la plupart au haut commerce de Londres. Ce n'était d'ailleurs qu'un " petit comité," comme disait miss Ophélia, et la réunion ne devait pas se prolonger fort avant dans la soirée.

Depuis quelques semaines, miss Ophélia semblait avoir abandonné les hauteurs de la poésie romanesque qu'elle avait fréquentées si longtemps, et en renonçant à chercher son idéal dans les régions nébuleuses de ces rêves, elle avait fini par le rencontrer sur la terre.

C'était un fort bel homme, ma foi, major au service de la compagnie des Indes, et qui venait d'arriver directement de Calcutta. Miss Ophélia s'était éprise assez rapidement de son teint hâlé, de ses belles dents blanches, et de son uniforme resplendissant. Le major Turner possédait au surplus toutes les qualités qui ont le privilège d'attirer l'attention des femmes de l'âge d'Ophélia ; il était froid, se mettait avec un goût exquis, parlait de l'Inde dans une langue étrange, et savait commander l'intérêt sans jamais imposer sa personnalité. Le major était pour ainsi dire le lion de la saison ; et soit que la fortune d'Ophélia l'eût séduit, soit qu'il aimât les femmes longues et sèches, toujours est-il qu'il fréquentait assidûment la maison Bonnington et Cie, et que le bruit de son mariage avait déjà couru par le monde.

On causait au milieu du salon et autour de la cheminée ; miss Lucy allait et venait, avec une

sorte d'inquiétude vague, tandis que sa sœur, assise au piano, le major Turner derrière elle, laissait errer ses mains sur les touches sonores. M. Bonnington, plongé dans un fauteuil, entretenait une conversation commerciale avec deux négociants de la Cité, et M. Gus-Brough, caché dans un angle du salon, affirmait à un interlocuteur attentif que l'on mangeait bon an mal an, dans la capitale des Trois-Royaumes, 1,580,953 moutons et 83,466 bœufs, et que l'on importait de France en Angleterre 75,956,343 œufs.

— Londres est la première cité du monde, poursuivit l'honorable membre de la Société de statistique, heureux de se voir écouté ; nulle part ailleurs vous ne trouverez la même distribution régulière de tous les métiers et professions. Savez-vous, monsieur, que nous comptons à Londres 2,500 boulangers, 2,950 cordonniers, 1,080 marchands de tabac, 1,050 marchands de fromage ? le saviez-vous ?

Et comme son interlocuteur ne répondait pas :

— Vous ne le saviez pas, conclut M. Gus un peu étonné cependant de son silence, et ce sont là les premières notions de la statistique !... Tenez, moi qui vous parle, monsieur, j'ai écrit un mémoire, un foet long mémoire, Dieu pardonne, duquel il résulte, d'après des chiffres puisés aux meilleures sources, que les huit compagnies chargées de l'approvisionnement de l'eau dans les vingt-six quartiers de Londres fournissent annuellement 191,066 maisons, et que les fournitures réunies présentent un total énorme de 592,536,902 hectolitres. Voilà des faits, monsieur, et pourtant qui les connaît ? personne. Il n'y a guère que Gus-Brough, de Piccadilly, qui s'occupe de ces questions, et vous-même, monsieur.

M. Gus attendait une réponse, mais son part-

ner se contenta de sourire et de s'incliner en signe d'assentiment. M. Gus le regarda étonné. Il commençait à craindre de n'être pas compris, quand il se sentit frapper légèrement sur l'épaule.

Il se retourna, et aperçut Samuel Hampden.

— Eh ! c'est vous, mon cher monsieur Sam ! s'écria M. Brough, en l'entraînant à quelques pas, après avoir salué son auditeur du geste, vous me croirez si vous voulez, mais je suis enchanté de vous rencontrer.

— Vous êtes trop bon, murmura Samuel.

— Et puis, j'ai un renseignement à vous demander.

— De quoi s'agit-il ?

— De la personne qui causait avec moi, quand vous êtes venu me trouver.

— M. Tidd !... fit Samuel.

— S'appelle-t-il M. Tidd ?...

— De père en fils, et c'est, je puis vous l'assurer, le plus sourd de tous les commissaires-priseurs des Trois-Royaumes.

M. Gus-Brough n'en demanda pas davantage ; le silence de son interlocuteur lui était suffisamment expliqué, et il ne songea plus désormais à lui. D'ailleurs, il venait d'arrêter ses regards sur Samuel, et il avait été comme frappé de l'altération de ses traits et de la pâleur de son visage.

— Vraiment, monsieur Sam, dit-il aussitôt avec vivacité, savez-vous que je vous trouve l'air bien préoccupé ce soir. J'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux depuis hier ?

— Non, je vous assure, répondit Samuel.

— Mais vous me cherchiez quand je vous ai rencontré.

— En effet...

— Qu'y a-t-il donc ?

Samuel s'efforça de sourire, comme pour donner le change sur l'importance de ce qu'il avait à dire.

— Il y a, reprit-il un instant après, que j'ai un petit service à vous demander.

— A moi, mon jeune ami, mais je suis tout à vous.

— Vous connaissez beaucoup mon patron ?

— Sans doute.

— M. Bonnington a en vous une confiance qui s'explique quand on vous connaît.

— Votre patron sait ce que je vaux, le peu que je vaux.

— Et il vous écoute.

— Eh bien !

— Eh bien ! j'ai pensé, pour des raisons que je ne puis vous faire connaître maintenant, qu'il serait peut-être imprudent de lui dire notre rencontre d'hier.

— Dans le quartier de la Flotte ?

— Précisément...

— Qu'à cela ne tienne, monsieur Sam, et puisque vous le désirez, je ne lui en dirai rien.

— Je vous serai obligé.

— Il y a donc quelque mystère là-dessous ?

— Peut-être...

— Une jeune miss que l'on va consoler, mauvais sujet... Alons, allons... Soit, je serai muet comme la tombe : le caissier de M. Bonnington n'a pas d'ailleurs de compte à rendre à ce sujet, ni à son patron, ni à M. Gus-Brough, de Piccadilly...

En parlant ainsi, M. Gus serra les mains de Samuel, et ce dernier l'ayant de nouveau remercié, s'éloigna le front moins sombre et le visage moins pâle.

Il n'eut pas plutôt tourné les talons, que l'ho-

BIBLIOTHEQUE U.S.

norable membre de la Société de statistique se prit à remuer la tête, en signe de mécontentement.

— Hum ! hum ! murmura-t-il entre ses dents, voici un jeune homme qui prend une singulière route pour gagner la confiance de ses patrons ; mais M. Bonnington est le meilleur de mes amis, et sans manquer à la promesse que j'ai faite, je puis bien le mettre au moins sur ses gardes... D'ailleurs, ce Samuel m'a toujours paru nourrir de mauvaises pensées, et qui sait s'il est encore temps ?

M. Brough ne poussa pas plus loin ses réflexions ; M. Bonnington était assis à quelques pas, il marcha vers lui, cle prit vivement à part.

— Bonnington, lui dit-il alors à voix basse et rapide, il faut que je vous parle.

— A moi ! fit M. Bonnington.

— A vous-même, et j'ajoute, mon ami, qu'il s'agit d'une affaire importante.

M. Bonnington ouvrit les yeux et seva à demi.

— Voyons danc, Brough, répondit-il avec un commencement d'inquiétude commercia'., aurait-on reçu quelque dépêche télégraphique au Royal-Exchange ?

— Il s'agit bien de cela !

— Ma maison de Calcutta aurait-elle suspendu es paiements ?

— Non plus.

— Expliquz-vous.

...— Voici... Vous avez chez vous, je crois, M. Samuel Hampden ?

— Un charmant jeune homme.

— Le connaissez-vous ?

— Depuis deux ans, qu'il nous est arrivé de Calcutta.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, mon ami ;

franchement et sur votre honneur, que pensez-vous de lui ?

— Mais rien, je suppose, sinon que depuis deux ans il ne nous a donné que les meilleures garanties de moralité.

— Et il mène une conduite régulière ?

— Je le pense.

— Et il ne vous est jamais venu à la pensée qu'il pouvait vous tromper ?

— Nullement ; d'ailleurs M. Samuel Hampden n'est point un caissier ordinaire, c'est un de nos forts actionnaires, et il a pas moins de dix mille livres sterling dans notre maison.

— Alors, cela vous rassure ?

M. Bonnington se prit à rire.

— Sur mon honneur, dit-il avec enjouement, que vous a donc fait notre ami Samuel ? Jamais je ne vous ai vu ainsi : auriez-vous appris quelque chose sur son compte ?

— Je n'ai pas dit cela, repartit M. Brough, qui commençait à être embarrassé.

— Et vous ne pouviez pas le dire, mon ami ; car Sam est un jeune homme assidu, probe, d'un esprit droit, incapable de tromper personne, et je ne vous cache pas que j'ai sur lui des vues qui me l'attacheront encore plus étroitement.

— Comment cela ?

— Vous le saurez bientôt.

— A quoi songez-vous donc ?

Le visage de M. Bonnington avait pris tout à coup un air de gravité sous lequel perçait comme un reflet de mélancolie qui ne lui était pas habituel.

— Voyez-vous, mon ami, poursuivit-il à voix lente, quel est homme qui, arrivé à mon âge, peut impunément regarder dans le passé, sans craindre de s'y trouver en face d'un remords,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Etes-vous bien sûr, vous-même, mon cher Gus, vous, l'honneur et la probité de Piccadilly, êtes-vous bien certain de n'avoir pas au moins une faute à vous reprocher, une faute dont le souvenir pèse sur votre cœur et trouble à de certaines heures votre existence ? Mais la vie nous emporte tous, mon ami, et c'est vainement que nous chercherions à lutter contre le courants : cependant, moi, je veux tenter de retourner une fois encore vers ce passé qui n'est plus, et où j'ai laissé le repos de ma vie.

— Que dites-vous ? fit Brough étonné.

— Avant quelques mois, j'aurai quitté Londres.

— Vous ?

— Avant une année, je serai à Calcutta.

— Est-ce possible ?

— Là seulement m'attendent le pardon et le repos.

— Mais, vos enfants ?...

Bonnington sourit doucement, et montra du regard le groupe formé par miss Ophélia et le major Turner.

— Ceux-là me suivront, répondit-il ; l'Inde est le pays des amours romanesques.

— Mais miss Lucy ? insista M. Brough.

— Dans quelques jours, je vous en dirai plus long.

Cependant, en quittant M. Gus-Brough, Samuel s'était posté dans l'embrasure d'une fenêtre, et de là il promenait son regard dans le salon.

Quoiqu'il eût un vague soupçon de la vérité, bien des doutes troublaient encore son esprit, et il voulait à tout prix savoir laquelle de miss Lucy ou de miss Ophélia, il avait rencontrée la veille dans le quartier de la Flotte. Depuis deux

années qu'il travaillait dans la maison Bonnington et Cie, Samuel s'était toujours montré d'une assiduité exemplaire, et son esprit droit et vif avait plus d'une fois utilement pesé sur les décisions prises par ses patrons. Aussi était-il traité avec les égards dûs à son intelligence des affaires, et toutes les personnes qui fréquentaient la maison s'étaient depuis longtemps habituées à le considérer autrement que comme un simple commis.

Miss Lucy elle-même n'avait pas pu se défendre d'une certaine sympathie pour cette nature discrète, qui semblait craindre et fuir tout contact; sa curiosité avait été vivement éveillée, et pour une enfant de son âge, cette curiosité n'était pas sans danger. Un beau matin, la jolie miss s'aperçut qu'un autre sentiment plus doux s'était glissé dans son cœur ; et comme elle n'avait encore appris à rien dissimuler, Samuel ne dut pas tarder longtemps à connaître la vérité. — Chose singulière cependant ! — bien qu'une pareille découverte semblât faite pour lui inspirer une profonde reconnaissance, il parut d'abord en éprouver une vive contrariété. A partir de ce jour, en effet, il devint encore plus taciturne et plus froid que d'habitude, et c'est à peine même s'il eut pour Lucy les plus simples prévenances.

Toutefois, il est permis de penser qu'il revint plus tard de sa première impression, car au bout de quelques mois il consentait à échanger, de temps en temps, quelques paroles avec la jeune miss, et souvent même il la quittait avec un tendre et doux sourire. Ajoutons qu'au fond de ce sourire il y avait toujours une profonde tritesse.

Cependant, l'heure s'écoulait avec rapidité, le salon commençait à se dégarnir ; les invités se retiraient un à un, et Samuel allait en faire au-

BIBLIOTHEQUE U.S.

tant ; une sourde inquiétude l'agitait, il était mécontent de tout le monde et de lui-même... il eût voulu être loin déjà, et cependant il ne pouvait se résoudre à quitter son poste d'observation.

Enfin, il parut faire un effort sur lui-même, et quittant la fenêtre où il s'était tenu jusqu'alors, il marcha résolûment vers miss Lucy, qui venait de pénétrer dans un salon voisin.

Le salon était désert, et nul les observait. Samuel entama immédiatement la conversation :

— Pardonnez-moi, miss, dit-il d'une voix où son émotion se trahissait malgré lui, mais si ma démarche est indiscrète, le motif qui me la dicte n'a rien qui doive vous offenser.

— Qu'est-ce donc, monsieur Samuel ? demanda Lucy, en levant sur lui deux beaux regards pleins d'intérêt.

— Avez-vous passé la soirée d'hier dans Lombard-street ?

— Pourquoi m'adressez-vous cette question ?

— C'est qu'hier, vers dix heures du soir, j'ai eu le bonheur de sauver une jeune fille qu'un instant, pardonnez-moi, j'ai cru pouvoir prendre pour vous.

— Et où cela se passait-il ?

— Dans le quartier de la Flotte.

— Vous y allez donc souvent ?

— Quelquefois seulement.

— Et M. Bonnington ne vous a jamais questionné à ce sujet ?

— Jamais, miss.

Lucy commença un charmant sourire plein de malice et d'enjouement.

— Eh bien ! reprit-elle aussitôt, voilà certainement qui est étrange, monsieur Samuel ; et je m'étonne que vous songiez à m'interroger, moi,

qui ne suis guère qu'une étrang[illegible] [illegible]ar vous, quand mon père vous laisse si p[illegible]ement libre, vous qui êtes son caissier.

Samuel se mordit les lèvres ; l'observation était juste ; il ne savait que répondre.

— Quoi qu'il en soit cependant, poursuivit Lucy qui s'aperçut de son embarras et ne tenait pas sans doute à le prolonger, comme je n'ai aucun secret à garder, et que vous vous adressez à moi franchement, je ne veux pas vous tromper, ni vous intriguer plus longtemps ; la jeune fille que vous avez sauvée hier était bien miss Lucy Bonnington.

— Est-ce possible ! s'écria Samuel, vous, miss, à cette heure, dans un pareil quartier ?

— Je vous y ai bien trouvé, vous-même.

— Oh ! moi, c'est différent.

— Comment donc ?

— Un secret qui ne m'appartient pas.

— Soit ! monsieur Samuel... tous les secrets sont respectables sans doute, mais le vôtre est d'une nature singulière. Prenez-y bien garde. A vivre ainsi isolé, le caractère s'aigrit, il s'irrite, et de bon que l'on était au début, on devient bien souvent défiant et méchant... Croyez-moi, monsieur Samuel, la fille de M. Bonnington en sait peut-être plus long qu'elle n'en peut dire en ce moment, et elle vous engage à bien réfléchir à ses paroles.

Et sans prêter plus d'attention à la profonde stupéfaction qui se peignait sur les traits de Samuel, elle le salua avec grâce et alla rejoindre miss Ophélia, à qui le major Turner racontait sa dernière chasse au tigre.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

III

Plus d'un mois s'était écoulé, on était aux derniers jours de décembre.

Depuis quelque temps, Samuel travaillait sans relâche ; les opérations de la fin d'année étaient importantes dans la maison Bonnington et Cie, et ce n'était pas trop du concours actif de tous les commis pour franchir ce redoutable 31 décembre qui, sur toutes les places, est un épouvantail pour le commerce. Toutefois, la maison Bonnington n'en était pas à redouter un pareil moment, son crédit aurait pu rivaliser avec celui de la Banque d'Angleterre ; mais le patron avait parlé à Samuel d'une liquidation possible, et ce dernier tenait sans doute à livrer régulièrement ses comptes.

Samuel paraissait encore plus sombre qu'il ne l'avait été jusqu'alors ; soit que ses préoccupations de comptable influassent sur son esprit, soit que sa vie eût été récemment troublée par un chagrin réel, on ne le voyait plus que de loin en loin dans les salons de M. Bonnington, et il se renfermait plus que jamais dans un isolement complet. A la vérité, Samuel tenait peu de place dans la vie de ceux qui le connaissaient, et deux personnes seulement avaient dû s'apercevoir de ce changement : M. Gus-Brough et miss Lucy Bonnington.

M. Gus-Brough était obstiné : au milieu des recherches statistiques auxquelles il se livrait, cette individualité taciturne et froide l'avait

frappé malgré lui ; il s'était senti pris du violent désir d'étudier de plus près cette nature à demi sauvage, et il ne se passait pas un jour qu'il ne vînt, sous un prétexte quelconque, rôder autour de Lombard-street.

Quant à Lucy, ce qu'elle éprouvait est difficile à expliquer. Elle aimait Samuel avec tout l'abandon d'un cœur naïf et elle souffrait dans cet amour confiant et pur, en songeant que Samuel était malheureux, et qu'elle ne pouvait rien pour le consoler et le distraire. La pauvre enfant avait bien pâli depuis un mois, et à la voir ainsi rêveuse et triste, on l'eût prise pour une vaporeuse vignette de la mélancolie.

On était donc au 31 décembre de l'année 1838.

A cette époque, le lecteur se le rappelle peut-être, il se manifesta, sur presque toutes les places de l'Europe, une crise qui a laissé de tous côtés des traces profondes et occasionné de cruels désastres. Toutes les maisons de banque, tous les comptoirs d'escompte, toutes les institutions de finance avaient de bonne heure resserré leurs crédits, et une certaine perturbation s'en était suivie dans les opérations commerciales, de telle sorte que longtemps à l'avance on considérait la liquidation de la fin d'année comme une des plus inquiétantes que l'on eût eu à prévoir. A Londres, la préoccupation générale était visible, elle pesait lourdement sur les transactions de toute nature ; chacun prenait ses mesures, et ce n'est qu'avec une prudence excessive, qui pouvait passer pour de la défiance, que les négociations s'entamaient, même entre les maisons les mieux établies.

Encore une fois, nous répéterons qu'une pareille crise, si inquiétant qu'elle fût, ne pouvait atteindre la maison Bonnington et Cie. Récem-

ment encore deux de leurs navires, venant de Calcutta, étaient arrivés à Liverpool avec des cargaisons qui s'étaient vendues dans des prix fort élevés. M. Bonnington avait d'ailleurs prévu toutes les éventualités, et aucun désastre ne devait ni le compromettre ni même l'ébranler. Dès le matin du 31, il avait revu ses échéances avec Samuel Hampden, la caisse regorgeait de banknotes, et il pouvait attendre tranquillement les événements.

Vers midi, il sortit, laissant Samuel enfermé dans le bureau où il se tenait d'habitude ; ce bureau avait un aspect particulier ; il formait une sorte de carré oblong, figuré et défendu par un grillage solide, dans une vaste pièce, complètement isolée, et communiquant, à l'aide d'une porte bardée de fer, avec le cabinet même de M. Bonnington. Quand ce dernier s'éloigna, Samuel était assis à un pupitre mobile, et il mettait la dernière main à ses écritures. M. Bonnington monta dans sa voiture, et se fit conduire à St-James-Park.

Sans être inquiet, M. Bonnington était soucieux... Une préoccupation évidente tourmentait son esprit, et c'est pour penser tout à son aise qu'il fuyait Lombard-street.

En arrivant à St-James, il rencontra M. Gus-Brough, qui venait d'obtenir de l'administration des Omnibus le chiffre exact des voyageurs transportés dans les 9,000 rues de Londres, pendant l'année écoulée.

Il marcha rapidement à la rencontre de son ami.

— Dieu pardonne, s'écria-t-il, si je m'attendais à rencontrer quelqu'un à cette heure dans St-James-Park, ce n'est pas à coup sûr le chef de la maison Bonnington et Cie !

— Et pourquoi donc ?... fit M. Bonnington.

— Mais parce que nous sommes aujourd'hui au 31 décembre, et qu'à l'heure qu'il est plus d'une maison qu'on croyait solide est en train de disparaître.

— Dieu merci, repartit M. Bonnington, la situation n'a rien d'inquiétant pour nous et personnellement, au contraire, j'ai vu arriver cette fin d'année avec une réelle satisfaction !

— Expliquez-moi cela.

— Rien n'est plus simple, mon cher ami ; vous savez que je marie miss Ophélia ?

— J'en ai entendu parler.

— Avec le major Turner.

— Un homme honorable, fils d'un pair du royaume, et l'un des officiers les plus distingués des vingt régiments qu'entretient la Compagnie des Indes.

— Ce mariage fait le bonheur de ma fille, et il me permet de réaliser un projet que je nourris depuis longtemps.

— Lequel ?

— Celui de quitter Londres.

— Est-ce bien décidé ?

— Je partirai dans un mois.

— Et vous irez ?

— A Calcutta.

M. Gus-Brough regarda son interlocuteur avec une sorte de stupéfaction.

— A Calcutta ! répéta-t-il ; vous m'aviez déjà parlé de ce projet, mais j'avoue que je n'y croyais pas... Au moins, n'y resterez-vous pas longtemps ?

— Je ne sais.

— Et vos enfants ?

— Le major Turner retourne dans l'Inde et il emmène naturellement sa femme avec lui. Quant

BIBLIOTHÈQUE U.S.

à Lucy, ce voyage est une grande joie pour elle, et elle partira, sans laisser à Londres le moindre regret...

Il y eut un court silence, pendant lequel M. Gus-Brough remua doucement la tête :

— Allons !... dit-il enfin, je ne veux pas essayer de vous dissuader... l'Inde est, d'ailleurs, au dire de nos naturalistes, un pays magique, qui a le don d'attirer et de retenir les imprudents qui s'y aventurent. Mais vous me croirez si vous voulez, mon ami, vous ne semblez pas tout à fait libre en entreprenant ce voyage.

— Et vous avez raison ! fit M. Bonnington, car c'est le sentiment impérieux du devoir qui m'y rappelle.

— Comment cela ?

— Ah ! c'est une histoire singulière : tenez, un remords terrible qui, depuis vingt années, pèse sur mon cœur, et ne me laisse pas un instant de repos.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de cela ?

— Je cherchais à l'oublier moi-même.

— C'est donc grave ?

— Plus que vous ne pensez.

— Vous m'effrayez.

M. Bonnington sourit amèrement.

— Une heure, mon ami, reprit-il aussitôt, une heure d'oubli a suffi pour troubler à jamais mon existence. Ecoutez. C'était à Calcutta, la veille de mon départ pour Londres ; le bateau était en rade, il n'attendait plus qu'un dernier chargement important pour s'éloigner, et moi, retenu par quelques amis, j'étais resté à terre, où un banquet devait nous réunir et sceller nos adieux. Je voulais partir cependant, j'avais comme un pressentiment de l'infamie de cette nuit, et aujourd'hui, quand je me rappelle cette date fatale

du 20 juin 1818, je me prends encore à frissonner et à avoir honte de moi-même. Le dîner s'était prolongé fort avant dans la nuit ; mes amis étaient tous plus jeunes et plus fous que moi ; les vins de France nous avaient versé l'ivresse à longs flots. Quand je sortis, je n'avais plus conscience de mon être. — Cependant, en me retrouvant le matin sur le pont du navire qui fuyait vers la Grande-Bretagne, j'emportais le remords d'avoir commis une action indigne d'un homme d'honneur...

— Et vous n'avez fait aucune démarche pour la réparer ?

— J'ai fait tout ce qu'il m'était humainement possible de faire, mais toutes mes recherches sont restées infructueuses.

— Et dans cet état, vous voulez y aller vous-même ?

— Oui, certes.

— Eh bien, je vous approuve, Bonnington ; sans doute, vous avez été coupable, puisque vous l'avouez vous-même, mais Dieu, qui a vu votre repentir et vos remords, vous conduira peut-être enfin là où vous attendent le pardon et le repos.

Comme ils en étaient là de leur conversation, ils virent venir à eux le major Turner, le visage pâle et les traits bouleversés.

M. Bonnington se hâta d'aller à sa rencontre:

— Qu'y a-t-il donc, major, lui dit-il en lui tendant la main, et pourquoi cet air sinistre et cette pâleur sur votre front ?

Le major jeta avant de répondre un regard singulier sur M. Gus-Brough.

— Je viens de Lombard-street, monsieur Bonnington, dit-il alors, et c'est à grand'peine que j'ai pu savoir la direction que pous aviez prise. J'avais à vous parler de choses importantes.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

— Que se passe-t-il donc ?

— C'est à vous que je viens le demander.

— Sur ma parole, monsieur Turner, je serais curieux de le savoir.

— On dit, monsieur, que depuis quelques mois vous avez parfaitement pris vos mesures en vue de cette fin d'année, que vos préparatifs sont faits pour quitter l'Angleterre et passer sur le continent ; enfin, depuis ce matin, depuis une heure, toute la place a appris avec stupéfaction que la maison Bonnnington et Cie avait suspendu ses payments.

M. Bonnington devint livide :

— Que dites-vous ? balbutia-t-il interdit.

— Ce que vous ne pouvez ignorer, je pense.

— Vous me croyez donc capable d'une pareille action ?

— Tout Londres le croit comme moi, à cette heure !

— Mais c'est une calomnie !

— Vous le prouverez difficilement.

— M. Hampden était là, cependant.

Le major haussa les épaules.

— Et sans doute, monsieur, puisque je l'ai vu moi-même, et que, devant moi, deux traites de mille livres chacune ont été refusées par lui.

— Hâtez-vous alors, mon ami, car votre attitude commence à m'inquiéter.

Le major eut un singulier sourire, et jeta une seconde fois un regard soupçonneux sur M. Gus-Brough. Ce dernier s'en aperçut.

— Si je dois gêner votre conversation, commença-t-il.

— Vous ! interrompit Bonnington avec vivacité ; ce ne peut être la pensée du major... il sait que Gus-Brough, de Piccadilly, est mon meilleur ami, et...

— Puisqu'il en est ainsi, poursuivit le major en s'inclinant, j'arrive au fait.

— Voyons ! voyons !

— Lorsque j'ai eu l'honneur de vous demander la main de miss Ophélia, je croyais avoir affaire à un homme d'une rigoureuse probité, et sur l'honneur duquel je pouvais compter comme sur celui de mes ancêtres.

— Eh bien !... fit Bonnington, dont les joues se colorèrent d'une légère rougeur.

— Eh bien, savez-vous ce que l'on dit à l'heure qu'il est dans la Cité, sur la maison Bonnington et Cie ?

— C'est impossible.

— J'étais présent.

— C'est faux, vous dis-je.

— Monsieur Bonnington !...

M. Bonnington prit sa tête dans ses mains et pressa convulsivement son front près d'éclater.

— Voyons, dit-il avec une fiévreuse exaltation, voyons, major Turner, Dieu merci ! nous ne sommes plus des enfants, et nous savons la valeur des mots... Eh bien ! ce que vous affirmez est impossible... vous avez été abusé... vous vous êtes trompé vous-même, la maison Bonnington et Cie a dans sa caisse une somme dix fois supérieure à celle qui lui était nécessaire, et il serait insensé de croire...

— Voulez-vous vous en assurer par vous-même ?

— Mais vous m'accompagnerez ?

— Je suis à vos ordres.

— Avec mon ami Gus-Brough.

— Nous irons tous les trois.

— Eh bien, ne perdons pas de temps... Ma voiture est près de la grille, en un quart d'heure nous serons dans Lombard-street... partons.

BIBLIOTHEQUE U.S.

La voiture brûla le pavé, et la distance fut franchie en quelques minutes. Dès qu'ils furent arrivés devant la maison de M. Bonnington, ce dernier sauta le premier à terre, et, au moment d'entrer il rencontra un garçon de recette de la Banque, qui sortait la sacoche vide sous le bras.

— M. Samuel est-il à la caisse ? demanda en passant M. Bonnington à cet homme.

Le garçon haussa les épaules :

— Eh ! sans doute, Votre Honneur, répondit-il brusquement, M. Hampden est bien à sa place, mais c'est la caisse qui n'est pas à la sienne.

Et il s'éloigna.

M. Bonnington s'était élancé dans l'escalier qui conduisait à son bureau. Ses deux compagnons avaient peine à le suivre.

Ce qui se passait en ce moment dans son cœur serait bien difficile à dire. Une épouvante sans nom s'était emparée de son esprit, ses tempes battaient avec force, un nuage épais obscurcissait sa vue. Quand il atteignit son cabinet, il était pâle, effaré, hors de lui, et paraissait près d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Il courut à la porte qui communiquait avec la caisse, et la secoua de ses deux bras vigoureux. Mais la porte était fermée en dedans et ne bougea pas.

— Samuel ! cria-t-il alors d'une voix éperdue et tremblante, Samuel ! c'est moi... ouvrez.

Le silence seul répondit à ce cri, et il se retourna morne vers le major et M. Gus. Son regard avait comme l'étrange fixité de la folie !

— Il se passe ici quelque chose d'inouï messieurs, dit-il aussitôt avec un calme affecté, mais le ciel a mesuré le courage aux épreuves que nous

avons à subir ; je serai fort jusqu'au bout... Messieurs, veuillez me suivre.

Ils firent le tour des bureaux, et quelques minutes après ils arrivaient à cette vaste salle dont nous avons parlé, et dans laquelle avait été établi le bureau de M. Samuel Hampden.

Samuel était assis à son pupitre, deux bougies brûlaient allumées près de lui, il paraissait calme et écrivait.

M. Bonnington s'élança vers lui.

— Enfin ! s'écria-t-il avec animation, enfin, je vous trouve, monsieur, et vous allez m'expliquer...

A la vue de son patron, Samuel s'était levé... une légère pâleur couvrait son visage ; mais son regard était ferme, et un sourire plein d'amertume vint même un instant plisser le coin de ses lèvres.

— Je vous attendais, monsieur, répondit-il avec sang-froid ; seulement j'avais mes raisons pour ne pas vous ouvrir tout à l'heure.

— Mais c'est une infamie.

— Peut-être.

— Vous ignorez donc ce que l'on dit à cette heure dans Londres de la maison Bonnington et Cie.

— Je le sais.

— Cependant, ce matin, monsieur, la caisse était en mesure.

— Elle l'est encore.

Et Samuel tira, en parlant ainsi, deux poignées de bank-notes, qu'il jeta négligemment sur son bureau. M. Bonnington adressa un regard triomphateur au major.

— Dans le premier moment, poursuivit Samuel, vous avez pu croire que votre caissier était un fripon, et qu'il avait disparu emportant

BIBLIOTHÈQUE U.S.

quelques mille livres sterling sur le continent Cela pouvait être, en effet, mais ce vol ne m'eût pas enrichi, vous le savez bien ; et d'ailleurs, en disparaissant de la sorte, je n'aurais pas atteint le but que je me suis proposé.

— Quel but ? balbutia M. Bonnington en se rapprochant.

M. Gus-Brough et le major s'étaient rapprochés également, et ils écoutaient avec avidité.

Cependant Samuel avait repris les bank-notes, et sans même tourner son regard vers les trois personnages qui suivaient ses mouvements, il venait de les présenter de chaque main à la flamme des deux bougies.

Les billets de banque prirent feu aussitôt.

M. Bonnington poussa un cri de rage à cette vue et se cramponna furieux au guichet du bureau.

— Misérable ! cria-t-il en secouant rudement le grillage de fer, qu'il essayait de briser, mais c'est ma fortune que vous détruisez !

— La vôtre et la mienne, monsieur Bonnington.

— C'est mon honneur, à moi...

— Je le savais.

— Celui de mes enfants, de ma pauvre Lucy...

Samuel frémit à ce nom, lâcha une poignée de bank-notes et essuya son front baigné de sueur.

— Je le savais... répéta-t-il d'une voix plus sourde.

M. Bonnington se tordait les bras de désespoir.

— Mon Dieu ! disait-il, cet homme est insensé; il n'a pitié ni de mes prières, ni de mes larmes... Je suis perdu, déshonoré !...

— Oui, monsieur, déshonoré ! interrompit Samuel d'un accent cruel.

— C'est une lâcheté.

— Non, une vengeance.

— Mais que vous ai-je donc fait, malheureux !

Samuel remua lentement la tête.

— Oh ! rien, sans doute, répondit-il en scandant ses paroles ; j'étais trop jeune alors, j'avais cinq ans à peine, je ne comprenais même pas la honte et le déshonneur... aussi, j'ai attendu... j'ai porté dix années le poids de ce souvenir, j'ai appris à maudire votre nom, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu venger ma pauvre sœur.

— Votre sœur !...

— Souvenez-vous de Calcutta !...

— Que dites-vous ?

— Je dis, monsieur Bonnington, que la dette du 20 juin 1818 est enfin payée, et que, dès ce moment seulement, nous sommes quittes.

En parlant ainsi, Samuel alla tranquillement ouvrir la porte du cabinet de M. Bonnington, mais à peine y fut-il entré qu'il recula, frappé de surprise.

Miss Lucy était là, agenouillée et le visage baigné de larmes.

— Vous, miss, vous ! s'écria Samuel éperdu.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille.

— Et vous m'avez entendu ?

— Oh ! vous avez été bien cruel envers mon pauvre père.

— Si vous saviez ?

— Je sais tout.

— Mais qui vous l'a dit ?

— Votre sœur elle-même.

— Vous la connaissez ?

Lucy eut un sourire radieux à travers ses larmes.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

— Monsieur Samuel, répondit-elle doucement, vous n'étiez pas le seul à vous rendre, chaque soir, dans le quartier de la Flotte.

Samuel n'en voulut pas entendre davantage ; il se laissa tomber à genoux devant la jolie enfant, et lui prit vivement les mains :

— Oh ! pardon ! pardon, miss, lui dit-il avec enthousiasme, je suis un malheureux, et je ne méritais pas la bonté que vous me témoignez... Mais parlez, parlez, et s'il est en mon pouvoir de racheter ma faute.

— Il est trop tard maintenant, dit miss Lucy, vous avez rendu tout retour impossible ; mon père est déshonoré par vous... Tout Londres connaît et commente sa honte... et qui sait même s'il y pourra survivre ?

Samuel ne répondit pas ; il comprenait trop bien la justesse de cette observation. Il pressa les mains de Lucy dans une dernière étreinte, et sa hâta de gagner sa chambre.

IV

On était au mois de juin 1839.

Le soleil sortait étincelant de l'horizon, et couvrait de lames d'or les plaines d'euphorbes et d'aloès qui entourent la ville de Calcutta ; des myriades d'oiseaux couleur de rubis chantaient dans les bouquets de bananiers ; toute la nature enfin semblait s'éveiller amoureuse sous les fraîches caresses du jour.

A cette heure, une petite caravane de chasseurs partit de Calcutta et se dirigea vers une vieille ruine située à environ trois milles de la ville.

En tête s'avançaient cinq hommes à cheval suivis à peu de distance par deux jeunes femmes en élégant costume d'amazone ; immédiatement après marchaient quatre énormes éléphants de chasse, conduits par leurs " mahouts " ou cornacs.

Arrivée à un mille de Calcutta, la petite caravane s'arrêta, les éléphants s'agenouillèrent, sur l'ordre de leurs cornacs, on leur appliqua des échelles le long de la carapace, et les chasseurs, à l'exception de deux, montèrent et s'assirent dans les " howdahs."

Puis le " jemidar " donna le signal, et l'on partit à travers la plaine.

Les deux chasseurs qui avaient dédaigné les éléphants s'étaient remis en route et, tout en causant, ils précédaient la caravane, qui avançait lentement.

— Savez-vous, major Turner, dit tout à coup l'un d'eux à son compagnon, que plus je par-

BIBLIOTHEQUE U.S.

cours les environs de la capitale du Bengale, plus j'admire la puissance de la compagnie des Indes ; voyez plutôt ce qu'elle a pu faire en si peu de temps, avec le seul aide de ses guinées et de la nature.

— C'est vrai ! répondit laconiquement le major.

— Vous avez à Calcutta, poursuivit son interlocuteur, des édifices qui le disputent en élégance aux plus beaux palais de Londres, qui est cependant la première cité du monde. La Banque, l'hôtel des Douanes, l'hôtel des Monnaies, le palais du Gouvernement, les immenses chantiers de Kidepoor, tout cela atteste la grandeur de la Compagnie, ou je ne m'y connais pas ! comme disent les Français. Et je ne parle pas encore du fort Williams, qui est certes la plus belle citadelle qui soit dans l'Inde et même en Europe... Savez-vous bien, major Turner, que le fort Williams reçoit sur ses bastions trois cents pièces d'artillerie, qu'il peut contenir quinze mille soldats, et qu'il ne faudrait pas moins de dix mille hommes pour le défendre. La Compagnie a fait les choses comme il convient aux représentants d'une grande nation, et je sais, par les statistiques les plus officielles, que les dépenses occasionnées par le fort Williams depuis qu'il existe, atteignent le chiffre énorme de 2 millions de louis sterling.

Le major Turner venait d'allumer un cigare, il en présenta un à son interlocuteur.

— Merci, répondit ce dernier, le matin, à jeun, la fumée de cigare m'est insupportable, et si tous les gentlemen de ce pays me ressemblaient, les dix-huit cents marchands de tabac de cette ville seraient obligés de fermer boutique.

Ils traversaient en ce moment un champ semé de noyers, de cardamones et de girofliers ; l'air était fortement imprégné des senteurs pénétrantes des arbres à épices, et la caravane pouvait s'avancer, sans crainte que le gibier qu'elle voulait surprendre ne fût prévenu par les émanations humaines.

Il s'agissait bel et bien d'une véritable chasse au tigre ! La veille on était venu avertir le major Turner que l'on avait découvert trois tigres dans les environs, et ce dernier avait immédiatement ordonné une chasse pour le lendemain.

Une chasse au tigre, comme les Anglais savent la faire, et comme Méry sait les décrire, c'est une bonne fortune ! On n'a point de pareils spectacles en Europe, et les habitants de Calcutta, eux-mêmes, en sont très friands.

La caravane se composait de personnages que le lecteur connaît en partie.

En première ligne, venait le major Turner, qui était retourné à Calcutta, après avoir épousé miss Ophélia Bonnington. Il y avait ensuite M. Bonnington lui-même et deux commis de la Compagnie ; puis enfin, M. Gus-Brough, l'honorable membre de la Société de statistique. Quant aux deux femmes, c'étaient milady Turner, née Ophélia Bonnington, et sa sœur, la jolie miss Lucy.

L'interlocuteur du major Turner, le lecteur l'a deviné sans doute, n'était autre que notre ami M. Gus-Brough.

Depuis dix-huit mois, il n'avait pas changé. C'était le même homme, petit, gros et court, et il continuait, à Calcutta, le même métier de statisticien qu'il exerçait à Londres.

M. Bonnington, lui, ne pouvait pas rester en Europe, après le sinistre qui avait frappé sa maison, et il était venu se réfugier dans l'Inde

emportant de ce naufrage une fortune excessivement réduite, mais que son travail devait bientôt augmenter de nouveau. Dans les premiers moments, il voulut rendre au major Turner la parole que celui-ci lui avait donnée ; mais le major était un homme de principes rigides, et il ne se crut pas dégagé par le malheur qui frappait la famille dans laquelle il devait entrer. Il tenait plus d'ailleurs à l'honorabilité de M. Bonnington qu'à sa fortune, et il insista même pour que le mariage se fît dans les délais fixés d'abord. M. Gus-Brough se sentit profondément touché d'un pareil trait de générosité, et après s'être fait donner une mission par la Société de statistique de Londres, il partit pour l'Inde avec ses amis.

Quant à Samuel Hampden, on l'avait laissé iuir sans s'en inquiéter davantage. Il était parti, on ne savait pas ce qu'il était devenu, et jamais depuis, on n'avait entendu parler de lui.

Miss Lucy avait tout accepté avec une résignation angélique ; elle n'avait fait entendre aucune plainte, ni élevé aucune objection ; quand il fallut quitter Londres et partir pour des pays lointains, elle ne tourna pas une seule fois ses regards vers la ville qu'elle abandonnait, nulle larme de regret n'avait mouillé ses joues ; elle monta sur le vaisseau d'un pas sûr, et vit les côtes d'Angleterre s'évanouir et disparaître à l'horizon sans qu'aucun déchirement se fît dans son cœur. On eût pu prendre facilement son impassibilité pour de l'indifférence ; elle resta calme, froide, insensible, et quand son père, effrayé de son attitude, lui demanda anxieusement si elle ne souffrait pas, si elle ne regrettait rien, elle secoua doucement la tête et essaya un sourire.

— Non, répondit-elle sans effort, non, mon bon père, je ne souffre pas, et je ne regrette rien. Maintenant, j'irai où vous voudrez me mener, et je serai toujours heureuse d'habiter près de vous et avec vous.

M. Bonnington se contenta de cette réponse ; Lucy était une enfant dévouée et soumise ; elle était si jeune encore, elle n'avait pas eu le temps de rêver une autre existence. Le père fut rassuré. Mais à partir de ce moment, la pauvre enfant se prit à pâlir, un cercle bleu se dessina autour de ses beaux yeux, désormais sans flamme, et une tristesse douce et calme se répandit sur son front.

Depuis, Lucy était toujours restée la même. Le climat splendide de l'Inde, cette nature exubérante, les longues plaines qui s'étendent au loin comme d'immenses tapis de verdure, les larges ruisseaux d'eau vive, les jardins de balsamines et de pavots rouges, tout cela était impuissant à la distraire ; elle passait devant ces splendeurs éblouissantes, morne, taciturne et pâle. La science chercha vainement le mot de cette énigme. Lucy le cachait au plus profond de son cœur, et personne ne l'y trouva.

Cependant la troupe venait de s'arrêter de nouveau. Elle se trouvait alors au pied d'une petite colline à pente douce, sur le versant opposé de laquelle s'élevaient les ruines qui servaient, croyait-on, de refuge aux tigres.

Le jemidar avait quitté les chasseurs, et quand il eut atteint le sommet de la colline, il se coucha à plat ventre et leur fit signe d'avancer. Un seul coup d'œil lui avait suffi.

Il y avait là trois tigres, trois vrais tigres du Bengale !

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Les ruines provenaient d'une vieille pagode depuis longtemps abanadonnée ; les figuiers sauvages y poussaient en toute liberté, et des plantes parasites pendaient dans les fentes des murailles à demi usées par le temps. — Les tigres dormaient, paresseusement allongés à l'ombre des massifs, le muffle dans les pattes et l'oreille pendante...

Les quatre éléphants choisirent leur position de combat avec toutes les précautions usitées en pareil cas, et quand les tigres se réveillèrent, les chasseurs armaient leurs carabines, et la bataille pouvait commencer.

Le réveil fut terrible.

M. Bonington avait pris place dans un howdah, à côté de Lucy ; le major était monté près de milady Turner ; quant à M. Gus-Brough et aux deux commis de la Compagnie, ils s'étaient partagé les deux autres éléphants.

Les trois tigres s'étaient levés d'un seul bond, et trois cris rauques venaient d'ébranler les ruines.

Le soleil était alors tout à fait sorti de l'horizon ; ses rayons, tombant obliquement sur le pelage des monstres irrités, en faisaient chatoyer les vives couleurs.

Ce fut un spectacle inouï, dont les chasses européennes ne sauraient offrir d'équivalent.

Les trois bêtes fauves s'élancèrent de leur retraite, et, le regard fulgurant, le mufle contracté, la queue agitée d'ondulations menaçantes, elles se présentèrent sans défense à leurs redoutables ennemis.

Il y eut une seconde de silence solennel ; hommes et monstres échangèrent un regard suprême; puis les détonations éclatèrent et un nuage de fumée enveloppa un moment les assaillants.

M. Bonnington et les deux commis seuls de la Compagnie avaient seuls tiré. M. Gus s'était contenté de regarder. Quant au major, il tenait sa carabine chargée, et attendait une occasion favorable. Elle ne se fit pas longtemps attendre.

Dès que la fumée se fut dissipée et que l'on put apercevoir de nouveau les ruines de la vieille pagode, deux tigres seulement étaient debout ; le troisième se roulait à leurs pieds dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le temps d'arrêt fut court. Déjà les chasseurs s'étaient armés de carabines chargées, et le combat allait recommencer de plus belle. Mais soit que les tigres eussent compris le désavantage de leur position, soit que la mort de leur compagnon leur eût inspiré une ardeur nouvelle, sans donner à leurs adversaires le loisir de les mettre en joue, ils s'élancèrent à travers l'espace en dirigeant leurs bonds vers les éléphants.

Le premier était le plus vieux, le plus courageux, le plus irrité. Une balle l'avait blessé au flanc, et son sang coulait en abondance ; il voulait une vengeance mémorable, et il alla tomber sur l'éléphant qui portait le major et milady Turner.

Mais avant qu'il eût décrit sa courbe dans l'air, le major l'avait ajusté, et l'animal, frappé cette fois en pleine poitrine, tombait avec des mugissements terribles sur les ruines mêmes de la pagode.

Son compagnon fut plus heureux.

C'était le plus jeune, le plus beau, le plus fier !... Avant de prendre son élan et de choisir sa victime, il exécuta à droite et à gauche des bonds d'une hardiesse inouïe ; il allait et venait, ouvrant ses narines, montrant ses dents fines, lançant des regards qui ressemblaient à des

éclairs. Les chasseurs oubliaient le danger pour le suivre dans ses évolutions pleines de souplesse et pendant quelques secondes on eût pu croire qu'on assistait au spectacle inoffensif de quelque arène civilisée.

Tout à coup, cependant, le monstre s'arrêta : toute la peau de son mufle s'était contractée, et se retirait des narines au front.

Il ne poussa qu'un rugissement, un seul, et les chasseurs en frissonnèrent, comme au contact d'une griffe invisible.

Le monstre avait bondi, et pendant que les regards éblouis le cherchaient encore à la place qu'il occupait, il se ruait, en tourbillonnant, vers l'éléphant, où Lucy, mourante de peur, s'agenouillait auprès de son père.

Dix coups de feu retentirent inutilement ; le tigre passa rapide au milieu des balles, arriva, sans avoir été atteint, sur le " howdah " où se trouvaient M. Bonnington et sa fille.

Il n'en fallait pas tant pour jeter l'épouvante dans le cœur de tous les spectateurs et le désordre dans leurs rangs. Vingt cris de terreur s'élevèrent à la fois, et le jemidar, suivi de quelques hommes, se précipita éperdu vers le tigre.

En ce moment, M. Bonnington, renversé par la chute du monstre, venait de tomber, blessé et sanglant, au milieu des chasseurs accourus. Miss Lucy était restée évanouie dans le " howdah "...

L'anxiété fut profonde pendant quelques instants ; milady Turner jetait des cris perçants, tandis que le major, debout sur son éléphant et la carabine armée, attendait que le tigre se découvrît pour lui envoyer une balle. Vingt fusils étaient braqués dans la même intention, mais nul n'osait faire feu, de peur qu'un projectile maladroit n'allât frapper la pauvre Lucy. Cette

situation ne dura qu'une minute peut-être, mais une minute qui parut à tous longue comme un siècle.

Cependant, et par un bonheur inouï, le tigre, étonné, de se trouver au milieu de ses adversaires silencieux, et craignant sans doute quelque piège, promenait ses regards provoquants sur tout ce qui l'entourait. Miss Lucy était étendue sans connaissance dans le " howdah," et le moindre soupir, le plus léger mouvement devait la perdre. Un silence effrayant régnait de toutes parts, l'on entendait plus à cette heure que le souffle enflammé du monstre.

Tout à coup, l'animal exécuta un bond et se retourna sur lui-même. Un incident aussi singulier qu'inattendu avait détourné son attention.

Un homme, que nul des chasseurs ne connaissait, et que l'on n'avait point encore vu jusqu'alors, venait de se cramponner à la trompe de l'éléphant docile, et armé d'un long couteau de chasse, la ceinture garnie d'une paire de pistolets, il s'avançait hardiment, en cherchant à attirer de son côté toute l'attention du tigre.

Nous venons de voir qu'il avait réussi.

Chacun respira. Cet homme jouait sa vie à un jeu où il devait certainement perdre ; mais la diversion qu'il imaginait allait sauver miss Lucy, et des applaudissements frénétiques partirent de tous les points.

L'inconnu n'y prit pas garde et continua d'avancer ; le monstre mugissait, labourant la carapace de l'éléphant de ses griffes irritées ; une colère sanglante allumait ses regards, il était redevenu plus terrible et plus menaçant encore!

En ce moment, son adversaire plaça son couteau entre ses dents, tira ses deux pistolets de sa ceinture, et en lâcha aussitôt la détente.

Les deux coups de feu furent suivis d'un dernier mugissement, et le tigre, bondissant sur son ennemi, alla tomber, en l'emportant entre ses griffes, à vingt pas du jemidar et des hausamaux effrayés.

Il y eut alors un mouvement unanime parmi tous les chasseurs, et chacun se précipita à l'envi vers l'endroit où allait se dénouer le drame.

M. Gus-Brough s'était rapproché de M. Bonnington, dont la joie saurait à peine se décrire, et les deux amis se tenaient étroitement embrassés.

— Lucy ! ma pauvre Lucy ! disait le père ; Dieu me la rend, Dieu soit béni !

— Sans doute, sans doute, repartit M. Gus-Brough, et c'est un grand bonheur qu'un homme va peut-être payer de sa vie.

— Croyez-vous ?

— C'est probable.

— Mais quel est donc cet homme ?

M. Gus-Brough secoua tristement la tête.

— Cet homme, répondit-il, votre désespoir et votre trouble vous ont empêché de le reconnaître tout à l'heure. Mais, moi, mon ami, je n'ai pu m'y tromper une seconde.

— Et quel est-il ?

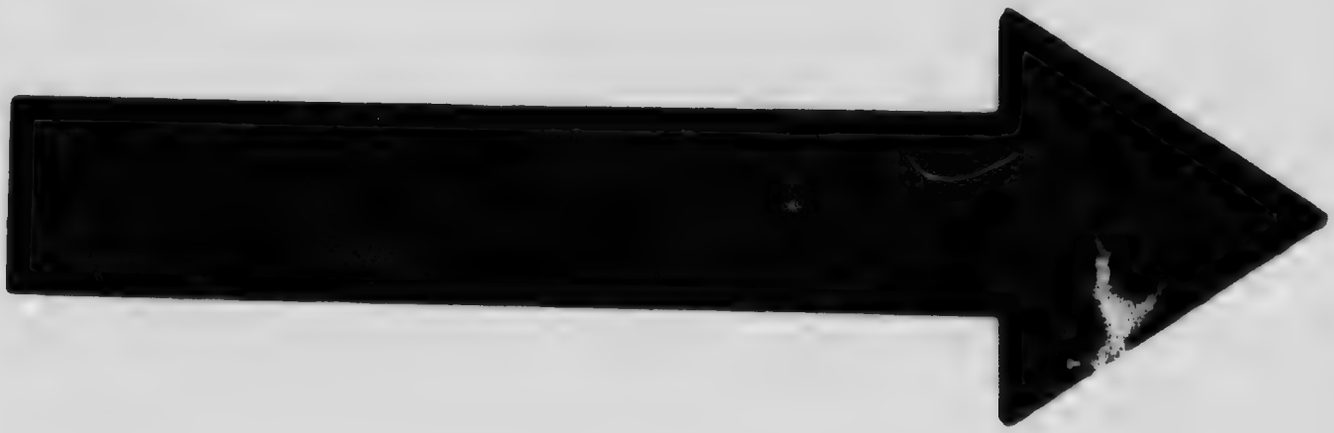
— C'est un triste souvenir !... il a indignement abusé de votre confiance. Il vous a forcé à venir chercher à Calcutta une fortune que vous aviez laborieusement édifiée à Londres.

— Samuel ! interrompit M. Bonnington.

— Lui-même, répondit M. Gus-Brough.

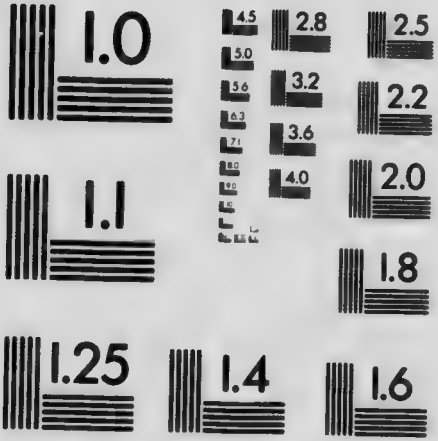
— Est-ce possible !

— Oui, mon pauvre ami, M. Hampden rachète aujourd'hui noblement la faute qu'il a commise et le chagrin qu'il vous a causé ! Certes, la vie de votre chère Lucy vaut bien les bank-notes



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

qu'il a brûlées dans la capitale des Trois-Royaumes.

M. Bonnington ne répondit pas tout de suite ; il prit la main de M. Gus-Brough, et la serra un moment silencieusement dans les siennes.

— Le doigt de Dieu est dans tout ceci, dit-il enfin, d'une voix émue, et le retour de Samuel m'explique bien des mystères dont la cause était restée ignorée pour moi jusqu'à ce jour. Oui, mon ami, cet homme m'a causé le plus cruel chagrin que j'aie éprouvé de ma vie ; mais j'avais commis une faute moi-même, et ce n'était là que le juste châtiment que j'avais mérité ; j'avais offensé Dieu, et Dieu m'a puni ; mais le bonheur que j'éprouve en ce moment rachète le passé tout entier, et je suis doublement heureux de le devoir à Samuel... Prions donc le ciel, mon ami, pour qu'aucune douleur ne vienne troubler la joie de cette journée.

En ce moment, une grande clameur s'éleva du sein des chasseurs groupés autour du tigre, et des hourras vinrent annoncer à M. Bonnington et à M. Gus-Brough que Samuel Hampden était sorti victorieux de sa lutte avec le monstre.

Quelques hausamaux étaient montés sur l'éléphant où se trouvait miss Lucy, et ils venaient de descendre la jeune fille quand les hourras se firent entendre.

Comme on touchait le sol, miss Lucy sortit enfin de son évanouissement : elle n'avait rien vu, rien entendu de ce drame sauvage, et quand elle rouvrit les yeux, la première personne que son regard rencontra fut Samuel Hampden.

Elle poussa un cri de terreur, et se tourna vers son père.

Samuel était fort pâle, le sang coulait abondamment d'une blessure que lui avait faite le ti-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

gre, miss Lucy crut à un plus grand malheur.

— Samuel ! dit-elle d'une voix étouffée à son père, qui la couvrait de baisers, Samuel blessé mortellement !

— C'est lui qui t'a sauvée, mon enfant, interrompit M. Bonnington.

— Mais en exposant ses jours !

— Dieu le protégeait.

— Il va mourir, peut-être !

M. Bonnington sourit doucement et pressa sa fille contre son cœur.

— Non, mon enfant, dit-il, Samuel ne mourra pas, car maintenant le passé est oublié, et l'avenir peut être encore heureux.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis, répondit le père, que tout m'est expliqué dès aujourd'hui et que je ne veux plus que ma Lucy soit pâle et triste comme par le passé. Demain, mon enfant, j'irai trouver M. Hampden et, qui sait, si tu ne t'y opposes pas, peut-être pourrais-je me l'attacher par des liens plus doux que ceux de la reconnaissance et de l'amitié.

Une subite rougeur colora, à ces mots, les joues de la charmante enfant et elle cacha sa tête sur la poitrne de son père.

Qu'est-il besoin d'ajouter à ce qui précède ?

Samuel avait perdu sa sœur, peu de temps après la catastrophe de Lombard-street. Il s'était retrouvé alors seul au monde, sombre, triste, désespéré. — Quoi qu'il eût fait pour étouffer ce sentiment dans son cœur, il aimait miss Lucy, avec tout l'oubli d'une âme ardente et jeune. Il savait que M. Bonnington était parti pour Calcutta avec sa fille ; une sorte d'instinct plus fort que sa volonté le poussa vers l'Inde, et il y

arriva presque en même temps que celle qu'il aimait. — Le lecteur sait le reste.

Sans s'être jamais fait remarquer, il quittait rarement les traces de Lucy ; il la suivait partout, caché avec soin à tous les regards, heureux seulement de la voir passer et d'entendre parfois le son aimé de sa voix. C'est ainsi qu'il s'était trouvé près des ruines de la vieille pagode.

Environ six mois après cet incident, Samuel Hampden épousait miss Lucy Bonnington, et, à partir de ce moment, rien ne vint plus troubler leur bonheur.

Aujourd'hui encore, ils habitent l'Inde, et Gus-Brough, qui y fait de temps en temps des excursions pour le compte de la Société de statistique, prétend que dans les 64,595 maisons ou cabanes de Calcutta, on chercherait en vain un ménage plus heureux.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

LE SONNEUR DE GARLAN

C'est une vieille petite paroisse, là-bas, au fond du pays morlaisien, dans la direction de la mer, sur l'autre versant de combe du Dourdû.

Une ceinture de collines l'enveloppe et l'isole. Elle est là, comme nichée dans un creux de verdure, loin des routes passantes. N'était la pointe aiguë de son clocher, n'étaient surtout les gracieux carillons qui s'en échappent aux dimanches et jours de fêtes, rien ne signalerait au monde son existence. Son joli nom de Garlan lui vient, paraît-il, d'un vieux saint oublié. Toute la bourgade se compose de l'église, du presbytère et de quelques maisons basses, rangées autour du cimetière, qui projette sur leurs vieux toits l'ombre de ses grands ifs.

Dans l'une d'elles, fleurie à son seuil d'une touffe de sureau, habitait, au temps de cette histoire, Agapit Quesseveur, plus connu sous le sobriquet affectueux de Gapit, abréviation de son étrange prénom.

Il avait commencé, vers ses quinze ans, par être apprenti tonnelier à Morlaix. Puis, un soir, n'ayant pas encore l'âge de tirer au sort, on l'avait vu rentrer au village, mais si maigre, si triste, si changé !... Longtemps il était resté comme entre vie et trépas. Ses membres, disait-on, étaient travaillés d'un mal secret et sans remède.

Cela lui était venu tout d'un coup, sans qu'il sût lui-même comment.

Sa mère, veuve, et qui de cinq enfants n'avait plus que lui, le soigna du mieux qu'elle pût, avec des onguents, des oraisons et des pèlerinages aux chapelles les plus réputées. Il guérit, mais demeura infirme, la taille comme cassée en deux par le milieu des reins, objet d'étonnement et de commisération pour les voisins que déconcertait le spectacle de cette tête de jeune homme sur ce corps de vieillard.

Il fut des mois sans se risquer hors du courtil familial : son infortune lui pesait comme une honte.

Le recteur lui apportait de temps à autre les consolations d'usage :

" Il n'est que de se soumettre à la volonté de Dieu, mon enfant."

Il hochait la tête, murmurait :

" N'empêche que je serai toujours un propre à rien."

Mais ce n'était pas cette pensée dont il souffrait le plus : il y en avait une autre, tout au fond de lui, qu'il n'eût jamais avouée, pas même en confession à l'article de la mort, et qui l'emplissait d'une tristesse infinie.

Peu à peu, cependant, il prit sur lui de sortir, de se montrer, et, pour se sentir moins à charge à sa mère, la vieille Gritta, qui n'avait pour vivre que son métier de cardeuse d'étoupes, il essaya de quelques vagues besognes, comme d'éfibrer du chanvre ou de teiller du lin. A les exercer ainsi, il lui sembla que les forces lui revenaient, il rêva d'une résurrection possible : l'espoir, le désir violent de la santé ranimèrent son jeune sang.

BIBLIOTHEQUE U.S.

Un dimanche de printemps, il alla jusqu'à se faire beau, comme avant sa maladie, et parut à la grand'messe. Il constata, durant l'office, qu'on ne le regardait plus avec les mêmes yeux de pitié. Ce fut chez lui plus que du soulagement, presque de l'orgueil.

Dans le cimetière, à l'issue de la cérémonie, il se mêla aux groupes des autres jeunes hommes, ses camarades d'antan, échangeant des bonjours avec les visages de connaissance, s'enhardit à ne point détourner la tête lorsque les jeunes filles débouchèrent du porche pour se répandre parmi les tombes. Une d'elles, l'apercevant, vint à lui :

" Dieu merci, vous voilà sur pied, Yapit Quesseveur, dit-elle d'une voix joyeuse dont le timbre le pénétra jusqu'aux moelles.

— Oui, Jeanne-Louise," balbutia-t-il.

Ce fut tout ce qu'il put répondre. Il restait devant elle, pâle, la gorge sèche, tout son sang formant boule dans son cœur étranglé. Alors, Jeanne-Louise fut comme bêne, elle-même, et, feignant de chercher quelqu'un des yeux, dans la foule, elle jeta d'un ton rapide, où perçait une légère nuance d'embarras :

" Puisque vous êtes mieux, si vous passez à notre porte, entrez prendre un verre de cidre, n'est-ce pas, Gapit ? "

Il répondit pour la seconde fois :

" Oui, Jeanne-Louise."

Elle avait déjà tourné l'allée : il vit son châle vert et sa coiffe blanche disparaître derrière les ifs ; ses prunelles se voilèrent, et, de nouveau, il sentit au fond de son âme l'infinie marée de tristesse qui montait.

o o o

Il avait connu Jeanne-Louise Mével sur les bancs du catéchisme ; ils avaient fait leurs trois Pâques ; et, bien souvent, sous prétexte de chercher des nids, il l'avait accompagnée, avec d'autres fillettes du même parage, le long du chemin creux qui menait du bourg à la tenue du Kergoz où ses parents étaient fermiers.

Leurs deux pères avaient été liés d'une vieille amitié de régiment. Lorsque, à treize ans, Gapit avait perdu le sien, Pierre Mével, qui portait la croix à l'enterrement, avait proposé à la veuve de prendre l'orphelin à son service comme gardeur de vaches, si toutefois il se destinait à l'état de laboureur.

" Mais, voyez-vous, avait-il ajouté, il n'y a pas grand'chose à faire de ce côté-là, si ce n'est à misérer. A la place de votre garçon qui est intelligent, et qui a de l'école, moi, j'irais en ville chercher un gagne-pain, qui fût, sinon moins dur, du moins plus profitable."

C'était donc sur son conseil que Gapit Quesseveur était entré en apprentissage chez un tonnelier de Morlaix.

" Quand tu seras à trois francs par jour, avait dit le vieux, repasse au Kergoz, il y aura chez nous une colombe pour toi ! "

Et Gapit était parti, son petit baluchon de paysan noué dans un mouchoir de couleur.

Il était parti... Et voici qu'il était de retour, hélas ! traînant un corps dévasté par un mal incurable, où, dans les ruines de sa santé détruite, s'était enraciné d'autant plus vivace son premier, son unique amour d'enfant.

Jamais il ne les gagnerait, les trois francs par jour ; jamais elle ne serait pour lui, la colombe du Kergoz !

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Et il songeait avec amertume que, si pourtant il n'avait pas suivi le conseil du vieux Mével, peut-être le malheur ne lui serait-il pas arrivé. Puis, de cette pensée même, voici qu'il lui venait soudain comme une lueur d'espérance. Puisque c'était, après tout, la faute du vieux Mével s'il avait couru ainsi au-devant du mauvais sort, qui sait si le père de Jeanne-Louise ne se sentirait pas tenu de lui donner sa fille, pour se mettre en paix avec sa conscience, et en quelque sorte par manière de dédommagement ? D'ailleurs, Jeanne-Louise elle-même eût-elle témoigné une joie si sincère de le revoir sur pied, comme elle avait dit, si, comme lui, elle n'était demeurée fidèle à leurs sentiments d'autrefois ? Et puis, enfin, pourquoi ne réussirait-il pas à vaincre le mal qui nouait son dos, à redevenir la belle plante humaine, robuste et droite, qu'il avait été ? Qui veut peut. Et il avait une telle envie, une telle fureur de vouloir !

" Non, se jura-t-il, malgré l'obligeante invite de Jeanne-Louise, je ne franchirai le seuil du Kergoz que lorsque je me serai presque entièrement redressé."

o

A quatre ou cinq jours de là, dans le courant de l'hiver, le sonneur de Gaelan, qui depuis longtemps n'allait guère à cause d'un refroidissement qu'il avait pris un jour de grand baptême, vint à mourir de langueur.

Gapit Quesseveur lui avait souvent donné la main, persuadé que cet exercice était la gymnastique la plus capable d'assouplir son échine ankylosée. Il sollicita sa place et l'obtint. Dès lors, il se crut assuré de l'avenir. Sans être lu-

crative, la fonction rapportait bon an mal an une pièce de quatre cents livres. Car, si les émoluments fixes étaient insignifiants, il y avait le casuel et il y avait surtout les quêtes.

" J'ai de quoi faire vivre un ménage," se dit Gapit Quesseveur, le dimanche où, pour la première fois, il sonna tout seul le carillon de la grand'messe.

Il fut, du reste, très vite un incomparable sonneur. La souffrance avait affiné ses nerfs et comme éveillé chez lui des sens d'artiste. Il s'était pris de passion pour ses cloches.

" Il leur fait chanter tout ce qu'il lui plaît, " se disaient entre eux les gens de Garlan, émerveillés.

C'était vrai, à la lettre.

Mais, lorsque Jeanne-Louise Mével était de grand'messe, elles ne chantaient pas seulement, elles s'animaient, elles s'exaltaient en un prestigieux épanouissement d'harmonies. La grande cloche surtout roulait des vibrations si puissantes et si profondes que tout l'espace en était comme attendri.

Ainsi Gapit Quesseveur, par les voix retentissantes du bronze, répandait à tous les vents du ciel l'infini de passion dont il avait le cœur débordant.

Adossé au mur du porche, sous les cordes encore agitées d'un long mouvement serpentin, il demandait à Jeanne-Louise, lorsqu'elle passait parmi ses compagnes, à l'issue de l'office :

" Avez-vous trouvé que c'était bien, aujourd'hui ?

— Très bien, Gapit, admirablement bien," répondait-elle un peu rougissante, avec une jolie inclinaison de tête qui ramenait dans l'esprit du jeune homme l'image de la colombe.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Le printemps arriva. Les premières verdures hésitantes ennuagèrent le pays boisé.

C'était l'usage de la paroisse que le sonneur fît dans la semaine sainte l'une des deux quêtes auxquelles il avait droit, celle qu'à cause du temps pascal on nommait la " quête des œufs."

Gapit Quesseveur s'était promis de ne faire la sienne qu'autant qu'il pourrait se presenter sans trop de désavantage à la ferme du Kergoz. Or, à se balancer pendant des mois, suspendu aux câbles des cloches, quelque chose de leur élasticité s'était comme insinué dans ses membres. Les nœuds de ses reins s'étaient desserrés. Une sève vivante sourdait confusément jusque dans les parties les plus mortes de son être.

Donc, dès le lundi des Rameaux, il se mit en route, et, durant tous les après-midi qui suivirent, on ne vit que lui par les petits chemins accidentés, entre les talus fleuris de primevères, ou sur les sentiers en lacet déroulés à travers champs dans le vert tendre des blés nouveaux. Il allait de seuil en seuil, partout salué d'une parole de bienvenue, partout par de rustiques offrandes.

Le lundi soir, cependant, n'avait pas encore approché du Kergoz. Plus d'une fois, il s'était arrêté au sommet de quelque colline pour en contempler, avec un singulier mélange de désir et d'angoisse, les fines cheminées anciennes, blanchies à la chaux, pareilles à des " amers " marins dans la houle naissante des feuillages. Il aspirait de toute son âme vers ce logis et, néanmoins, reculait de jour en jour l'instant à la fois si craint et si souhaité où il en franchirait la porte.

Enfin, le Vendredi-Saint, il s'arma de courage.

Il faisait une matinée délicieuse, exquisement tiédie par les haleines de Manche, un ciel léger, pommelé de nuées roses, un vrai printemps de fiançailles.

Comme il pénétrait dans la cour, il croisa Jeanne-Louise, qui se dirigeait vers les étables avec une brassée d'herbe odorante, entre ses bras nus, les manches retroussées sur les coudes.

" Ah ! c'est vous, Gapit ? " dit-elle. Et, laissant tomber l'herbe, qui joncha le sol à ses pieds, elle le précéda dans la maison. Pierre Mével, assis à la grande table de cuisine, achevait de déjeuner d'un morceau de pain de seigle graissé de lard. Il essuya sa main droite à son genou et la tendit au sonneur :

" Bonjour, dit-il. Assieds-toi et mange. Je commençais à croire qu'on ne te verrait plus au Kergoz."

Gapit, après avoir pris place, et s'efforçant de raidir sa taille, répondit :

" Ce n'est pas faute d'avoir désiré venir.

— Oui, je sais... ta maladie... tu n'as vraiment pas eu de chance," interrompit le vieux.

Jeanne-Louise, à ce moment, déposait sur la table un pichet de cidre et deux verres. L'allusion à sa " maladie " faite sur ce ton d'apitoiement banal, et devant celle qu'il aimait, froissa l'orgueil du jeune homme.

" Je ne suis plus malade, protesta-t-il avec vivacité, et dans peu je ne serai plus du tout infirme... Le médecin me l'a dit, ajouta-t-il plus doucement, non sans rougir un peu de ce mensonge.

— Dieu le veuille ! " conclut le fermier. Mais dans ses yeux se lisait l'incrédulité, et aussi le

mépris inconscient de l'homme robuste pour l'être chétif.

Il y eut un silence pénible. La jeune fille, par compassion pour son ami d'autrefois, intervint.

" Ce qui est sûr, dit-elle, c'est que vous êtes un fameux sonneur. Il n'y a qu'une voix dans la paroisse pour l'attester."

Les yeux de Gapit Quesseveur brillèrent d'un éclat reconnaissant.

" N'est-ce pas ? " s'écria-t-il.

Pierre Mével avait quitté son banc. On entendit grincer un battant d'armoire. Quand le fermier reparut, il tenait entre ses doigts une pièce de cent sous.

" Tu sais, déclara-t-il, il y aura la pareille pour toi à chacune de tes quêtes."

Et il fit mine de glisser l'écu dans la main du jeune homme. Celui-ci secoua la tête, très pâle.

" Hein ?... Tu refuses ?..." balbutia le paysan interloqué.

Le sonneur s'était levé. Par un miracle de volonté farouche, les poings cramponnés au rebord de la table, il s'érigeait presque droit. Il regardait la jeune fille. Tous ses muscles étaient tendus à se briser. Le bleu gris de ses prunelles était passé presque au noir.

" Jeanne-Louise, prononça-t-il lentement, c'est à vous que je suis venu demander mes œufs de Pâques. Répondez-moi, s'il vous plaît, selon votre cœur. Vous serez ou ma vie ou ma mort. Dites-moi donc si c'est oui, ou si c'est non."

Elle le dévisagea une seconde, comme frappée de stupeur. Une attente tragique bouleversait les traits du malheureux.

" Jeanne-Louise ! " implora-t-il avec un accent de supplication passionnée.

Elle baissa le front, défit, puis renoua d'un geste machinal les cordons de son tablier, — et s'enfuit, comme traquée par une mystérieuse épouvante...

Gapit Quesseveur, en traversant la cour pour s'en aller, ramassa une poignée de l'herbe que Jeanne-Louise, à son arrivée, avait laissée choir, et ne cessa de la mordiller jusqu'au bourg, les jambes ivres et la tête égarée.

o o o

Le samedi, veille de Pâques, après les deux jours de funèbre silence consacrés par la coutume, les cloches, comme on sait, reviennent de Rome. C'est un retour impatiemment attendu par les gamins des bourgades bretonnes. On leur a conté que les aériennes voyageuses rentrent pleines de dragées papales. Il n'est que de se coucher sur leur passage, la bouche ouverte et les yeux clos, pour recevoir en pluie de sucre cette manne enchantée. Toute la polissonnerie de Garlan ne manqua donc pas de guetter avidemment le départ du sonneur pour l'église. Garçonnets et fillettes, attroupés dans le cimetière, l'acclamèrent dès qu'il se montra.

" C'est le moment de sonner ta plus belle sonnerie, hein, Gapit !

— Vous ne croyez pas si bien dire, mes enfants," murmura-t-il.

Il avait un air doux et triste. Son corps semblait plus courbé, comme si l'ancien mal l'avait repris. Quelques-uns des petits galopins voulurent s'élancer derrière lui dans le porche, mais, à leur grand étonnement, ils virent que, concontrairement à son habitude, il s'engageait dans l'étroit escalier de la tour.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

" Tiens ! pourquoi va-t-il donc là-haut ? " se demandèrent-ils.

Un d'eux trouva cette explication :

" Probablement pour mieux sonner."

Ils se couchèrent sur le dos parmi le gazon funéraire. La silhouette de Gapit Quesseveur se dessina dans l'ajourement de la galerie des cloches, et tout aussitôt les trois battants se mirent en branle. C'était évidemment pour mieux sonner, en effet, qu'il avait inauguré cette manière nouvelle, cat jamais encore, de mémoire d'homme, on n'avait entendu à Garlan musique aussi merveilleuse. Cela tenait si bien du prodige que le recteur lui-même était accouru pour mieux ouïr ces sons surprenants. C'était comme un chœur céleste planant d'une palpitation immense dans l'azur. Toute l'espérance humaine ressuscitée, toute la beauté rajeunie de la nature, vibraient sur le monde avec ces voies éperdues.

" Il y a un don merveilleux chez ce Gapit, " songeait avec admiration le recteur.

Mais, brusquement, l'hymne d'allégresse se changea en une sorte de plainte douloureuse. Les coups s'assourdirent, s'espacèrent. C'était un glas, maintenant, un glas indicible, une poignante traînée de larmes entrecoupée de larges sanglots. Puis, il y eut un silence singulier, suivi d'un vaste soupir d'agonie où l'on eût dit que l'âme de la grosse cloche s'exhalait.

Toute la bourgade aux écoutes s'interrogea des yeux avec anxiété. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? On eut le pressentiment de quelque chose de funeste, et peut-être d'irréparable.

" Jannou, montez vite ! " commanda messire Guéguen au sacristain.

Celui-ci hésitait : deux paroissiens de bonne

volonté, le maréchal et le charpentier, l'accompagnèrent...

o o o

L'instant d'après, ils réapparaissaient, découpés en noir dans le grand trou d'azur du clocher.

On vit leurs ombres s'agiter confusément sous les gueules de bronze encore frémissantes ; puis, l'un d'eux, penché sur le rebord extérieur de la galerie, et les mains disposées en porte-voix, cria :

" Monsieur le recteur !... Monsieur le recteur !..."

Le vénérable messire, malgré son grand âge, se dirigea précipitamment vers le porche, et, pour la première fois de sa vie depuis qu'il était recteur de Garlan, escalada les quatre-vingt-six marches qui menaient au couronnement de la tour. Il était tout haletant quand il déboucha sur la plate-forme.

" Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Où est Gapit ?

— Il y a qu'il a voulu se périr, le pauvre !" dit Jannou.

Les hommes en s'écartant, découvrirent au prêtre le corps du sonneur, allongé sur le dos, la tête appuyée à l'un des contreforts de laflèche. La figure était toute marbrée de plaques bleuâtres : à la commissure des lèvres quelques gouttes de sang avaient perlé.

" Le malheureux ! " murmura messire Guégen d'un ton où la sévérité du blâme s'attendrissait d'une infinie pitié.

" J'ai dû couper la corde de la grosse cloche au ras du levier, reprit la voix dolente du sacristain... C'est vrai qu'elle n'était plus neuve,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

ajouta-t-il en manière d'excuse, comme s'il avait craint que le recteur ne lui fît reproche d'avoir détérioré le bien de l'église.

— Vous n'avez jamais donné une plus belle marque d'intelligence," fit messire Guéguen, presque bourru.

Il s'était agenouillé auprès du suicidé et, d'un doigt preste, avait dégrafé les vêtements, arraché le bouton de la chemise de chanvre, mis à nu la poitrine, d'où un papier glissa auquel personne ne prit garde.

" Aidez-moi à le soulever un peu," commanda-t-il.

Tous ces curés de campagnes bretonnes sont, par nécessité, médecins des corps en même temps que des âmes. A palper la dépouille inerte de Gapit Quesseveur, messire Guéguen eut la satisfaction de constater que la peau était encore tiède, que les vertèbres de la nuque jouaient normalement, que les membres avaient conservé leur souplesse. Il n'attendit pas davantage pour procéder aux pratiques recommandées en pareil cas.

Les autres le regardaient faire, immobiles et pleins d'un trouble superstitieux, persuadés sans doute que c'était là quelque opération de magie.

" Vous verrez qu'il va le ressusciter d'entre les morts," chuchota le sacristain.

Et, presque aussi vite, en effet, le travail de résurrection commença.

Le frisson de la vie détendit les traits gonflés du sonneur ; ses paupières battirent : sa gorge eut une aspiration éperdue, comme pour boire d'un seul coup toutes les puissances régénératrices éparses dans le vent printanier.

" Te Deum laudamus " !... prononça le prêtre radieux.

Il tira de la poche de sa soutane un cordial qui ne le quittait jamais et en versa quelques gouttes entre les lèvres de Gapit.

Celui-ci entr'ouvrit les yeux, les fixa deux ou trois secondes au-dessus de lui sur les cloches dont l'airain grondait mollement à la caresse sonore de l'air vif, puis les referma d'un clignement brusque, tandis qu'une contraction douloureuse crispait son visage.

" Il va falloir le descendre en douceur, dit messire Guéguen... Nous le sauverons, je l'espère."

Le maréchal et le charron, gens robustes, saisirent Gapit, l'un par les jambes, l'autre par les épaules, et suivis du sacristain ils s'engagèrent avec leur faix humain dans l'étroit escalier tournant.

Le curé était sur le point de s'y enfoncer lui-même, derrière eux, lorsqu'il aperçut à terre un bout de papier qui traînait. Il se baissa pour le ramasser. C'était une vieille enveloppe contenant une de ces images de première communion, où sont représentés des fillettes et des garçonnets agenouillés pour recevoir l'Eucharistie. Elle était fanée, jaunie, cette image, mais dans un état de conservation qui témoignait éloquemment de quel soin pieux elle avait dû être l'objet. Au dos, une écriture enfantine avait tracé ces mots naïfs : " Pour mon camarade Gapit Quesseveur, en souvenir de nos Pâques, collines dont il était le maître spirituel, s'arrêtèrent un moment sur les toits du Kergoz, reconnaissables à leurs cheminées blanches, dorées de soleil, puis sélevèrent vers le ciel souple, le jeune ciel velouté d'avril, tendu comme une soie immense sur les lointains resplendissants.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

" Vos voies, Seigneur, sont impénétrables," murmura-til en inclinant sa vieille tête grise.

Et il descendit.

o o o

Gapit Quesseveur fut pendant cinq semaines entre la vie et la mort. Et, pendant cinq semaines, Jeanne-Louise Mével ne bougea pour ainsi dire pas d'auprès du lit-clos où il se débattait en proie à d'effrayants accès de délire, suivis de longues torpeurs encore plus effrayantes. Enfin la fièvre céda. Le docteur, qui venait de Morlaix tous les seconds jours, annonça que l'on allait entrer dans la période réparatrice. Gapit Quesseveur était sauvé.

Tout Garlan, que le drame avait passionné, bien qu'il n'en soupçonnait point les vraies causes, tout Garlan poussa un cri de soulagement, comme si les destinées de la paroisse eussent été liées à celles du sonneur. Mais nulle action de grâces n'égala en ferveur celle que Jeanne-Louise Mével exhala dans le secret de ses pensées.

Vers la tombée du soir, elle dit à la vieille Gritta :

" Puisque le voilà hors de danger, il est plus que temps que je m'en retourne chez nous où les choses du ménage sont à l'abandon. D'ailleurs, votre fils ne tardera plus à reprendre sa connaissance, et l'avis de M. le recteur est que je m'éloigne, avant qu'il ait complètement recouvré ses esprits, de peur que ma vue ne lui donne une émotion trop vive. Il ne faut même pas qu'il sache que je l'ai soigné, entendez-vous... Si cependant il s'informe de moi, alors, mais alors seulement, vous lui remettrez une lettre que je m'en vais incontinent lui faire.

— Qu'il en soit selon votre volonté et celle de

M. le recteur," répondit avec componction l'excellente femme qui, depuis le malheur " de Gapit, vénérait en l'héritière du Kerzog une incarnation de la bonté céleste, l'ange même du dévouement.

La fiole d'encre et la plume dont le médecin se servait pour libeller ses ordonnances étaient sur la table. Jeanne-Louise tira de sa " devantière," d'abord une enveloppe, évidemment préparée d'avance, puis une feuille de papier à lettre qu'elle s'était procurée chez l'instituteur, et, de sa main la plus posée, elle écrivit :

" Ceci, mon cher Gapit, est pour vous expliquer que le lendemain du jour où je vous fis, sans le vouloir, un chagrin si grand, M. le recteur vint au Kergoz m'apporter l'image qui est sous ce pli. " S'il meurt, me dit-il, épinglez-la au mur près de votre bénitier, afin que, matin et soir, elle vous fasse souvenir de prier pour son âme. S'il réchappe, eh bien ! votre cœur vous conseillera si vous devez la garder ou la rendre." Merci à Dieu, vous allez guérir, Gapit. Je vous la restitue donc. Elle est à vous, comme la petite camarade de Pâques qui vous l'avait donnée."

Et elle signa, en gros caractères comme jadis, au temps de leurs amours enfantines :

" JEANNE-LOUISE MEVEL,
du Kergoz, paroisse de Garlan."

Un quart d'heure plus tard, après une courte visite au presbytère, elle dévalait, avec une alacrité d'alouette, la pente humide, ombreuse et odorante du chemin creux que, cinq semaines au-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

paravant, Gapit Quesseveur avait gravi comme un calvaire, l'âme triste jusqu'à la mort...

o o o

Trois jours passèrent, trois jours qui parurent trois siècles à l'attente angoissée de la jeune fille. S'il allait ne plus vouloir d'elle maintenant ?... Si elle lui était devenue un objet d'exécration et d'horreur, précisément à cause du péché sans rémission qu'il avait failli consommer pour l'amour d'elle ?... Car, de supposer un retour offensif de la fièvre, l'idée ne l'en effleura même pas. La convalescence du malade était chez elle plus qu'une certitude : c'était un article de foi.

Le matin du quatrième jour, comme les domestiques de la ferme se rendaient au travail, Dorik Mélégan, le petit acolyte qui répondait à l'ordinaire la messe de M. le recteur, franchit tout courant, pieds nus et ses sabots dans les mains, la grande aire à battre du Kergoz. Jeanne-Louise, qui achevait de mettre sa coiffe devant le miroir accroché à l'espagnolette de la fenêtre, ne lui laissa pas le temps d'arriver jusqu'à la maison.

" Dis vite, questionna-t-elle. C'est Gapit Quesseveur qui me demande, n'est-ce pas ? "

Le gamin, trop essoufflé pour répondre, fit oui de la tête, en secouant sa tignasse crépue. Pendant qu'il dévorait une tartine de pain beurré, Jeanne-Louise s'habilla de ses hardes les plus neuves, comme pour un " pardon." Elle devait à Gapit, lui semblait-il, de se montrer à lui dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

Quand elle traversa le bourg, les commères qui tricotaient sur les seuils se récrièrent d'admiration :

" Vous allez donc au bal de Morlaix. Jeanne-Louise, que vous voilà si parée ?... "

Elle, cependant, marchait sans entendre, comme dans un rêve. Parvenue à la chaumière des Quesseveur, elle s'arrêta, défaillante, prise d'une sorte de détresse de toute l'âme, dans l'émotion de cette minute décisive. Mais, avec la mystérieuse divination des malades — et des amoureux, — Gapit avait pressenti son approche. Il appela faiblement :

" Jeanne-Louise !..."

Alors elle entra.

Un rayon de soleil, glissé par l'entrebâillement des menus rideaux de percaline qui garnissaient la fenêtre, coupait comme une grande lame d'or la pénombre diffuse du logis. Des flammes roses s'allumaient de-ci de-là dans les luisants des vieux meubles. La chanson discrête d'un rouet décelait seule la présence de Gritta au bas-bout de la chambre.

Assise près du lit, sur le " banc-dossier," où elle avait passé tant de veilles, Jeanne-Louise n'osait lever les yeux sur Gapit. Lui, en revanche, l'enveloppait tout entière du regard profond et doux de ses prunelles pâlies. Et il y avait entre eux un silence plein de choses ineffables, un silence enchanté.

Enfin Gapit parla :

" Ainsi, murmura-t-il d'une voix si basse, qu'on eût dit un souffle, ainsi, c'est vrai, tu consens à être mienne ? "

(Instinctivement et sans y tâcher, il avait repris avec elle le tutoiement de leur enfance.)

Elle répondit, les yeux toujours baissés :

" Oui, Gapit."

Il respira longuement, puis, après une pause :

" Et tu n'auras pas honte de moi, infirme,

BIBLIOTHEQUE U.S.

maléficié... plus maléficié encore, peut-être qu'avant... la chose ? "

Elle dit, très ferme, et en le regardant bien en face cette fois :

" Non, Gapit."

— Eh bien ! non, répliqua-t-il, avec une énergie soudaine qui la fit sursauter, non, tu n'auras pas honte de moi, en effet, car, grâce à toi, Jeanne-Louise, grâce à toi, tu m'entends ? je serai aussi droit que n'importe quel jeune homme pour conduire ma femme à l'autel..."

Elle fixa sur lui des yeux inquiets, se demanda s'il ne parlait pas de nouveau dans le délire de la fièvre.

Il pénétra son sentiment.

" Tu crois que je divague, dit-il, ou que je te débite un conte de fées. C'est pourtant la vérité vraie. Je sens bien que, depuis... l'accident, mon corps n'est plus le même. Je suis comme si l'on m'avait mis des ressorts tout neufs, à la place des autres qui étaient cassés... Tiens, pas plus tard que cette nuit, pendant que ma mère s'était laissée aller au sommeil, je me suis campé tout debout sur le banc où te voilà. J'avais les reins aussi élastiques que ceux d'un jeune poulain. N'eût été la faiblesse, j'aurais été capable de bondir jusqu'au Kergoz... Je te le dis : parce que j'ai essayé de mourir à cause de toi, mon mal est parti du coup... Regarde plutôt ! "

D'un mouvement brusque, et sans effort aucun, il s'était dressé sur son séant. Elle demeurait devant lui, les mains jointes, muette, pétrifiée. Il dit, avec l'accent d'une tendresse ardente :

" Tu as fait ce miracle, ô ma douce !

— Il n'y a pas de miracles que de la part de Dieu ! " lança du dehors, par la porte ouverte, une voix semi-joviale, semi-courroucée. C'était

messire Guéguen qui, à l'issue de sa messe-basse, servie par Dorik Mélégan, venait savoir des nouvelles du sonneur et s'offrir le malin plaisir de surprendre en tête-à-tête les deux fiancés.

o o o

Au prône du dimanche suivant, qui était le dimanche d'avant la Pentecôte, les gens de Garlan furent officiellement avertis qu' " il y avait promesse de mariage entre Agapit Quesseveur, du bourg, et Jeanne-Louise Mével, de la tenue du Kergoz."

" Les personnes qui connaîtraient quelque empêchement à cette union, prononça le recteur, selon la formule sacramentelle, sont dans l'obligation de nous la révéler, sous peine d'encourir les foudres de l'Eglise."

Il ne se trouva pas d'empêchement valable, paraît-il, car c'est de la bouche du propre fils de Jeanne-Louise Mével et d'Agapit Quesseveur qu'ont été recueillis les détails de cette véridique histoire.

ANATOLE LE BRAZ.

FIN

BIBLIOTHEQUE U.S.

asse,
nou-
r de

e di-
rlan
pro-
du
du

em-
teur,
obli-
ourir

, pa-
s de
veur
ique

L.